

Le Secours Suisse aux Enfants

dans le Sud de la France

1939 à 1947

Depuis 1942 sous la direction de la

Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants.

20-3-1-3

Note de l'Editrice

En 1990, l'ancien délégué de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants à Toulouse, Richard Gilg a composé un dossier sur le travail d'anciens collaborateurs et collaboratrices du Secours Suisse, puis de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants, intitulé "Die Schweizer Kinderhilfe in Frankreich 1939-1947.

Y étaient groupés des rapports contemporains des faits relatés et des témoignages ultérieurs. La plus grande partie du texte était écrite en allemand, le reste en français.

Lorsque, en 1994, j'acquis la conviction qu'il ne fallait plus espérer que paraisse en français une édition commercialisable de la dite documentation, je décidai d'en entreprendre la traduction. Cela, à seule fin de pouvoir produire un nombre restreint d'exemplaires qui seraient proposés à des lecteurs susceptibles d'y porter un intérêt particulier (historiens, oeuvres caritatives et d'entraide, directions d'écoles de service social de formation d'infirmières, de préparation aux professions paramédicales ou simplement personnes amies).

Dans l'édition actuelle, subsistent en allemand le texte original de deux lettres officielles (à côté de leur traduction en français) et le texte de Friedel Bohny-Reiter, dont le Journal de Rivesaltes a paru récemment en français aux Editions Zoe.

Quant à l'ensemble, quelques modifications ont été apportées au texte initial, certains documents furent ajoutés, d'autres abrégés.

Ma motivation essentielle pour ce travail: rendre hommage à tant de collaboratrices et collaborateurs qui ont travaillé dans des conditions particulièrement dures, me les rappeler, et les rappeler, ou les faire connaître à d'autres.

Quelques fonds privés ayant pu être rassemblés, cette édition voit enfin le jour.

Je remercie particulièrement Richard Gilg et Ralph Hegnauer qui dès le début m'ont encouragée et soutenue. Richard Gilg a suggéré quelques modifications, et a lu entièrement le manuscrit avant qu'il ne passe à l'ordinateur. Ses vues claires, et le fait qu'il n'ait pas épargné sa peine, ont été précieux.

La Chaux-de-Fonds, octobre 1995, Hélène Sylvie Perret.

S'il est des destinataires qui ne désirent pas garder ce document, je leur serais reconnaissante de me le renvoyer. Les autres peuvent, s'ils le veulent, utiliser le bulletin de versement ci-joint.

Sommaire

Préface	Page
"Qui pourra jamais écrire tout cela?" <i>Richard Gilg, juin 1990</i>	1
Un Rêve - Réalité <i>Maurice Dubois, octobre 1988</i>	2-3
Survol historique <i>Richard Gilg, septembre 1994</i>	4-6
Première Partie	
De l'Espagne vers le Sud de la France. Ayuda Suiza a los niños de España 1937-1939 <i>Ralph Hegnauer, le 21 juin 1989</i>	7-10
Débuts du travail du Cartel Suisse de Secours aux Enfants d'Espagne dans le Sud de la France en 1939. <i>Texte original en français, écrit par Elisabeth Eidenbenz en août 1989</i>	11-13
Quelques destins de réfugiés à la colonie d'enfants de l'Ayuda Suiza de Sigean (Pyrénées Orientales) 1939 <i>Extrait d'un rapport signé Ruth von Wild, du 2.7.1939</i>	14
Le Secours aux Enfants au Sud de la France <i>Maurice Dubois, Automne 1989</i>	15-16
La délégation de Toulouse 1940-1941 <i>Extrait du rapport de M. C. Martinez-Parera, Chef-comptable de la délégation de Toulouse de 1940 à 1947</i>	17-18
Développement ultérieur du Secours aux Enfants dans le Sud de la France, sous la direction et la responsabilité de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants 1942-1947 <i>Extrait du rapport de la Délégation de Toulouse 1946, Richard Gilg</i>	19-25
Deuxième Partie	
Rapport de l'année 1943 de la Maternité suisse à Elne (PO) <i>Texte original en français de Elisabeth Eidenbenz, mars 1944</i>	26-29
La Pouponnière suisse à Banjuls s/Mer en 1941 <i>Lydia Linden-Müller, décembre 1941</i>	30-31

Suite Sommaire

Eléments du rapport de <i>Ruth von Wild écrit en 1946</i> sur son activité à la Colonie de Pringy (Hte Savoie) où elle était arrivée en 1940 . . .	32-33
Le Secours Suisse au Chambon sur Lignon, 1941-44 Nos maisons, comment on y vivait - les problèmes du ravitaillement Etat de santé des enfants - Rapport du médecin Le personnel Rapport sur les événements du Chambon, août 1942 Quarante années après - vues rétrospectives <i>August Bohny, Automne 1986</i>	34-44
Mes expériences à la Colonie d'enfants de "La Hille" (Ariège) 1941-1943 <i>Rösli Näf, août 1989</i>	45-52
Témoignage de Jacques Roth, qui fut hébergé pendant la dernière guerre, comme enfant réfugié, à la colonie suisse de La Hille <i>Jacques Roth, le 15 mai 1991</i>	53-54
La réaction de la CRS-SAE à Berne et des autorités suisses aux événements de "La Hille" en été 1942 et janvier 1943 <i>Richard Gilg, septembre 1994</i>	55-60
Rivesaltes 1941 - 1942 Auszug aus dem Tagebuch von Friedel Bohny-Reiter vom 11. November 1941 bis 25. November 1942 <i>Friedel Bohny-Reiter, 15. August 1989</i>	61-67
Activités dans les camps Rapport de Toulouse à nos Collaborateurs de France non occupée, daté: 4 mai 1942 <i>Maurice Dubois, extrait rapport Rivesaltes, septembre 1994</i>	68-69
La Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants au Camp de Gurs (B.P.) <i>Elsbeth Kasser, mai 1943</i>	70-76
Au Camp de Gurs, en août 1942 (texte original en français) <i>Emma Ott, le 10 septembre 1942</i>	77-81
Lettre du pasteur Marc Boegner au Maréchal Pétain 20 août 1942	82-83

Suite Sommaire

Héroïsme au Camp de Gurs, Dr. Ludwig Mann, médecin interné au camp <i>Traduction de l'allemand par Blanche de Montmollin Heusch</i>	84-89
--	-------

Troisième Partie

Vues rétrospectives - réflexions de quelques collaborateurs <i>Richard Gilg, 12 novembre 1988</i>	90-97
--	-------

Epilogue

<i>Richard Gilg, octobre 1994</i>	98
---	----

Annexe I	"Qui était à l'Origine du Secours Suisse"
-----------------	---

Annexe II	Liste des Collaborateurs de la CRS-SAE
------------------	--

Annexe III	Les textes originaux, en allemand, de la correspondance entre le Ministre Stucki et le Colonel Remund, Médecin-Chef de la Croix-Rouge Suisse.
-------------------	---

Préface

C'est une interview de Maurice Dubois, l'ancien Délégué de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants, pour la zone alors encore non-occupée de France durant la guerre de 1939 à 1945, qui est à l'origine du présent recueil. L'interview avait paru dans le périodique de la Croix-Rouge Suisse no 8/9 de septembre 1988 sous le titre :

"Qui pourra jamais écrire tout cela?"

Ces derniers temps ont paru plusieurs écrits sur l'activité de divers collaborateurs de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants dans le Sud de la France pendant cette période. Ils ont leur valeur, mais ne sont pas toujours exempts de déformations et l'accent n'y est pas toujours bien placé. En particulier, n'y sont pas suffisamment exposés les problèmes que ces collaborateurs et collaboratrices durent affronter dans leur travail, ainsi que les besoins et les nécessités auxquels ils s'efforcèrent de remédier, le tout ayant été parfois à la limite du supportable.

C'est pourquoi, dans un cercle d'amis formé d'anciens collaborateurs suisses qui se rencontrent encore régulièrement après cinquante années, le désir fut exprimé de présenter la façon dont ces aides volontaires ont vécu cette période de travail dans un pays occupé par une puissance étrangère ennemie, et de dire comment ils résolurent les problèmes qui leur furent posés.

La première partie de la présente documentation expose avec quelques détails comment l'aide aux enfants dans le Sud de la France est née et s'est développée; cela a été fait sur la base de rapports dont la plupart sont contemporains des événements.

La deuxième partie, qui décrit la vie dans les homes et dans les camps d'internement repose sur des passages choisis parmi les nombreux rapports qui étaient envoyés régulièrement à Berne par les responsables. On peut y lire aussi comment ceux-ci résolurent les problèmes souvent délicats qui se présentèrent à eux.

Dans la troisième partie, des collaborateurs et collaboratrices ajoutent à l'évocation de leurs souvenirs leurs réflexions d'aujourd'hui et expliquent comment ils se sont efforcés - et parfois s'efforcent encore aujourd'hui - de maîtriser les situations d'alors, en particulier l'arrestation d'enfants juifs placés sous leur protection, et la déportation d'adultes et d'enfants à partir des camps de concentration français.

Remarquons encore que, par suite de l'emploi de rapports originaux et de la nécessité de mieux faire apparaître certaines relations entre les faits, il n'a pas toujours été possible d'éviter dans ces textes certaines répétitions.

Richard Gilg, juin 1990.

En préambule à ce travail, il convient de citer les lignes suivantes de Maurice Dubois, qu'il a intitulées:

Un rêve - Réalité

« Après la lecture de "La Filière" il me semble qu'on ne peut pas se taire.

Je sens plus que jamais le besoin de repenser la profonde signification de votre travail, chers amis.

Cette signification ? Elle est presque inexprimable, tellement on est pauvre en mots pour le dire.

Je vous vois, les pieds dans la boue, ou sous un soleil brûlant, allant d'une baraque à l'autre, dans ce camp qui s'appelle Rivesaltes, Argeles, Gurs, etc.. Toujours, ce coeur à partager avec ces gens les yeux tournés vers vous. Ces deux croix, la rouge et la blanche, non seulement attiraient les regards - elles étaient un signe d'espoir. Entourées de milliers de prisonniers de cet univers concentrationnaire, mais, infiniment seules parfois (sinon toujours).

Ils étaient lourds à porter, ces espoirs. C'est vers vous que venaient ces appels déchirants d'êtres angoissés.

Et vous sentiez ces appels au fond de vous, à votre propre conscience.

Je vois dans mon rêve la lune, là-haut qui, dans la nuit éclairait des toits, des murs, des fils de fer barbelés. Et, même dans votre sommeil, vous étiez avec ces angoissés qui souvent avaient peur du lendemain. Pour eux, il n'y avait pas de lendemain heureux. On peut écrire beaucoup là-dessus. Non. Pour vous, c'était la vie. C'était votre vie; c'était la communion dans la détresse. Dans ce coin de pays de "la douce France", où on aurait voulu ne pas avoir peur. La peur faisait partie de l'atmosphère. Dans les baraques, on respirait la peur.

Car cette multitude de gens ne savaient peut-être pas ce qui les attendait. Là, soumis au bon vouloir d'une police, d'un chef de camp.

Ah! Cette Croix-Rouge, cette croix blanche, au costume de l'infirmière. Mais tout n'est peut-être pas perdu; ça existe encore, des gens qui pensent à nous autrement que pour surveiller notre vie d'interné; internés pour l'éternité. Car où était l'espoir?

Mais, qu'ils étaient bons ces bols de lait, ces soupes, ces goûters, devant lesquels, les enfants venaient s'asseoir ! Et des vieux, des malades, qui venaient aussi. Là, ce n'était pas une baraque comme les autres. Plus jolie, plus accueillante, par la main, l'arrangement du "maître du logis" (Maîtresse).

Mais le rêve continue. Il y a des lendemains tristes, des réveils angoissés, de pères et de mères; ils savaient que cela pouvait arriver, et cela arrivait inexorablement. Subitement, la police est là, avec l'officier avec sa liste, et il lit des noms. Seuls, ceux qui ont assisté à cela peuvent, aujourd'hui, le dire. Elsie n'avait peut-être pas peur pour son équipe d'internés, choisis pour l'aider dans son travail. Il était convenu qu'elle pourrait la garder à son service. Manolita n'en faisait pas partie, mais on lui avait mis un tablier blanc à Croix-Rouge, en remplacement d'un membre de l'équipe. Dans ce silence de mort où surgissait les noms des "condamnés", il y avait celui de Manolita, avec son tablier blanc. L'officier, étonné, à Elsie: "Elle est à vous?" . Elle est déjà alignée avec les autres. Réponse? Quelle réponse à donner ? "Elsie, tu n'as pas à demander l'avis de ta conscience. Tu ES la conscience". - "Oui, elle est à moi, Manolita". Il faut la sauver. Elsie a sa vérité. Elle lui obéit. Mais il y a la loi, et c'est aussi Elsie. Subitement, dans un moment où on n'a pas le temps de réfléchir, deux courants se heurtent. Mais: La conscience a gagné contre la loi.

Dans des circonstances analogues, mais toujours différentes, dans ce monde abject de la police de Vichy, une conscience travaille. Elsie, c'est aussi Elsbeth, Friedel, Gusti, Rösli, Emmi et combien d'autres, jusque dans nos maisons d'enfants, comme La Hille, au Chambon-sur-Lignon, où le Juif est pris en chasse.

Tous les travailleurs de la Croix-Rouge - Secours aux Enfants sont seuls autorisés à écrire TOUT cela. Il faudrait le faire; le feront-ils? Les souvenirs sont douloureux. Mais après presque un demi-siècle passé, ne reste-t-il pas le souvenir d'un travail accompli. Plus! L'assurance d'avoir marché sur le chemin de la justice, dans la vérité. Il y a là la ferveur de la foi.

Dilemme:

Respecter d'une autorité la loi.
Respecter d'un être la foi. »

Maurice Dubois, octobre 1988

Survol historique

En 1936, beaucoup d'articles furent écrits sur les événements contemporains: La Guerre civile d'Espagne, avec tous ses malheurs, ses cruautés, ses destructions, les flots de réfugiés qu'elle provoqua. La connaissance de ces maux parvint peu à peu à un public toujours plus étendu et lui fit apparaître l'immense misère de la population espagnole.

En Suisse, des hommes et des femmes posaient la question: ne faites-vous donc rien pour les réfugiés d'Espagne?

Selon une initiative d'amis des Centres suisses de culture, Rodolfo Olgiati, alors Secrétaire du Service Civil International (Branche suisse), et par la suite Secrétaire Central de la Croix-Rouge - Secours aux Enfants, partit pour l'Espagne. Il s'agissait d'étudier, en collaboration avec des organisations d'aide d'autres pays, la possibilité d'apporter un secours efficace à la population opprimée et aux réfugiés.

En même temps, en Suisse plusieurs associations unissaient leurs efforts pour une action commune de secours en Espagne. Dans son livre "Nicht in Spanien hat es begonnen", R. Olgiati donne une image vivante du travail que le Secours Suisse y accomplit.

Ce travail de secours en Espagne, déjà considérable, précéda celui qui fut fait en France, car à mesure que le flot toujours grossissant des réfugiés fuyait à travers les Pyrénées vers la France, l'activité des oeuvres de secours étrangères se déplaça elle aussi. Ainsi, pour une part, les mêmes personnes qui avaient travaillé en Espagne, se retrouvèrent en France, dans la même activité. C'est pourquoi figure au début du présent recueil une contribution de Ralph Hegnauer, membre du Service Civil International, sur l'Aide Suisse aux enfants d'Espagne (Ayuda Suiza) qui recourt à des extraits du livre d'Olgiati.

Ensuite, avec le déclenchement de la deuxième guerre mondiale, alors que de toutes parts les misères de la guerre s'aggravaient, vingt-quatre organisations furent convoquées à Berne le 14 janvier 1940. Le résultat de cette rencontre fut la fondation du "Cartel suisse de Secours aux Enfants victimes de la guerre". Cette communauté de travail, basée sur des principes interconfessionnels, et au-dessus des partis, devait en premier lieu soutenir et mener à bien des actions de secours aux enfants victimes de la guerre à l'étranger.

Le "Cartel" se trouvait renforcé dans ses intentions par la Déclaration de Neutralité du Conseil Fédéral du 31 août 1939, où l'on trouve ces mots: "La Confédération mettra son honneur, comme elle l'a déjà fait lors des dernières guerres, à accorder toute son aide aux oeuvres humanitaires qui visent, de tous côtés, à adoucir les souffrances nées d'un conflit".

Ainsi donc, l'aide suisse qui, après l'Espagne, était arrivée sur les côtes françaises de la Méditerranée (à Argelès, Perpignan, Elne) allait bientôt s'étendre à toute la France.

Le 6 juin 1940, le médecin-chef de la Croix-Rouge Suisse envoyait une circulaire pressante aux membres du bureau et des sections du Cartel en ces termes:

A la demande de la Croix-Rouge Française, le Comité International de la Croix-Rouge à Genève a adressé à toutes les organisations nationales de la Croix-Rouge, y compris à la Croix-Rouge Suisse, la demande pressante d'organiser aussitôt que possible et sur une grande échelle des collectes en faveur de millions de réfugiés qui se trouvent en France. Après entente avec les autorités compétentes, la Croix-Rouge Suisse a convoqué une conférence de presse pour aujourd'hui, à laquelle notre Cartel était représenté, et où il fut décidé de faire paraître dans la presse de tout le pays l'appel suivant:

« La Croix-Rouge Suisse a reçu un appel au secours de la Croix-Rouge Internationale. 3 millions de Français, 2 millions de Belges, 70'000 Luxembourgeois et 50'000 Hollandais ont été chassés et évacués de leur domicile par la guerre. Un flot de réfugiés, privés de tous moyens, plus nombreux que l'ensemble de la population suisse, attend une aide urgente.

Le peuple suisse est bouleversé par l'immense misère que la guerre a répandue sur une grande partie de l'Europe. Il se voit jusqu'à maintenant épargné et doit apporter une aide importante. Cette aide devrait être à la mesure de l'énorme détresse à laquelle il s'agit de porter remède en mettant en oeuvre la traditionnelle volonté de la Suisse neutre, de porter secours de toutes parts.

La Croix-Rouge Suisse recueille les dons en argent (- - -), ainsi que les dons en nature (lait condensé, fromage, poudre de chocolat, préparations au malt, farine pour bébés, soupes en cubes, conserves de légumes et de fruits, sous-vêtements neufs, layettes de coton, chaussures pour femmes et enfants). La collecte se fera par les soins de la Croix-Rouge Suisse et ses sections, par la Société des Samaritains, la communauté de travail pour les Enfants Victimes de la Guerre (le Cartel) et les organisations féminines suisses. »

Le 5 août 1940, rendant compte d'un voyage d'investigation dans la partie de la France encore non-occupée, Rodolfo Olgiati écrivait:

« Toutes les auberges, salles d'attente, etc., sont comblées, remplis de troupes démobilisées. Les soldats dorment étendus sur les quais de gare, des groupes de femmes et d'enfants agglutinés, assis sur leurs effets, attendent un train qui passera on ne sait quand. Et que l'on se représente bien que dans une grande partie des localités du Sud de la France et spécialement dans les villes comme Toulouse, Montauban, et vers le Nord jusqu'à Limoges, le nombre des habitants a quadruplé, voire quintuplé, et que d'innombrables sans-abri peuplent les rues.»

A Vichy, où le nouveau gouvernement commençait à peine à occuper les postes directeurs des différents ministères, il était difficile de trouver des personnes compétentes à qui parler. Un thème de conversation important était l'accueil d'enfants français en Suisse pour un séjour de repos de 3 mois. Le 5 août 1940, les Autorités Françaises donnèrent leur accord.

A Toulouse, futur siège administratif du "Cartel Suisse de Secours aux Enfants victimes de la Guerre", R. Olgiati avait rencontré Maurice Dubois, le délégué principal. Entre autres questions soulevées dans leur entretien, se posait celle de ce qu'allait faire le Groupe de volontaires du Service civil engagé dans l'aide aux Enfants espagnols (puisque la grande colonie d'enfants de Sigean devait fermer ses portes à la mi-mai), ainsi que celle de l'avenir de la maternité suisse d'Elne qui avait été confiée à ce groupe par la

Commission Internationale d'Aide aux Enfants Réfugiés. (La maternité fut en fait presque aussitôt reprise par le "Cartel").

Rodolfo Olgiati écrivait:

« Malgré l'abondance des diverses sources d'information, je n'ai pu obtenir des données exactes sur le nombre et la répartition des réfugiés et sur leurs besoins, car la situation est trop mouvante. Selon des estimations prudentes, les réfugiés se trouvant en zone non-occupée, en excluant la région à l'Est du Rhône (déclarée alors "zone de guerre") seraient au moins au nombre de six millions, parmi lesquels environ 200'000 Espagnols qui avaient perdu leur travail depuis l'armistice et avaient été contraints de se rendre dans les camps avec femmes et enfants. »

R. Olgiati voyait alors les possibilités d'aide les plus importantes dans un travail commun avec les Croix-Rouges française et belge pour organiser des cantines de lait pour les enfants réfugiés à Toulouse et dans d'autres villes du Sud-Ouest, dans la distribution régulière de lait condensé aux nourrissons, dans la continuation de la maternité et pouponnière d'Elne (Pyrénées orientales), dans la mise sur pied avec les Quakers d'une colonie pour 150 enfants français près du Lac d'Annecy (Haute Savoie), ainsi que dans la création d'une action de parrainages (laquelle devait atteindre en 1944 le chiffre de 10'000).

Le 30 octobre 1941, la Croix-Rouge Suisse à Berne décida de réviser ses statuts, ce qui lui donna accès à des tâches civiles (tandis que jusqu'alors elle devait se limiter à des problèmes en relation avec la situation militaire). Cette révision, de même que les ressources financières trop limitées du "Cartel", ainsi que la possibilité offerte de développer des relations plus intensives avec les Autorités étrangères conduisirent à la fusion du précédent "Cartel" avec la Croix-Rouge Suisse. Ainsi, il devenait possible d'étendre l'action de secours en France sous le nouveau nom de Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants". Les nouveaux statuts stipulent: "Le préalable nécessaire du travail commun est l'observation inconditionnelle des principes de la Croix-Rouge Suisse. Les tendances politiques et confessionnelles ne doivent s'exprimer ni à l'intérieur ni à l'extérieur".

Le nouvel accord entra en vigueur en janvier 1942. Les collaborateurs et collaboratrices du Sud de la France furent entièrement pris en charge par la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants. Le passage se fit à peu près sans friction. Ce n'est qu'en été 1942 que surgirent des problèmes avec la Direction de la Croix-Rouge Suisse, et indirectement avec la Département Politique à Berne, lorsque des enfants de la Colonie de la Hille furent arrêtés, et quelques-uns déportés.

Après l'occupation du Sud de la France par l'armée allemande, la situation, et les problèmes, ne firent qu'empirer. Les enfants juifs, se rappelant la première arrestation d'août 1942, et effrayés par la présence des troupes allemandes, ne se sentirent plus en sécurité et pensèrent à fuir. Quelques collaboratrices, poussées par une nécessité toute intérieure - en fait, par un ordre de leur conscience, accomplirent des actions "illégalles" aidant les plus grands enfants, des adolescents, à fuir et à passer illégalement la frontière. Leur aide fut partiellement efficace: si nombre d'entre eux purent atteindre l'Espagne ou la Suisse, d'autres furent arrêtés aux frontières et, certains, déportés.

Richard Gilg, septembre 1994.

Première Partie

De l'Espagne vers le Sud de la France.

Ayuda Suiza a los niños de España 1937-1939

Ecrit de Ralph Hegnauer, selon le livre de Rodolfo Olgiati "Nicht in Spanien hat es begonnen" (Verlag Herbert Lang, Bern 1944) avec quelques passages textuels:

« C'était dans les premiers jours de septembre 1936, à une réunion des amis des Centres de Culture suisses, au Herzberg. La guerre civile faisait rage en Espagne depuis quelques semaines déjà, et les nouvelles concernant la destruction partielle de la petite ville-frontière d'Irun, ainsi que le triste flot de réfugiés se déversant jusqu'en France préoccupaient les esprits. Les gens clairvoyants percevaient les premières éclairs dans le ciel européen. Quelqu'un vint me demander: "Vous ne faites donc rien pour les réfugiés espagnols?" ...

« En novembre arrivèrent de nouveaux rapports qui parlaient de nouvelles misères. En Angleterre, une commission paritaire du Parlement confirmait la terrible situation des femmes et des enfants dans Madrid bombardée (.....) On parlait d'évacuation et du manque de moyens de transport (.....), Que faire, comment procéder, sans s'immiscer d'aucune façon dans les intérêts immédiats des parties en conflit? »

Rodolfo Olgiati, alors Secrétaire du Service Civil International, branche suisse, et qui devint plus tard Secrétaire central de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants, se rendit en janvier 1937 dans la partie d'Espagne restée républicaine. Il s'entretint avec les représentants du Gouvernement Républicain, les Quakers anglais et diverses organisations de secours internationales. Les délégués du Général Franco avaient auparavant refusé toute aide aux civils de la région qu'il occupait. Après un voyage d'investigation à Barcelone, Valence, Madrid, et d'autres lieux de rassemblement de réfugiés dans d'autres villes, le futur chef de l'action de secours conclut que le plus pressant était d'aider à l'évacuation de la population de Madrid, avis que les autorités locales approuvèrent.

Entre-temps, en Suisse, plusieurs associations s'étaient rencontrées pour une action commune en Espagne: l'Oeuvre suisse d'Entraide ouvrière, la Centrale Sanitaire suisse, les médecins et infirmiers, l'association Caritas, les enseignants et enseignantes, les jeunes de la Croix Bleue, les Femmes Suisses et d'autres associations sociales. Une collecte bien organisée recueillit des produits alimentaires, des vêtements usagés, du linge et des souliers surtout pour les enfants, aussi bien que des articles d'usage quotidien, en particulier du savon. Et de l'argent!, avec lequel on acheta et équipa quatre camions de 3 tonnes, munis de strapontins pour le transport des personnes. On les nomma Pestalozzi, Dunant, Wilson et Nansen. C'est à la branche suisse du Service Civil International, sous la direction de son Secrétaire R. Olgiati que fut confiée la réalisation du plan d'évacuation prévu et de la distribution des secours. En peu de temps, on trouva les collaborateurs et collaboratrices nécessaires. Le 24 avril 1937, la première équipe partit pour Valence avec quatre camions pleins et put être logée dans une maison d'habitation vide dans la banlieue, à Burjasot. Les volontaires avaient emporté des lits de camp et une batterie de cuisine rudimentaire; ils se sentirent rapidement "à la maison".

« Le 4 mai 1937, nous sommes allés pour la première fois à Madrid avec les quatre camions de l'Ayuda Suiza a los niños de España. Nous apportons des aliments et des vêtements venus de Suisse. Le refuge où nous fûmes logés était un ancien cloître dans lequel étaient accueillis quotidiennement des centaines de réfugiés et à certains moments jusqu'à 4'500. Chaque jour, il en arrivait de nouveaux... Après les premières expériences de transports, nous arrivons à effectuer un service d'évacuation régulier, presque selon un horaire fixe. Jusqu'à maintenant, nous avons évacué en tout 900 personnes entre Madrid et Valence comptant plus des deux tiers d'enfants. » ...

« Le 12 octobre arriva le nouvel autobus "Zwingli" acquis grâce à une collecte des Ecoles du dimanche de Suisse. Il devait servir à l'évacuation de malades, de personnes affaiblies et de femmes enceintes. Puis fin 1937 vint le sixième véhicule, don de l'Oeuvre Suisse Ouvrière de Bâle et des Samaritains de la même ville. Il fut stationné à Barcelône et servit avant tout à desservir les 70 colonies de l'Ayuda Infantil dispersées dans toute la Catalogne. »

C'est dans "notre" home de Burjasot que se tint la première rencontre des différents organisations de secours étrangères: Les Quakers anglais et américains, le Secours International aux Enfants, le "Joint" (organisation juive internationale) ainsi qu'un comité danois et un comité suédois. Dès lors, grâce à une bonne collaboration, la distribution de vivres fut assurée.

Des visites dans les quartiers très peuplés de Madrid montrèrent la nécessité d'ouvrir une cantine pour les femmes enceintes et les femmes qui allaitaient, et leurs enfants. Après de longues démarches pour obtenir l'autorisation nécessaire et pour les travaux d'aménagement, la cantine projetée dénommée "Comedor" s'ouvrit enfin le 17 octobre 1937 à l'étage supérieur de la plus grande clinique pour femmes de Madrid. R. Olgiaü écrit:

« Bientôt sa bonne réputation s'étendit dans tout Madrid. Des femmes de toutes les classes sociales y viennent ... Grâce au travail infatigable de nos amis en Suisse, notre aide a pris de plus en plus le caractère d'une action populaire. Les autorités espagnoles nous accordent une grande confiance. On pourrait montrer par de nombreux exemples à quel point les mots "Ayuda Suiza" ouvrent les portes.

En outre, un vestiaire ouvert à Madrid au début de 1938, fut utilisé avec empressement par les habitants âgés malades, et pour la plupart complètement apauvris. Ceci conduisit à l'organisation d'une soupe populaire pour les personnes âgées. Les repas purent commencer en avril et furent immédiatement appréciés. Les gens apportaient leurs propres couverts et assiettes puisqu'il n'y en avait point à acheter. Entre-temps, en collaboration avec les Quakers, des cantines avaient été organisées dans huit localités de Catalogne. Chaque jour 250 à 300 repas étaient servis aux enfants jusqu'à l'âge de 7 ans.

1er juillet 1938: On ne voit pas encore le bout de notre travail. Tout nous pousse à l'intensifier et à le développer. »

* * * * *

« A la maison Quaker de Barcelone, j'ai rencontré Edith Pye qui en janvier 1937 m'avait appelé en Espagne par télégramme. Sous son impulsion s'est créée la Commission Internationale d'Aide aux Enfants évacués en Espagne, et elle en est membre. » ...

« Le chef de la Commission Internationale estime qu'actuellement, parmi les enfants réfugiés en Espagne gouvernementale, 400'000 sont insuffisamment nourris. De ceux-ci, un quart sont mal nourris, la moitié fortement sous-alimentés. Le danger de famine existe pour le dernier quart. Le Commissaire désire maintenant que les repas soient organisés par nos soins dans les provinces de Madrid, Cuenca, Albacete et Valence. » ...

« Après le début de l'offensive du Levant, l'évacuation de Madrid en direction des Côtes cessa ... mais bientôt, alors que le front se rapprochait de Castellon, la situation se modifia. Les colonies d'enfants durent être évacuées hors de la zone dangereuse vers le Sud. De ce fait, au début de juin notre service d'évacuation fut à nouveau mis fortement à contribution pour une nouvelle période ... Si, de tant de milliers de malheureux qui attendaient ardemment les camions sauveteurs à croix blanche sur fond rouge, tous ne purent être emmenés, du moins le "Zwingli" et le "Nansen" parvinrent-ils à évacuer 1960 personnes, dont 1794 femmes et enfants, durant le seul mois de juin. » ...

« Notre équipe, dès le début constituée par le Service civil et qui le reste est maintenant l'organe exécutif de deux organisations de secours: le "Cartel" et la Commission Internationale (p.114). »

L'auteur de ces lignes se rappelle que déjà en été 1937, lors d'une réunion des volontaires à Burjasot jaillit l'idée des parrainages. "Si nous nous représentons, nous ici présents, qu'avec un peu plus de 12 francs suisses, nous pourrions nourrir un enfant pendant un mois!" "Alors, cherchons des parrains en Suisse" s'écria quelqu'un. La nuit même un projet fut conçu et R. Olgiati écrivit jusqu'à l'aube au Secrétariat du Cartel à Berne.

Octobre 1938:

« Le système des parrainages s'avère très bon; 840 enfants dans 24 colonies ont déjà en Suisse un parrain qui verse 15 Frs par mois au Cartel, montant qui couvre les coûts de nourriture de ces enfants ... Pendant ces derniers mois, l'échange de lettres entre parrains suisses et enfants parrainés s'est activement développé, de sorte que des liens d'amitié se sont noués. »

* * * * *

Avec la victoire des généraux rebelles, la fin de la guerre approchait et en même temps celle de l'action de l'Ayuda Suiza dans la République qui n'existait plus.

« 30 janvier 1939: A Perpignan, un camion portant l'inscription de l'Ayuda Suiza, tout chargé d'enfants, en tirait un autre, à remorque, laquelle à son tour tirait une auto incapable de rouler par elle-même. La police de la circulation escortait de la façon la plus aimable ce convoi, spectacle sensationnel, jusqu'à

l'Hôpital San Luis où nous pûmes enfin, après leur avoir donné un repas chaud, coucher les 82 enfants épuisés sur des paillasses tendres ... Le 11 février, ils furent transportés en Suisse (p.126). » ...

« Le flot de plus de 400'000 réfugiés qui, de façon inattendue s'était en quelques jours déversé dans le Sud de la France jusque dans ses recoins les plus reculés créait de nouvelles misères et d'importantes tâches. En février 1939, Karl Ketterer se rendit dans le Sud de la France et d'autres collaborateurs le suivirent sans tarder; au début, ce furent ceux qui avaient déjà travaillé en Espagne. Ils visitèrent les immenses camps de réfugiés, prirent contact avec les autorités et les organisations de secours. » ...

« Karl rechercha aussi les enfants parrainés qui se trouvaient maintenant dispersés dans de nombreux camps. Un château près de Sigeon fut organisé en home d'enfants. Lors de ses visites dans les camps de réfugiés, Karl avait remarqué la carence particulière dont souffraient les jeunes garçons de 14 à 18 ans ... pour eux, la vie du camp avec son désordre et son oisiveté représentait un grand danger. On put louer pour eux, et rendre habitable, un vieux moulin près de Carcassonne. »

* * * * *

L'action de secours aux enfants espagnols et bientôt aux enfants et adultes d'autres nations, commencée en France en 1940, fut prise en mains par le Cartel Suisse d'Aide aux Enfants victimes de la guerre, fondé le 16 janvier 1940, puis, dès le 1er janvier 1942, elle fut assumée et largement développée par la Croix-Rouge Suisse, Secours aux Enfants.

Ralph Hegnauer, le 21 juin 1989.

P.S.

Voir en annexe sous "qui était à l'origine du Secours Suisse" :

- des renseignements sur le Service Civil International;
- une bibliographie sur Pierre Ceresole, lequel fut à l'origine du S.C.I.;
- des données biographiques et bibliographiques sur Rodolfo Olgiati.

On trouvera de plus amples renseignements sur Rodolfo Olgiati et sur le Service Civil dans l'Annexe I.

Débuts du travail du Cartel Suisse de Secours aux Enfants d'Espagne dans le Sud de la France en 1939

Après toute une année de travail à l'Ayuda Suiza à Valence et Madrid, je revins en Suisse le 5 février 1939, jour de la défaite de la Catalogne. Un flot humain se déversait à travers les Pyrénées vers la France, beaucoup de militaires, des civils, des gens qui avaient déjà fui de Madrid, d'Andalousie, et d'autres régions en guerre, et des colonies d'enfants évacuées. Beaucoup de Catalans, voyant ces masses humaines, furent saisis de panique et, pensant qu'ils allaient tous être massacrés, se joignirent aux fugitifs. Un demi-million de personnes arrivèrent en France en ces jours de février, comptant sur un accueil amical. Mais les autorités françaises n'étaient nullement préparées à une telle invasion de masse. Le long de la Côte méditerranéenne, d'immenses camps furent installés, qui tout d'abord ne consistaient qu'en étendues de sable d'un kilomètre ou plus, délimitées par des fils de fer barbelés. Seulement du sable, pas d'eau, aucune installation sanitaire. D'immenses baraques sans fenêtres, posées à même le sol, couvertes de tôle ondulée, furent dressées, pour 100 personnes chacune.

Karl Ketterer, qui avait été en Espagne dès les débuts, chargea en Suisse un camion d'habits et de vivres et arriva dans les Pyrénées Orientales pour voir de quelle façon le Cartel pour les enfants d'Espagne pourrait aider. Tout manquait, vêtements, nourriture, mais avant tout des logis.

A Perpignan, on le conduisit dans une vieille écurie, le haras, où séjournèrent des femmes enceintes, qui y accouchaient. Il vit là sa première tâche et voulut aider ces femmes. Il rencontra un Espagnol habitant depuis longtemps à Perpignan, qui lui offrit son château à Brouilla, à environ 10 kilomètres de là. C'était un de ces châteaux comme il y en a tant en France, construits au tournant du siècle, pendant la haute conjoncture, qui n'avait été qu'à peine habité, et finalement abandonné. Il était en relativement bon état, mais malheureusement sans électricité. Karl Ketterer loua la maison et acheta 20 lits. Il y avait déjà une grande table et plusieurs chaises dans le salon. A la mi-mars, il s'installa à Brouilla avec huit jeunes futures mères, très heureuses de pouvoir habiter une si belle maison. Karl téléphona à Zurich qu'il avait besoin de quelqu'un qui parle espagnol pour prendre ces femmes en charge. Comme il n'était plus possible que je retourne en Espagne, on me demanda si j'irais dans le Sud de la France. "Peut-être que Ketterer avait une idée tout-à-fait folle, mais il fallait bien lui envoyer quelqu'un. Il ne s'agissait pas de partir demain, mais peut-être après-demain". A part un bref cours de soins aux nourrissons suivi à Neukirch, je n'avais pas la moindre notion des soins à donner, et moins encore du travail de sage-femme. Mais je commençai ce travail avec une grande confiance en Dieu et les meilleures dispositions. Je me disais qu'il y a aussi des enfants qui viennent au monde à la maison et qu'en tous cas ce que nous pouvions offrir aux femmes valait mieux que ce qu'elles auraient dans le camp. Au village voisin, il y avait une sage-femme et un médecin tout prêts à mettre leurs services à notre disposition. Karl m'enseigna la conduite automobile sur notre vieille "Rossinante", une auto de l'Ayuda Suiza rescapée d'Espagne, de façon que je sois au moins capable d'aller chercher de nuit la sage-femme. Avant de partir vers d'autres tâches, il installa dans le vestiaire transformé en "chambre d'accouchement" un éclairage au butagaz, préférable aux bougies dont nous nous servions.

Nous recevions de Suisse le linge de maison et l'alimentation ainsi que les ustensiles ménagers les plus nécessaires. D'ailleurs, avant que n'éclate la guerre mondiale, on pouvait tout acheter en France.

Je discutai avec les futures mères de la répartition du travail; chacune se chargea d'une petite tâche, selon son état, et toutes étaient contentes de faire leur part. Après quelques jours naquit le premier enfant, une Pepita de neuf livres aux belles boucles noires. C'était la première naissance que je voyais, et je pensais que tous les nouveau-nés seraient aussi grands et lourds. Naturellement ce ne fut pas le cas, puisqu'une partie des mères étaient déjà très affaiblies par la guerre. Mais tout allait bien, les mères se remettaient rapidement, et les enfants étaient en bonne santé. Après quelques semaines arriva Betti Hägler Kompein qui avait terminé une école de soins aux nourrissons, travail dont elle fut chargée.

Nous allions chercher les femmes des camps d'Argelès et St-Cyprien et nous les gardions où nous pouvions 4 semaines avant et 4 semaines après la naissance. Chacune recevait une layette dans une corbeille à linge. Les matelas étaient remplis de paille, les femmes cousaient elles-mêmes les langes et les couches sur une machine donnée par une oeuvre norvégienne. Ainsi, elles pouvaient retourner au camp avec un trousseau convenable; quelques-unes décidèrent, la guerre civile finie, de retourner en Espagne, quelques-unes trouvèrent refuge auprès de connaissances. Mais la plupart durent retourner au camp.

Karl avait entre-temps trouvé un autre château à Sigean, près de Narbonne. C'est là que devaient être rassemblés les enfants qui, grâce à l'Ayuda Infantil espagnole avaient pu fuir les colonies de Catalogne. Estrella, déléguée de l'Ayuda Infantil était chargée d'établir le contact avec leurs parents restés en Espagne. Ensuite, il fallait organiser les transports qui, dans la mesure du possible, rapatrieraient les enfants. Sigean était très grand et disposait de place pour plus de cent enfants. Ruth von Wild, qui avait participé à la fuite à travers les Pyrénées, revint de Suisse elle aussi et dirigea la première colonie, jusqu'à ce que les enfants soient rapatriés. On chercha des maîtres espagnols pour instruire un peu les enfants et les occuper. Du camp de Gurs, nous pûmes avoir un jeune médecin allemand revenu d'Espagne avec la brigade internationale, qui put exercer la surveillance médicale des enfants.

A St-Cyprien, il y avait un camp pour des familles où celles-ci pouvaient rester ensemble dans de petites chambres séparées. Comme la nourriture y était très "unilatérale", j'achetais chaque semaine au grand marché d'Elne fruits et légumes et les apportais à St-Cyprien dans la "Rossinante". Ainsi, les enfants et le petit hôpital du camp pouvaient recevoir quelques suppléments. Cela aussi fut possible grâce à un fonds d'aide norvégien.

En septembre, la guerre éclata, et avec elle une grande confusion et une grande incertitude. Nos camions qui nous apportaient de Suisse les vivres et beaucoup d'autres choses ne purent plus venir. Nous ne savions pas si l'on pourrait continuer à nous envoyer l'argent nécessaire. De plus, le propriétaire de notre château s'annonça tout-à-coup et fut très étonné de nous y trouver. L'Espagnol qui nous l'avait loué n'en avait nullement le droit. Il n'avait loué que les vignobles et les vergers alentour qui appartenaient au propriétaire du château, mais ne lui avait pas parlé de la maison. Cela mis à part, nous n'aurions guère pu passer l'hiver dans cette demeure sans électricité.

Ainsi, nous nous résolûmes, le coeur lourd, à abandonner le travail et à renvoyer les femmes au camp. Fin septembre, nous revînmes en Suisse.

Un mois plus tard, nous retournâmes à Perpignan, Willy Begert, Délégué du Service Civil, une infirmière suisse et moi. Dans toute la région, nous cherchâmes une maison appropriée habitable aussi en hiver, tentant même notre chance auprès des courtiers, tout cela sans succès. Dans mes trajets vers Elne, j'avais souvent passé près d'une maison à coupole de verre qui m'avait toujours frappée. C'était un château encore plus grand que Brouilla et qui appartenait à deux paysans que ne l'avaient acheté que pour son grand parc et y avaient fait des plantations de pêcheurs et d'abricotiers. Ils avaient laissé la maison tomber en ruines et nous dirent qu'elle était complètement inhabitable. Nous la regardâmes cependant. Le toit plat recouvert de dalles n'était pas du tout étanche. Des arbrisseaux y avaient même poussé, et les racines avaient déscellé ou soulevé les dalles. La pluie passait à travers trois étages, et à l'étage supérieur tous les plafonds s'étaient effondrés. C'était vraiment inhabitable, mais cela avait été une belle et bonne construction, et la situation était idéale. Comme malgré d'intensives recherches nous n'avions rien trouvé d'autre qui pût convenir pour une maternité, nous demandâmes à Zurich si nous pourrions recevoir l'argent nécessaire pour ces grandes réparations. Cela nous fut accordé, et les travaux aussitôt entrepris. Après quelques semaines, le rez-de-chaussée et le premier étage étaient devenus utilisables. Fin novembre arrivèrent les premières femmes et début décembre eut lieu la première naissance.

A Sigean, jusqu'au printemps 1940, la plupart des enfants purent être repatriés, ou bien avaient retrouvé leurs parents en France. En mai, Maurice Dubois vint à Elne pour, de là, procéder à la dissolution de Sigean.

Lorsqu'en juin 1940 les événements de la guerre atteignirent aussi la France entière, de nouvelles tâches s'imposèrent à nous. De nouveau, des centaines de milliers de gens étaient en fuite, Belges, Hollandais, Polonais, beaucoup de Français du Nord du pays, et puis surtout des juifs qui avaient déjà précédemment fui l'Allemagne.

Il y eut un camp à Rivesaltes et aussi dans d'autres lieux de France. Nous avions bientôt des réfugiés de la moitié de l'Europe, Allemands, Tchèques, Hongrois, Autrichiens et toujours beaucoup d'Espagnols. En 1940 et 41, nous eûmes jusqu'à 30 naissances par mois. L'école d'infirmières mettait toujours à notre disposition une de ses sages-femmes pour 3 à 6 mois, et il y avait toujours 2 à 3 infirmières suisses.

Nous pûmes aménager deux baraques dans le camp d'Argelès. On y posa un plancher, le toit de tôle ondulée fut isolé, de sorte que les mères y trouvèrent des conditions meilleures pour les nourrissons que dans le reste du camp. Malgré cela, la vie dans le camp était pitoyable et beaucoup d'enfants moururent. Nous avons aussi organisé une cantine dans laquelle on distribuait chaque jour du lait à tous les nourrissons et tous les enfants.

Le travail à Elne put continuer jusqu'à Pâques 1944. Durant ces cinq années, plus de 600 enfants y vinrent au monde. On put aider beaucoup de mères dans des situations très dures pour elles et leur offrir un peu de sécurité. Je suis encore en relation avec quelques-unes d'entre elles.

Trois jours avant Pâques 1944, des officiers allemands arrivèrent et réquisitionnèrent la maison que nous avions bien aménagée et que nous dûmes quitter immédiatement après Pâques.

Texte original en français, écrit par Elisabeth Eidenbenz, Rekawinkel, en août 1989.

Quelques destins de réfugiés à la colonie d'enfants de l'Ayuda Suiza de Sigean (Pyrénées Orientales) 1939

L'histoire de certains des 142 petits qui nous ont été confiés est bouleversante. Ce n'est que lorsque l'on entend, l'un après l'autre, le récit de ces destins individuels, que l'on se fait une image de la portée dévastatrice et sans limites de cette guerre. Notre plus grande satisfaction est de pouvoir arracher ces enfants au danger moral - et non seulement à la misère physique - des camps de concentration, afin que pour un certain temps ils puissent être ce qu'en fait ils sont: des enfants! Souvent, c'est un geste, un sanglot, une caresse à la lecture d'une lettre ou lorsque l'enfant reçoit une nouvelle pièce de vêtement, qui trahissent la nostalgie, le vide, la souffrance qui peuvent habiter cette âme d'enfant. Souvent aussi, ce sont les plus jeunes parmi les grands qui racontent, et ils ont un regard plein d'expérience.

Particulièrement mal en point parmi les autres étaient ceux que nous appelions "les enfants de la Passionaria". Ils étaient partis, sous la protection d'une vieille femme, de Barcelone à Bagur, de Bagur à Cerbère, et de là avec beaucoup d'interruptions pour Oloron (B. Pyr.), où ils se trouvaient plus ou moins laissés à eux-mêmes dans un local complètement inapproprié. Deux aînés raisonnables tenaient les plus petits en bride. Parfois ils avaient à manger de la morue séchée, et à l'occasion des oeufs, et il arrivait que cette nourriture soit consommée crue si aucune voisine compatissante n'était là, qui consentît à prêter une poêle et à donner la matière grasse nécessaire. Selon les dires unanimes de tous ses camarades, une fillette de 9 ans faisait souvent dans la glace et la neige la lessive pour ses deux petites soeurs jumelles de 8 ans, en même temps que celle de ses propres vêtements. Et l'on tricotait jusqu'à l'épuisement des pullovers pour les habitants d'alentour, afin de pouvoir, grâce à un salaire bien modique, envoyer des paquets aux pères et aux grands frères internés dans les camps. Alors, après tant de privations, notre maison, "Le Lac" apparaît comme un paradis. Les coeurs sautent presque de reconnaissance.

Quant aux onze enfants de Perpignan, ils étaient à leur arrivée onze créatures transparentes, et chacun avait une triste histoire. Six d'entre eux ont perdu leur père, deux leur mère, deux sont complètement orphelins. Ils sont arrivés en France on ne sait trop comment. Parmi eux, il y avait Gonzalo, un petit garçon de 14 mois, rachitique, qui les premiers jours ne voulait réagir à aucune approche de notre part. Maintenant, après exactement 3 semaines, il a conquis tous nos coeurs par ses espiègleries, et il se distingue par un appétit aussi remarquable que son besoin d'agir.

Magdalena, qui à la suite d'un bombardement à Figueras fut amputée d'une jambe, nous raconte comment, avec sa mère et un petit frère de 7 ans, ils se sont enfuis de Madrid à Tortosa; de là, lors d'un violent bombardement, jusqu'à Barcelone et Figueras, faisant à pied la plus grande partie du chemin. A Figueras, le petit frère mourut sous les bombes. Elle-même et sa mère, gravement blessées, furent conduites à l'hôpital. Après l'amputation de sa jambe, elle fut, avec sa mère, transportée à Perpignan, où la mère mourut trois jours après. Ainsi, cette enfant reste seule au monde, car le père est disparu depuis le début de la guerre, et l'on ne sait rien de la parenté. Cette créature rayonnante et pourtant énergique est un modèle lumineux pour tous les autres, qui comprennent leur petite camarade, l'apprécient et lui viennent en aide chaque fois qu'elles le peuvent.

Extrait d'un rapport de la Directrice de la Colonie d'enfants du 2.7.1939,
signé Ruth von Wild.

Les Secours aux Enfants au Sud de la France

Avec les volontaires suisses en France non-occupée

C'était, il y a cinquante ans, la mobilisation générale en Suisse. La guerre commençait ses ravages. Dans tous nos cantons, la population avait les yeux tournés vers la France. Il y eut le bombardement de Paris, puis l'invasion de la Belgique par l'armée allemande. Les habitants fuyaient vers le Midi de la France, croyant y trouver refuge. Très vite, les vivres manquèrent; les premières victimes furent les enfants.

Déjà pendant la guerre en Espagne, une vaste organisation de secours aux enfants de ce pays avait été mise en place sous la direction de Rodolfo Olgiati. Le comité de ce mouvement connut vite un développement considérable et fut bientôt à même de récolter argent, denrées alimentaires et vêtements. L'organisation s'appelait le "Cartel suisse de Secours aux Enfants Victimes de la Guerre".

En vertu des conditions d'armistice entre l'Allemagne et la France, cette dernière fut partagée par une "ligne de démarcation" en deux parties. Le sud du pays, désigné comme "France non-occupée", ne tarda pas à connaître de cruels problèmes d'approvisionnement, et un état de sous-alimentation de la population en fut la dure conséquence. Le retour vers la Belgique des nationaux qui avaient fui leur pays lors de l'invasion accentua encore la pénurie alimentaire, surtout dans les départements traversés par le courant migratoire. De toute évidence, il était urgent d'agir en portant secours.

Qui allait être la cheville ouvrière d'une telle entreprise? Entre autres, il y eut des Suisses, parmi lesquels surtout des infirmières, des enseignants, des travailleurs sociaux; et pour coordonner leurs efforts à tous, un couple dont le mari était suisse et l'épouse, double nationale américaine et suisse. Dans ce pays étranger, nous nous trouvâmes soumis à ses lois et confrontés, dès notre entrée en fonction, aux nécessités de prudence, de respect de la neutralité face aux courants politiques, dans un climat où la peur et la méfiance avaient fait leur apparition. Toutefois, l'équipe suisse jouit très vite de la confiance des autorités locales et départementales, aussi bien sur le plan national, car on appréciait les gens qui ne venaient pas les mains vides. La Commission d'armistice des autorités allemandes ne semble pas avoir été un handicap pour la mise en application des intentions de nos délégués, qui n'ont pas vu leurs efforts contrecarrés, bien qu'ils ne fussent pas particulièrement appréciés de la puissance d'occupation!

A Toulouse, une grande organisation, l'American Quaker Service Committee (AFSC) était déjà à l'oeuvre et distribuait des compléments d'alimentation aux enfants. L'organisation disposait de ses propres bureaux, entrepôts et logis du personnel, qu'elle mit aussi à disposition de nos représentants, ce qui permit à ces derniers de commencer aussitôt leur action de façon efficace. Les premiers barils de lait en poudre arrivèrent dans les entrepôts des Quakers et le Secours Suisse aux Enfants (SAE) put entreprendre des distributions.

On décida que toutes les actions de secours seraient dirigées par des personnes de nationalité suisse. Ainsi arrivèrent à Toulouse des "travailleurs" prêts à entreprendre les actions avec le courage, le sens des responsabilités et la lucidité qu'exigeait leur tâche importante, parfois délicate au plan des relations humaines, particulièrement avec les

autorités avec lesquelles ils allaient se trouver en contact dans l'accomplissement de leur devoir. Nous ne devons toutefois pas omettre de mentionner, à côté des professionnels chargés des responsabilités principales, l'apport considérable de tous ceux qui, en France (Français, étrangers, réfugiés), ont rendu à nos collaborateurs des services innombrables, et sans lesquels l'envergure que notre tâche a prise n'aurait pu se réaliser qu'à grande-peine, d'autant plus que le nombre des collaborateurs suisses était en permanence insuffisant. Parmi ces volontaires, il convient de nommer Charles Martinez-Parera, père de trois enfants, que chacun des collaborateurs a connu et fort estimé. Réfugié du temps de la guerre d'Espagne, il sera l'homme intègre et efficace, le maître d'oeuvre répondant à tous les besoins d'ordre matériel: magasins, entrepôts, comptabilité, à Toulouse du commencement à la fin.

Dès lors, la délégation était en mesure d'occuper à la belle rue du Taur un centre répondant pleinement aux exigences de ce qui allait devenir l'oeuvre du Cartel Suisse de Secours aux Enfants Victimes de la guerre, appelé simplement, en France, "Secours Suisse aux Enfants"... Ainsi Toulouse resta le centre de l'activité du Secours Suisse aux Enfants, et très vite, des tonnes de lait en poudre quittaient les entrepôts en Suisse en direction de ceux de cette ville d'où le lait préparé et prêt à l'emploi, repartait vers les écoles, biberonneries et maternités de la région. L'urgence des besoins était telle que les entrepôts de Toulouse se vidaient au fur et à mesure de l'arrivée des envois de Suisse.

De Toulouse aussi partaient, comme une toile d'araignée, les fils des allers et retours de chacun des collaborateurs responsables de la bonne marche de l'oeuvre... Cinquante ans après, on se souvient de ce réseau d'amitié qui liait chacun d'eux. Des réunions avaient lieu régulièrement au centre, et chacun y faisait rapport sur l'ensemble de ses activités, les problèmes rencontrés, ses vœux et ses projets.

Maurice Dubois, Automne 1989 .

La délégation de Toulouse 1940-1941

Je n'ai pu commencer mon rapport sans me reporter aux souvenirs de ces premiers jours de notre action, après les jours d'anxiété et d'inquiétude qui ont précédé la prise de contact avec le travail pratique, les jours pendant lesquels, coupé de toute communication directe avec la Suisse - on téléphonait à Berne par Barcelone - on avait commencé le travail de prospection en Haute-Garonne; nous attendions que les vivres nous arrivent de Suisse; nous nous sommes mis au service des Quakers américains pour aller porter secours aux réfugiés qui assaillaient la contrée - les Quakers avaient alors à ce moment une très grande quantité de vivres et de vêtements. Les réfugiés essayaient déjà de retourner chez eux, mais ils se trouvaient bloqués derrière cette barrière de la "ligne de démarcation" qui ne laissait passer les gens qu'au compte-gouttes. Ils eurent à subir plusieurs jours d'attente qu'ils n'avaient pas prévus, de sorte que des milliers de gens se trouvaient mal ravitaillés au milieu d'un pays qu'ils avaient eux-mêmes épuisé et qui ne pouvait plus rien leur fournir.

On ne pensait qu'à se plonger dans ce travail, à organiser des cantines ici et là, à ravitailler les trains de réfugiés. Des collaborateurs plus nombreux sont arrivés de Suisse; Le travail se développait selon les nécessités de l'oeuvre et selon les possibilités matérielles.

En octobre 1940, deux mois après avoir créé ce travail de secours, l'on comptait déjà une biberonnerie et une cantine dans le département du Gers, où 1000 enfants recevaient leur lait journalier; le ravitaillement des trains de réfugiés qui circulaient à toute heure en gare de Toulouse était à notre charge pour un tiers, ainsi que la distribution de lait dans le Camp de Récébédou, tout près de Toulouse, où s'entassaient 9000 internés.

Vers mi-novembre 1940, on convoquait à Nîmes une conférence de diverses organisations de bienfaisance travaillant en France à ce moment: Belges, Américains, Israélites, Protestants, Quakers et nous-mêmes: le Cartel Suisse de Secours aux Enfants. Lors de ces conférences, on traita de la situation terrible dans les Camps d'internement. Une étroite collaboration et une bonne répartition du travail furent alors décidées. Dans ces conditions, nous allions commencer le travail au Camp de Gurs, où - aidés par les Israélites et les Quakers - nous apporterions l'effort principal de secours. Mais pour travailler dans les camps, nous aurions besoin de marchandises car on ne pouvait alors penser en acheter en France. - 27 tonnes de lait et 6 tonnes de fromage étaient en route de Suisse, nous comptions pouvoir faire énormément, mais la misère était beaucoup plus profonde que nous ne l'avions pensé.

Fin novembre 1940, nous avions déjà 47 activités en train; Limoges, Auch, Montauban, Toulouse et les camps déjà nommés. Nos moyens matériels étaient précaires. D'autres organisations collaboraient avec nous en nous laissant cependant la direction des secours dans les camps.

A part la maternité d'Elne, dont nous avons déjà parlé, nous avons pu ouvrir une première colonie d'enfants à Talloires, située au bord du lac d'Annecy - transférée bientôt à Pringy (Hte Savoie) pour des enfants déficients âgés de 5 à 14 ans, devant y être gardés pendant une durée de trois mois. Les parrainages - une idée qui nous était venue pendant la guerre d'Espagne - atteignaient déjà le chiffre de 1000 enfants.

L'ampleur prise par notre travail réclamait une étude de nos possibilités et la création d'un programme défini. Pour cela notre secrétaire-général, M. Olgiati vint à Toulouse pour étudier la question avec tous les collaborateurs. Il nous expliqua les difficultés du travail en Suisse où le travail dans les camps n'a pas toujours été bien compris, car les internés étaient pour la plupart des étrangers. Il a donc décidé de visiter, accompagné de M. Dubois, le Camp de Gurs. Cette visite devait être à l'origine d'un rapport qui - publié plus tard en Suisse - ferait sensation et nous permettrait d'obtenir une aide substantielle pour ces pauvres malheureux... Des rapports sur la vie dans les Camps de Gurs et Rivesaltes se trouveront dans la seconde partie de ce recueil.

En 1941, nous avons ouvert les maisons d'enfants à la Hille (Ariège) dont nous parlerons encore plus tard, à St-Cergues (Hte Savoie), au Chambon s/Lignon (Hte Loire) et une pouponnière à Banyuls (Pyrénées orientales).

Nous sommes vers la fin de l'année 1941; la collaboration avec la Croix-Rouge Suisse est certaine. M. Dubois est en Suisse; il a fait plusieurs causeries. Il a appris que l'intérêt pour l'oeuvre des Parrainages est toujours très vif et l'on parle d'augmenter l'hébergement des enfants français en Suisse jusqu'à 10 ou 20'000 ! C'est un apport formidable à notre travail que la Croix-Rouge Suisse pourrait nous donner.

Extrait du rapport de M. C. Martinez-Parera,
Chef-comptable de la délégation de Toulouse de 1940 à 1947.

**Développement ultérieur des Secours aux Enfants
dans le Sud de la France, sous la direction et la responsabilité de la
Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants
1942-1947**

- Occupation de la zone jusqu'alors non-occupée de la France par l'armée allemande;
- Les déportations;
- Nouveaux problèmes pour la Croix-Rouge Suisse et la Suisse neutre.

L'année 1942 commence sous l'égide de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants. Les collectes prennent de l'extension. La Croix-Rouge Suisse en tant qu'institution semi-officielle jouit à l'étranger d'une plus grande considération que les oeuvres privées qui constituaient le Cartel:

- Le nombre des parrainages s'accroît.
- La Suisse autorise l'exportation de 20 tonnes de lait en poudre et 5 tonnes de fromage en meules et en boîtes.
- Grâce à la participation des Quakers, environ 400'000 goûters sont distribués.
- Les possibilités financières plus étendues de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants permettent l'ouverture de nouveaux homes d'enfants, par exemple la Pouponnière d'Annemasse, la "Station médicale" de Cruseilles, le home de Montluel (Ain), un autre à Faverges, ainsi qu'un préventorium à Praz s/Arly (Hte Savoie).

* * * * *

En été 1942, la phase de structuration du Secours Suisse aux Enfants en France encore non-occupée était terminée. Elle se conclut à une époque de problèmes nouveaux et difficiles. En automne, 40 enfants juifs furent arrêtés dans la colonie de La Hille (Ariège) et emmenés dans un camp français. Ce n'est que grâce à l'intervention du Délégué de Toulouse auprès de la police de Vichy que ces enfants furent libérés. (Dans la deuxième partie de ce travail se trouve un rapport détaillé de ces événements dramatiques.)

En novembre 1942, l'armée allemande occupa la zone demeurée jusqu'alors non-occupée. Cela rendit les contacts entre le Secrétariat Central de Berne et la Délégation de Toulouse plus difficiles et l'on ne pouvait plus compter sur les liaisons postales, et bientôt les lettres ne purent traverser la frontière qu'en passant par l'intermédiaire de la Légation de Suisse à Vichy.

Suisse ou en Espagne. La direction de Toulouse ne devait rien en savoir, car on savait à l'avance qu'elle dirait "non" à ce plan. Plusieurs enfants purent fuir à travers la frontière, d'autres furent arrêtés et reconduits à la colonie; quelques-uns furent arrêtés et déportés.

Les événements de La Hille et les problèmes des enfants juifs en général provoquèrent à Berne, auprès des autorités et de la population suisses des réactions parfois violentes et les plus diverses. A Berne, certains pensaient que les collaborateurs de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants ne voyaient pas clairement la signification de la neutralité et leur propre responsabilité à l'égard de la Suisse. Le plus important, ce n'était pas les événements du moment, mais il fallait se demander: "Comment remédier à cet état d'esprit?" L'homme de liaison officiel entre la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants et le Département Politique à Berne, Ed. de Haller déclarait à ce propos: "La Croix-Rouge Suisse est une institution semi-officielle et non une quelconque instance privée. La collaboration avec l'état (le Conseil Fédéral) et avec l'armée est une nécessité. La Croix-Rouge Suisse ne peut suivre sa propre politique, mais doit s'en tenir à celle du Conseil Fédéral." Berne exigea la démission de la directrice de La Hille, Rösli Näf et son retour en Suisse.

En fin février 1943, le Comité Exécutif à Berne conçut une lettre circulaire adressée aux collaborateurs de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants en France, en ces termes:

« Notre travail en France est une action de secours aux enfants victimes de la guerre, indépendante de toute considération idéologique. Il est donc naturel que nous observions une stricte neutralité politique, confessionnelle ou idéologique. Les lois et les décrets du Gouvernement de la France doivent être exécutés exactement et il ne nous appartient pas d'en juger selon les critères de nos propres convictions. Nous sommes des étrangers en France et nous y sommes venus pour le travail de secours aux enfants dans le cadre de la législation française. Nous ne permettons pas en Suisse non plus, aux résidents étrangers, de discuter nos lois et d'y faire opposition. Nous connaissons l'attitude adoptée par les dirigeants des Eglises catholique et protestante françaises à l'égard de certaines directives de Vichy, mais, comme représentants de la Croix-Rouge Suisse, nous ne pouvons pas nous laisser influencer par cette opposition. Vous avez bien le droit de vous exprimer et d'agir selon vos convictions religieuses ou politiques, en Suisse, mais non en France où vous devez respecter une stricte neutralité comme étrangers dans un pays qui vous a admis comme collaborateurs de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants, exécutant une mission humanitaire. Le Gouvernement français nous a fait confiance pour notre mission de secours aux enfants. L'exécution de ce travail ne peut se faire que si nous n'ébranlons pas cette confiance et si nous ne la compromettons pas par une action inconsidérée. Si la situation se développe à l'avenir de telle façon que vous estimiez qu'il vous est impossible d'assumer votre tâche, nous vous demanderons de donner votre démission plutôt que de poursuivre votre travail en risquant de compromettre le prestige de la Croix-Rouge Suisse et de notre pays.»

Contrairement à ce que pensaient certains représentants de la Croix-Rouge à Berne, la direction de la Délégation de Toulouse, ainsi que la plupart des collaborateurs et collaboratrices étaient entièrement conscients de leur responsabilité envers la Croix-Rouge Suisse et notre pays. Nous ne pouvions accomplir notre travail de secours que dans le cadre de ce qui était légalement autorisé, mais cela indépendamment de la nationalité, de la race et de la religion. Les circonstances extérieures nous les ressentaient aussi. Les barbelés dans les camps d'internement étaient aussi pour nous une réalité, ainsi que les prescriptions des autorités, les frontières fermées. Pour nous aussi, les laissez-passer étaient obligatoires.

Malgré ces prescriptions très restrictives, il fut possible aux représentants de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants dans les camps d'internement ainsi que dans les maisons d'enfants d'obtenir de certaines autorités départementales ainsi qu'à Vichy, de façon tout-à-fait légale, de sages décisions à l'avantage de notre travail; ainsi la libération d'enfants espagnols ou d'enfants réfugiés juifs, ou celle d'adultes retenus dans les camps ou en prison. De même, certains de nos collaborateurs espagnols, par exemple le chef comptable et le chef magasinier de Toulouse furent soustraits au travail obligatoire pour la construction par la Wehrmacht du Mur atlantique. Que de nombreuses interventions furent couronnées de succès est à mettre au crédit de la considération dont jouissait la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants et de l'opinion de plusieurs autorités qui estimaient que la plus grande partie de notre travail était destinée à adoucir la misère des enfants français. Il fallait donc maintenir notre prestige et la possibilité d'interventions ultérieures éventuellement nécessaires. Il ne fallait pas que l'ensemble de notre activité en France fût compromis par des actions personnelles irréfléchies, aussi bien intentionnées fussent-elles. Ainsi, nos collaborateurs furent expressément rendus attentifs à ce qu'une aide active à la fuite à travers la frontière était interdite. Si des personnes ou organisations privées travaillaient à l'exécution de tels plans, notre délégation n'avait pas à les en empêcher. Cependant, lorsque des collaborateurs étrangers de notre bureau de Toulouse (qui employait 40 personnes de 7 nationalités différentes) tentèrent d'utiliser notre bureau pour des conversations téléphoniques ou des échanges de correspondance douteux ou dangereux, il fallut intervenir. La Croix-Rouge Suisse à Toulouse, elle aussi, devait compter avec la censure du courrier et du téléphone, et de nombreuses lettres étaient ouvertes d'office.

Notre activité en France était attentivement surveillée - pour ne pas dire "soupçonnée" à Berne par la Croix Rouge et le Département Politique, pour autant que cela était possible, vu les difficultés de circulation et l'insuffisance du courrier postal. Par suite du manque de personnel suisse, il fallut engager des forces de travail étrangères - trop nombreuses du point de vue de "Berne". Et bien trop souvent on imaginait des communistes derrière les réfugiés républicains espagnols. Celui qui aurait connu de plus près les Chefs de la Délégation et les directrices des homes aurait pu affirmer que ces collaborateurs avaient simplement voulu échapper à la dictature de Franco et, pour autant qu'ils aient été politiquement intéressés, ils étaient des patriotes socialistes. Que la Délégation de Toulouse ait été effectivement sur un baril de poudre, cela fut évident 20 ans plus tard, à l'occasion d'une transformation des locaux de la Rue du Taur que la Mairie nous avait loués: on découvrit sous le sol du magasin de vivres des armes belges que les troupes belges y avaient cachées lors de leur retrait en 1940!

Bien qu'il soit aujourd'hui courant de lire que quelques collaboratrices, en dépit d'une interdiction expresse, ont organisé et réalisé la fuite de Juifs, enfants et adultes, il ne faut pas oublier que la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants ne pouvait garantir aucune sécurité absolue dans les homes, mais aussi que certaines tentatives de traverser la frontière échouèrent, et que des enfants furent arrêtés et déportés. D'autre part, il est certain que la plupart des enfants juifs dans nos colonies, ont survécu, sains et saufs, durant ces années dangereuses. Beaucoup entretiennent encore aujourd'hui un contact vivant avec nos anciens collaborateurs et collaboratrices.

Madame Esther Schärer écrivait au sujet de ces questions dans son travail de licence en 1986:

« Finalement, ce chapitre illustre à l'extrême peut-être le fait que le travail du Secours aux Enfants n'a jamais été simple: d'un côté il est "poussé" par sa vocation et par la population suisse qui se soucient du sort des nombreux enfants juifs en France, de l'autre il est "freiné" par le devoir de ne pas contrecarrer les intérêts du pays et de l'oeuvre de la Croix-Rouge Suisse. Il a la difficile tâche de trouver les chemins et les moyens qui correspondent au cadre imposé et de ne pas heurter les décisions des Gouvernements français, suisse et allemand duquel tout dépend en fin de compte (page 102). »

En automne 1943, le secrétaire central du Secours aux Enfants à Berne, R. Olgiati, visita, dans le Sud et le Centre de la France, tous les homes d'enfants et pouponnières ouverts jusqu'en octobre 1942, la maternité, la station médicale, le préventorium à Pringy, Faverges, St-Cergues, Cruseilles, Praz s/Arly (tous en Hte Savoie), ainsi que Montluel (Ain), Chambon s/Lignon (Hte Loire, La Hille (Ariège), Elne (P.O.) et Castres (Tarn). Dans son rapport, il écrivait:

« J'ai pu m'assurer que notre oeuvre de secours est bien administrée et qu'elle apporte aide et consolation à des milliers de gens qui souffrent ... Ces homes sont, par la façon dont ils sont dirigés et par l'esprit qui y règne un petit morceau de Suisse ... Le choix des enfants se fait selon les principes stricts de notre Délégation de Toulouse où se trouve un département spécial de notre centrale ... La majorité des enfants est de nationalité française, une part moins nombreuse sont des émigrants qui sont les hôtes stables de nos homes. »

Nous empruntons les passages suivants au **rapport annuel pour 1943 de la Délégation de Toulouse**:

« Si nous n'avions pas toujours la grande joie de voir de temps en temps nos enfants, comme ils sont soignés, physiquement et moralement dans nos maisons, et si nous ne pouvions pas entièrement compter sur nos collaborateurs qui, malgré maintes difficultés ne cessent jamais de nous donner tout leur concours, notre travail serait certainement assez dur, et l'année 1943 ne nous a pas gâtés: Déjà au début, nous avons eu des difficultés dans ce sens qu'il n'était plus possible de faire venir en France du nouveau personnel suisse. Nos directrices de colonies ont quand-même réussi à tenir leurs maisons en ordre, mais c'était un grand soulagement pour tous, lorsque, vers l'automne à peu près, une dizaine de Suisses ont reçu l'autorisation de venir nous aider en France.

Par ailleurs, le service du travail obligatoire, en France et en Allemagne, nous a obligés à faire plusieurs interventions auprès des groupements de travailleurs étrangers, des préfectures et même à l'hôtel du Parc à Vichy. Jusqu'à présent, nous avons réussi à garder les collaborateurs les plus précieux, mais ces succès momentanés n'empêchent pas une certaine inquiétude de peser sur nous. Enfin du fait que les autorités occupantes n'ont accordé que très rarement des visas aller et retour, nous avons été obligés de laisser partir des Suisses définitivement dans leur pays, soit que leur état de santé nécessite un séjour de quelques semaines en Suisse, soit que des raisons de famille les forcent à retourner, soit enfin que le mal du pays s'infiltré dans le coeur de quelques-uns parmi nous. »...

« Le problème du personnel est donc un des plus importants pour notre travail en France. Mais le pire fut la maladie sournoise qui vers le début de l'été arrêta M. Dubois en plein travail, et l'empêcha de s'occuper entièrement de la direction de l'oeuvre en Zone Sud. C'est après notre grande réunion annuelle au Chambon s/Lignon le 18 au 20 juin 1943, où M. Dubois avait eu encore le plaisir de voir tous ses amis autour de lui, que son état de santé l'a obligé, ainsi que Mme Dubois, à se retirer de toute activité. C'est en octobre 1943 que le Comité central à Berne a confié la direction du travail ad interim à M. Gilg qui travaillait depuis un an très étroitement avec M. Dubois.

Au mois de septembre, nous avons le grand plaisir d'avoir M. Olgiati parmi nous à Toulouse, et fin novembre, c'était M. Zürcher qui a visité nos différentes maisons dans le Midi pour la première fois. Ces deux visites ont eu pour effet de resserrer davantage les liens entre la Suisse et Toulouse. La fermeture de la frontière avait en effet empêché un contact plus étroit pendant longtemps.

Ces deux représentants de notre pays ont pu se rendre compte personnellement des difficultés actuelles en France: approvisionnement en denrées, textiles, produits pharmaceutiques, literie, etc. Difficultés pour le transport des marchandises par suite du manque de wagons. D'autre part, la suppression de beaucoup de trains rend difficile l'organisation des convois d'enfants (en France même).

Les démarches auprès des autorités se multiplient et sont souvent très longues. Les Préfectures ne voulaient plus autoriser le retour des enfants venant des zones dangereuses: Marseille, Nice, Toulon, ce qui nous aurait obligés à garder définitivement une grande partie d'enfants bien portants dans nos colonies.

Si nous sommes arrivés à vaincre le plus possible ces difficultés, ce n'est que grâce au travail fourni consciencieusement par nos directrices de colonies, par nos chefs des différentes sections: Parrainages, Colonies, Cantines, Comptabilité, Magasin, Secrétariat. »

L'année 1944 fut considérée par la Croix-Rouge Suisse à Toulouse et dans le Sud de la France comme la plus difficile:

La plupart des voies ferrées partant de Toulouse pour des destinations proches ou lointaines étaient interrompues, les ponts avaient sauté, les poteaux indicateurs étaient déplacés par le Maquis. La Wehrmacht et le Maquis effectuaient de fréquents contrôles. Dans les villes il y avait des razzias auxquelles certains de nos collaborateurs espagnols n'échappèrent pas. Le peuple et les autorités étaient scindés. Des fonctionnaires prêts à collaborer avec les Allemands et ceux qui sympathisaient avec De Gaulle travaillaient côte à côte, se méfiant les uns des autres, aussi n'était-il pas étonnant que les razzias prévues fussent connues à l'avance, ce qui, entre autres, permit à certains de nos collaborateurs de disparaître 2 ou 3 jours à la campagne et, pour certains, dans nos homes.

Citons quelques passages du rapport de la Délégation pour 1945:

« 1944 nous avait apporté la Libération. 1945 nous amena la fin des hostilités. Nous avions espéré que l'oppression disparue, amènerait une ère nouvelle qui nous permettrait, sinon de supprimer notre aide, du moins de la mettre en veilleuse en France pour pouvoir l'intensifier dans d'autres pays. Bien vite nous avons dû nous rendre compte que notre oeuvre était aussi utile que les années précédentes. La France passait par une période de marasme, l'industrie ne pouvait reprendre son essor faute de matières premières, l'agriculture ne pouvait être remise sur pied du jour au lendemain, tributaire qu'elle était des années d'occupation et handicapée par des années successives de sécheresse. Si la bonne volonté ne faisait pas défaut, il n'en était pas de même de la main d'oeuvre: beaucoup d'hommes ont disparu en Allemagne, ceux qui sont revenus ont besoin de réadaptation tant physique que morale, les jeunes gens doivent être éduqués ... Pour nous cependant, les difficultés sont aplanies; partout nous rencontrons un accueil chaleureux et tous les contacts officiels que nous pouvons avoir se font avec une cordialité et une franchise qui nous prouvent à quel point notre travail a su être apprécié en France. Cependant lorsque nous parlons du ralentissement de notre aide, chacun est déçu car il se rend compte de la santé déficiente des enfants en France

- la réorganisation des convois pour la Suisse compense la fermeture de Maisons comme La Hille et la diminution de nos cantines...
- Si, de Suisse, le personnel est venu plus facilement et en plus grand nombre, l'équilibre qui commençait à se rétablir en France a rappelé un grand nombre de nos collaborateurs à la vie normale en Suisse ... »

Pour terminer le tableau de nos activités à la Délégation de Toulouse, rappelons en quelques traits les tâches et les travaux des diverses sections.

La section **Parrainages** put augmenter le nombre de ses protégés de 6'741 en décembre 1942, à 10'269 en fin 1944. Ce nombre redescendit ensuite. Il faut se rappeler que cette section ne disposait d'aucune machine de bureau moderne, ni d'appareil de photocopie, ni d'ordinateur. 1/3 des parrainages étaient versés mensuellement par mandat postal, tandis que les 2/3 étaient payés par nos 108 correspondants dans les divers départements. Le bureau de Toulouse employa jusqu'à 16 personnes à cette tâche.

La section **Cantines**, après avoir débuté dans la région de Toulouse s'étendit de 1940 à 1946 aux villes de Montpellier, Sète, Nîmes, Marseille, Lyon, St-Etienne et durant ces années environ 450'000 enfants ont bénéficié de goûters, de desserts ou de repas complets. A peu près 1'000'000 de litres de lait et 647'000 kilos d'autres aliments furent distribués.

La section **Maisons d'Enfants** a abrité de 1940 à 1946 environ 9'500 enfants dans ses différents maisons, pour des séjours de 3 à 6 mois. Les enfants de réfugiés espagnols et juifs y demeuraient pour une durée indéterminée.

Les **Transports d'Enfants en Suisse** pour des séjours de vacances purent, après une interruption, en 1943 et 1944, être repris en 1945. Des organisations françaises nous proposèrent des enfants. Une doctoresse et une assistante sociale suisses, sur la base de leurs propres examens et enquêtes décidèrent quels enfants

Rapatriés en gare de Toulouse
30.8.1940



Pour un séjour de trois mois en Suisse



Distribution de vivres
au bureau de Toulouse.





L'AMITIE FRANCO-SUISSE

L'AIDE MAGNIFIQUE D'UN PAYS AU GRAND CŒUR

La Suisse, havre de paix et de générosité au sein de la tourmente, la Suisse, noble pays au cœur généreux, n'a cessé d'apporter à notre nation durement éprouvée par la guerre toute sa sympathie et toute sa sollicitude. Grâce à notre ami Berthomieu, nous avons pu entrer en contact avec les membres de la Croix-Rouge Suisse et Secours aux enfants, qui, avec une amabilité particulière, ont bien voulu nous mettre au courant de leur activité passée et présente.

DES POMMES POUR NOS REGIONS

Le peuple suisse, ému de la carence alimentaire de nos populations, en particulier du manque terrible de vitamines, vient de leur envoyer généreusement des trains complets de pommes magnifiques qui vont être incessamment distribuées dans nos villes du Midi. Le premier train est parti, il y a 15 jours, de Genève à destination de Marseille, Toulon et Nice.

Le second vient d'être acheminé sur Nîmes, Montpellier, Béziers, Sète, Narbonne, Carcassonne. Pour Sète, nous disent les délégués, il est prévu une répartition de 300 tonnes de pommes de table, pesant chacune de 175 à 250 grammes. Ces fruits, distribués par les soins de la C. R. F. et des C. L. L., devront être consommés dans un délai de 8 jours, en raison du changement de climat et de l'influence néfaste du vent marin.

DU LAIT ET DES VIVRES POUR NOS GOSSES

Mais l'aide du peuple suisse ne s'arrête pas là. Il existe, depuis 1940 à Toulouse, un centre de la Croix-Rouge Suisse, qui distribue dans tout ce qui fut la zone sud du lait en poudre et des vivres. Les enfants de nos écoles reçoivent hebdomadairement un repas complet comprenant un potage, un plat de pommes de terre ou de pois, un dessert de fromage. Les écoles maternelles se voient, de leur côté, attribuer une tasse de lait par élève et par jour. L'œuvre entreprise aux premiers jours de la défaite, s'est magnifiquement développée. En 1944, elle comptait environ 18.000 inscrits. Quel chiffre éloquent!

Les vacances elles-mêmes n'interrompent pas l'activité de nos amis qui s'intéressent actuellement aux colonies de vacances, comme ils se sont intéressés aux colonies de réfugiés.

Cette sollicitude de la Croix-Rouge Suisse pour nos enfants se traduit par des chiffres qui se passent de tout commentaire. Actuellement, il existe en France trois pouponnières, une maternité, un préventorium, une station médiodale, quinze colonies d'enfants créés et gérés par la C. R. Suisse. Ces colonies sont réservées aux enfants déficients qui passent ainsi 3 mois soit en Haute-Savoie, soit en Haute-Loire, soit encore dans le Tarn, l'Ain, l'Aveyron et l'Ariège. Chaque colonie reçoit en été 1.500 enfants qui peuvent ainsi refaire leurs forces, vivre au soleil, au grand air et dans une atmosphère vivifiante.

Outre cela existe en France un système de parrainage. 20.000 Français ont en Suisse un parrain qui verse mensuellement une somme en argent suisse, convertie ensuite en francs français et destinée à lui assurer un séjour en colonie. Pour la seule ancienne zone sud, 130 représentants suisses travaillent inlassablement à cela, à dresser des fiches, à fournir tous les renseignements, à composer des rapports.

VERS LE PAYS DE LA LIBERTÉ

En Suisse même, la C. R. Suisse a organisé tout un vaste système d'hébergement. Cet accueil, qui avait été interdit par nos « protecteurs » les nazis, vient de reprendre et d'être intensifié.

Depuis 3 mois, régulièrement, chaque lundi un train spécial quitte la Suisse pour venir chez nous faire le plein d'enfants. Qu'ils soient de Marseille, de Nîmes, de Béziers, de Montpellier, du Havre, de Dunkerque, nos gosses déficients partent vers le pays ami, vers la montagne, vers les prairies et les forêts. Ils sont accueillis là-bas dans des ménages suisses qui, pendant 3 mois, sont pour eux une seconde famille, les entourent de tous les soins et de toute l'affection nécessaires. Les enfants de la même région se retrouvent là-bas dans un même canton. C'est ainsi que ceux de Montpellier sont dans les cantons de Neuchâtel et de Zurich ; ceux de Béziers dans celui de Tesrin et de Vaux, ceux de Nîmes dans celui de Genève. Ils retrouvent la santé que les rigueurs de la guerre leur avait fait perdre. Grâce à nos amis suisses, grâce à leur inlassable dévouement, ils retrouvent là-bas leurs joues roses, leurs yeux rieurs, et la joie de vivre.

bénéficieraient d'un séjour. A Genève, on constata que le choix avait été fait très soigneusement, et que vraiment l'état de santé de chacun de ces enfants nécessitait un séjour de plusieurs mois en Suisse, et d'autant plus que les restrictions alimentaires en France étaient encore très sévères. Les enfants venaient principalement des régions de Nîmes, Béziers, Arles, Marseille, Toulouse, Royan et Bordeaux, mais aussi des régions de Lyon et St-Etienne.

Fin de notre activité en France:

« En automne 1946, la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants a décidé la suppression des Délégations en France. Ainsi s'achève un travail, créé en 1939, qui a su non seulement se maintenir mais se développer malgré les innombrables difficultés des années de guerre et d'occupation. Nous quittons notre travail avec la satisfaction d'avoir fait de notre mieux pour soulager les misères causées par la guerre. Puisse bientôt revenir en France une situation normale et une période de prospérité. »

Extrait du rapport de la Délégation de Toulouse 1946
Richard Gilg

Erratum:

page photos précédente, première image, lire "réfugiés" et non rapatriés.

Deuxième Partie

Les expériences des collaboratrices et collaborateurs de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants

- dans les maisons d'enfants
- dans les camps d'internement.

Rapport de l'année 1943 de la Maternité suisse à Elne (PO)

Pendant toute l'année 1943 nous avons toujours hébergé une trentaine de femmes et une trentaine d'enfants. 167 enfants sont nés dans notre maison, dont 59 garçons et 48 filles. Trois femmes ont été envoyées à l'hôpital; pour une femme, il fallut l'intervention du docteur à la Maternité; toutes les autres ont accouché dans des conditions normales. Dans notre section Pouponnière, nous avons toujours une dizaine d'enfants qui restent très longtemps, parce que les mères n'ont pas la possibilité de garder leurs enfants chez elles. Les autres places sont réservées aux enfants malades ou convalescents, qui nous sont envoyés des environs et de Toulouse, ainsi qu'aux enfants qui viennent accompagner leur mère quand celle-ci doit accoucher. Le séjour des femmes dure en général deux mois environ, et les femmes sont toujours très contentes de pouvoir se remettre complètement. Nous regrettons beaucoup notre Pouponnière de Banyuls (PO) qui a dû être évacuée et transférée à Castres (Tarn) et qui jusqu'à présent a pu reprendre une partie de nos enfants afin de les soigner plus longtemps.

Au courant de l'année, nous avons reçu une quinzaine de femmes des camps de Gurs et de Brens. Nous les avons acceptées déjà à partir de leur septième mois, d'une part pour pouvoir faire des convois de plusieurs femmes ensemble, d'autre part pour leur donner la possibilité de se remettre avant l'accouchement. La plupart de ces femmes étaient dans un assez mauvais état de santé, malgré le supplément de nourriture, qu'elles avaient déjà reçu au camp. Nous les avons gardées pour l'accouchement et par la suite presque toutes ont pu être libérées. L'état de santé des femmes est sensiblement inférieur à celui de l'an dernier. Les femmes sont presque toutes très fatiguées, anémiques et souvent sous-alimentées. Mais ce qui a changé le plus, c'est leur état moral. Presque toutes se trouvent dans une situation assez difficile, et souvent elles n'ont plus la force de réagir.

Il y a cinq ans, les Espagnoles ont dû quitter leur pays, elles vivent une vie anormale, séparées de leur famille, loin de leur pays: bien qu'acceptées en France, elles restent considérées comme réfugiées. Les premières années elles ont toujours eu l'espoir de rentrer bientôt chez elles, mais de plus en plus cet espoir fait place au découragement, à la lassitude et à l'apathie. Souvent les femmes n'ont même pas la possibilité de garder leurs enfants chez elles et le fait d'être souvent séparées de leur mari comporte toutes les conséquences imaginables et inévitables.

Pour les femmes françaises, la situation n'est pas beaucoup meilleure. Tant d'hommes sont en Allemagne et ont laissé leur femme et leurs enfants sans appui moral. Si une séparation dure des années, la vie de famille peut être ruinée pour toujours.

Pour ceux qui peuvent rester ensemble, il se pose d'autres problèmes; le ravitaillement avec toutes ses difficultés; le gain du père ne suffit souvent pas à faire les achats nécessaires au prix normal et encore moins au marché noir.

La situation la plus triste est celle des israélites. Toujours poursuivis, toujours dans la peur d'être arrêtés, on ne peut s'imaginer cette vie que si l'on vit avec ces gens et ressent toute leur peur avec eux. Plusieurs fois, nous avons eu la police allemande dans notre maison et pendant des semaines cette atmosphère de panique a duré: ne jamais dormir tranquillement, ne pas oser sortir de la maison, voir derrière chaque personne un espion ou quelqu'un qui vous veut du mal et enfin ne pas pouvoir lutter pour se défendre, attendant seulement ce qui arrivera, tremblant et résigné.

Voilà qui donne seulement une toute petite idée des conditions de vie de nos protégés. Les conséquences en sont un état de démoralisation, d'apathie et de résignation, un manque d'intérêt pour n'importe quoi, manque d'élan pour entreprendre un travail.

On peut comprendre que dans une telle situation les mères ne soient pas toujours enchantées d'avoir un enfant. Elles ne voient pas comment l'élever; les soucis et les tourments étant souvent plus grands que le bonheur d'être mère. Mais l'influence des autres mères, la joie de voir les progrès et enfin le sentiment naturel entre mère et enfant dominant presque toujours le désespoir. Il faut cependant souvent beaucoup de temps et de patience et nous n'arrivons malheureusement pas toujours à créer une bonne relation entre la maman et le bébé.

Ce qui nous frappe beaucoup est le fait que quelques femmes préfèrent rentrer au camp au lieu d'être libérées. Ce n'est pas parce qu'elles n'ont pas souffert derrière les fils de fer barbelés, mais parce qu'elles ont simplement peur de la réalité, peur devant les difficultés qui les attendent et auxquelles elles ne sont plus habituées. Elles ne se sentent plus la force de lutter, elles ne savent plus ce que c'est que vivre et ne voudraient que végéter, laisser faire, sans prendre soi-même d'initiative ni de responsabilité.

L'état moral des femmes pèse énormément sur nous. Devant nos yeux nous voyons se perdre les valeurs humaines les plus grandes. Comment faire face à tous ces problèmes sans désespérer et sans perdre patience? Comment aider à toutes ces victimes de la guerre, les encourager et leur donner la force morale pour affronter la vie? D'où prendre les forces pour qu'une mère puisse remplir aussi en ces circonstances difficiles son devoir envers ses enfants? Comment leur donner de la confiance, de la foi, ce qui pourrait leur aider à supporter leur vie si difficile?

L'aide matérielle peut devenir peu à peu une aide morale. Les femmes peuvent attendre leur délivrance dans le calme et le repos. Elles ont au moins la sécurité que l'enfant qu'elles doivent mettre au monde sera bien soigné et nourri les premières semaines et qu'elles pourront reprendre elles-mêmes des forces avant de rentrer chez elles. L'état de santé étant meilleur, l'état moral s'en ressent. Elles peuvent oublier un peu leurs peines et sont éloignées de tous les soucis de cette vie de privations et de tourments.

Les femmes des camps sont reconnaissantes de voir qu'on a confiance en elles et qu'elles ne sont pas traitées comme des sujets indésirables. En voyant qu'il y a encore un peuple qui ne les a pas oubliées et qui veut leur aider de son mieux, la confiance envers les hommes est fortifiée. Lorsqu'une femme doit rentrer à la maison avec son bébé, elle se sent un peu plus courageuse et affronte la vie avec plus de calme et de certitude.

Quant aux enfants, nous constatons surtout qu'ils ont moins de résistance aux maladies. Malgré ce fait, nous n'avons pas eu plus de décès que l'année précédente. Grâce aux grands efforts des infirmières, et à une nourriture abondante, les mères peuvent presque toutes nourrir leur enfant au sein. Parmi les 70 "grands" enfants que nous avons reçus au cours de l'année, une grande partie était dans un état lamentable: entérites très graves, fort amaigrissement, rachitisme. Sauf dans un cas, tous se sont bien rétablis et se portent actuellement bien. Mais il fallut des mois jusqu'à ce qu'ils puissent supporter une alimentation normale et qu'on voie des progrès.

Les mères ont leur journée assez remplie. A sept heures elles donnent la première tétée et terminent ensuite leur toilette jusqu'à l'heure du petit déjeuner. Sous l'enseignement d'une infirmière elles apprennent à soigner leurs enfants, à les laver et les baigner. C'est très important, car la plupart n'ont que fort peu de notions de puériculture et sont contentes de faire cet apprentissage chez nous.

Economie: Le ravitaillement dans la région n'est pas des meilleurs. Ce qui manque surtout, ce sont les matières grasses. Actuellement, la distribution est en retard de quatre mois, et si nous n'avions pas la graisse de notre cochon, nous ne saurions pas comment cuire nos repas. Les oeufs manquent tout à fait. A la campagne on n'y a pas droit et en 1943, nous n'avons reçu que trois oeufs en tout par personne. N'ayant pas besoin de tout le sucre des bébés, nous pouvons faire des échanges permettant d'obtenir quelques oeufs supplémentaires. Par contre, nous recevons quatre fois par semaine de la viande, ce qui remplace en partie les denrées manquantes. Notre grand jardin nous donne tous les légumes nécessaires et nous rend de grands services. Grâce à cela et aux denrées reçues de notre magasin à Toulouse, nous arrivons à offrir une alimentation suffisante à nos femmes et aux enfants.

Vêtements: Que de temps passé depuis 1940/41 alors que nous avions un grand vestiaire avec du linge, des robes, des souliers, le tout reçu de Suisse. Tout a été distribué et nos femmes doivent se débrouiller elles-mêmes. Les dernières robes ont été remises pour Noël et ont fait d'autant plus plaisir, que ces choses sont introuvables actuellement. En ce qui concerne les bébés, les layettes des Quakers nous ont tirés d'embarras, mais nous n'avons tout de même jamais assez de langes et de draps. Même avec des bons et des points de textiles, ils sont introuvables.

Personnel: Les enfants et les femmes sont soignés par des infirmières suisses. Deux jeunes filles leur aident, après avoir appris les soins à donner. Après un cours théorique et par la pratique journalière, nous avons maintenant de bonnes aides, sur lesquelles nous pouvons compter. Le médecin du village est à notre disposition, mais heureusement il ne doit être appelé que très rarement. A Perpignan nous avons un bon spécialiste d'enfants et un gynécologue et quand nous ne sommes pas rassurées, nous demandons leurs conseils.

Maternité suisse à Elne (Pyr. orient.)



Pouponnière suisse à Montagnac (Aveyron)



Actuellement notre personnel a assez diminué, puisque nous avons dû dépanner les autres colonies d'enfants de la Croix-Rouge Suisse, Secours aux Enfants. Nous étions donc pendant une période de grippe nous-mêmes en panne! Pour le moment, nous employons deux cuisinières, une laveuse, une économe, deux aides-infirmières, un jardinier et un homme de peine. Une infirmière et une sage-femme assurent les soins médicaux.

Nous avons une bonne entente avec notre personnel espagnol et tous ont beaucoup d'intérêt pour notre travail et notre oeuvre tout entière. La collaboration est bonne et tout notre personnel travaille depuis des années chez nous: l'une, même depuis le début de notre action. Comme ils n'ont ni famille ni foyer, ils se sentent à la Maternité suisse chez eux et ils font tout leur possible pour nous aider à créer un foyer et une atmosphère familiale.

Texte original en français de Elisabeth Eidenbenz, Elne, le 15 mars 1944.

La Pouponnière suisse à Banjuls s/Mer en 1941

A la fin du mois de mai 1941, étant engagée par le Secours Suisse, je me rendis à Banyuls, dans le Sud de la France. Banyuls est situé à la frontière espagnole au pied des Pyrénées. C'est une petite ville idyllique de la Côte méditerranéenne, et notre maison se trouve au bord de la mer. Notre tâche était d'organiser, avec une infirmière genevoise spécialisée pour les enfants, une pouponnière qui recevrait les enfants victimes de la guerre en provenance des grands camps d'internement pour Espagnols de la région. La maison, à vrai dire, n'était pas précisément appropriée à notre travail. Cependant, nous l'avons, non sans peine, en quelque mesure adaptée à notre but, et avons pu accueillir en juin nos premiers enfants.

C'était quelques nourrissons de la Maternité suisse d'Elne, proche de nous, dont les mères, des Espagnoles, vinrent chez nous pour travailler comme aides.

Un jour de la mi-juillet 1941, nous attendions les premiers enfants venant du Camp de Rivesaltes (P.O.). Comme le train avait eu une panne, les enfants n'arrivèrent que le soir, vers huit heures: fatigués, poussiéreux, affamés, pâles et sales. Ces neuf petits étaient misérablement habillés; certains avaient voyagé en chemise de nuit et portaient des pantoufles en loques. De toutes façons, aucun n'avait de culotte. Parmi ces enfants se trouvaient aussi trois nourrissons; l'un d'eux était si malade que l'infirmière accompagnante l'avait laissé à Elne, pour éviter son décès dans le train, et, peut-être, dans l'idée qu'on puisse encore l'aider, grâce au lait maternel. Un autre, âgé de 4 mois était lui aussi dans un état misérable: très maigre, blanc comme cire, avec, dans son visage ratatiné, d'immenses yeux sombres et sérieux qui regardaient si tristement. Il ne put en effet être sauvé que grâce au lait maternel. Les autres enfants, tous entre un et trois ans, étaient tristes, ne pouvaient ni rire ni jouer (ce que nous trouvions très étrange, et qui nous inquiétait). Ils étaient toujours fatigués, mécontents et pleurnicheurs, parfois méchants, cherchant à nous battre et à nous mordre. Ils aimaient à rester couchés sur le sol ou assis dans un coin, et sucer leur pouce. Ils n'avaient absolument aucun intérêt pour les jouets que nous mettions à leur disposition. Ils avaient toujours une attitude de défense surtout envers les infirmières en uniforme. En habits civils, on pouvait un peu mieux les approcher, mais ils restaient toujours anxieux et méfiants. Nous avions aussi beaucoup de peine à les tenir au jardin, à les emmener à la plage ou en promenade. Peut-être craignaient-ils de ne plus pouvoir revenir? Ils faisaient de terribles scènes, se roulaient par terre et criaient. Ce n'est que beaucoup plus tard, lorsqu'ils eurent compris qu'après chaque promenade on revenait, qu'ils sortirent avec plaisir.

Au début, ils refusaient la nourriture préparée pour eux, mais à la vue de pain et d'eau, leurs yeux brillaient, et ils en demandaient avec insistance. La plupart ne pouvaient ni mâcher convenablement, ni tenir une cuillère. Légumes et fruits leur étaient inconnus. Ils essayaient d'en prendre quelques bribes avec les doigts, et refusaient de manger le reste. Voulait-on les aider, que l'on provoquait des crises de rage. Cependant, après quelques jours passés chez nous, ils développaient une faim gigantesque et avalaient d'énormes quantités. Nous les laissions faire, et observions leurs réactions.

A leur arrivée, ils avaient toujours de terribles diarrhées. On pouvait passer la journée à nettoyer le plancher derrière eux; pendant la nuit, on pouvait changer des langes cinq fois, et aussitôt après, l'enfant se retrouvait dans le même état de saleté. (Il ne faut pas oublier que ces enfants n'avaient pu recevoir aucune éducation à la propreté dans les camps, car on y manquait de tout matériel et de linge). Les selles étaient énormes, grises,

nauséabondes et en bouillie. Nous donnions alors aux enfants pendant vingt-quatre heures des morceaux de pommes séchées ce qui apportait une amélioration sensible pendant quelque temps. Plusieurs avaient de terribles prolapsus du rectum. D'autres avaient toujours des pieds enflés, glacés, blancs ou violets, et souvent aussi les mains. Il faut encore citer les ventres énormes, gonflés comme des ballons, durs et tendus, qui empêchaient les petits de marcher. De plus, tous avaient les yeux enflammés, et qui coulaient.

Cette infection a parfois aussi atteint nos enfants bien portants. - Nous avons eu relativement peu d'impétigo.

Une semaine après les premières arrivées, un jour d'été très chaud, un camion venant du camp nous apportait huit nourrissons. Une toile de tente les abritait du soleil brûlant. Nous vîmes avec effroi que quatre d'entre eux semblaient dans un état désespéré, et les autres guère mieux. Les quatre premiers avaient de la fièvre et un teint gris de plomb inquiétant. Leurs maigres jambes portaient des traces d'abcès, le uns en train de se développer, d'autres en voie de guérison. Il semblait que l'on avait déjà lutté contre une infection, et que probablement on avait fait des injections avec un instrument malpropre. Tous avaient des selles grises, de la diarrhée, et une tendance à vomir. Pendant environ deux semaines nous avons dû lutter jour et nuit contre ces phénomènes infectieux et contagieux que nous ne connaissions pas.

Notre grand ennemi était le manque d'appétit de tous les huit; rien ne leur faisait plaisir. Souvent, ils refusaient obstinément les biberons qu'on leur offrait à plusieurs reprises. On ne réussissait pas mieux avec la cuillère, ils n'avaient jamais faim. Malheureusement, nous avons alors perdu quatre chers petits. Les quatre autres montraient exactement les mêmes symptômes, subits, et parfois des yeux fortement enflés, et qui coulaient. Même nos nourrissons bien portants, dans l'autre chambre, eurent les mêmes symptômes. Avec des injections de sérum Quinton (solution d'eau de mer isotonique), des infusions de sucre de raisin et des adjonctions de vitamines, ils se remirent. Mais il fallut plus de quatre mois jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de rechute.

Un peu plus tard arrivèrent d'autres enfants du camp, qui avaient tous à peu près les mêmes symptômes. Une fois, nous en eûmes 4, âgés de 10 à 18 mois, qui pesaient entre 4 et 6 kilos. Le médecin en déclara deux perdus, surtout un bébé de 15 mois qui pesait 5 kilos et demi et avait une forte fièvre. Il vomissait toute nourriture, et la moitié de son dos était une plaie ouverte. Et pourtant, avec du lait maternel, nous pûmes le sauver. Maintenant, cet enfant trop sérieux et triste est devenu un gai luron, qui s'efforce de marcher fièrement sur ses jambes. Les trois autres ont également fait de superbes progrès.

En septembre 1941, deux enfants venant du Camp d'Argelès avaient la coqueluche, ce qui nous obligea à nous séparer d'eux car chez nous, il était impossible de les isoler, et il fallait éviter à tout prix que nos tout petits soient contaminés.

En automne, nous pûmes constater que notre travail n'avait pas été vain. Les petits vont visiblement mieux, ils se sont arrondis. Mais les grands aussi savent de nouveau rire, s'ébattent joyeusement ensemble, et commencent à s'intéresser à leur entourage.

A chaque visite, les mères sont heureuses et disent leur reconnaissance de ce que, grâce à l'aide suisse, leurs chers petits soient en de meilleurs mains que dans la triste vie du camp. Espérons que bientôt la paix permette à ces enfants de retrouver un cours de vie normal et de retourner dans leurs familles.

Lydia Linden-Müller, décembre 1941.

Eléments du rapport de Ruth von Wild
écrit en 1946 sur son activité à la colonie de Pringy (Hte Savoie) où elle
était arrivée en 1940

La colonie avait comme but d'accueillir pour un séjour de trois mois (mais parfois plus) des enfants ayant particulièrement souffert des conséquences de la guerre, et de privations de soins et de nourriture; certains avaient séjourné dans des camps d'internement. 780 enfants séjournèrent dans cette colonie.

Pringy est situé dans une région magnifique, mais les moyens de transports publics étaient rares et éloignés, particulièrement difficiles en hiver.

Ruth von Wild accorde une importance toute spéciale au bien-être psychique et moral des enfants; elle prend en considération le choc que représente à leur âge, et pour chacun d'entre eux la séparation d'avec leurs parents. On sent, à la lire, son art de joindre à son affection pour ses protégés, une calme fermeté propre à faciliter une adaptation réciproque des uns aux autres. On voit les enfants très conscients du but de leur séjour, se réjouir de leurs progrès, lorsqu'on constate une augmentation de poids, par exemple, et fiers de les communiquer à leurs parents, dans une lettre. Ils se préoccupent d'ailleurs beaucoup de la santé et des difficultés des membres de leur famille.

Les maîtres suisses n'ont pas la tâche très facile devant les grandes différences de niveau scolaire que leurs élèves présentent, et l'on s'étonne souvent de l'écart entre la maturité que certains manifestent dans la vie quotidienne et leurs faibles capacités scolaires. On découvre aisément que ces dernières sont liées aux événements qu'ils ont vécus: la fuite de leur foyer, les bombardements, l'impossibilité de fréquenter l'école régulièrement, les privations de toutes sortes. S'il n'y a pas de fondations, il sera difficile au maître de construire.

Les plus grands soins sont apportés à procurer aux enfants une nourriture abondante et variée, au besoin additionnée de fortifiants.

La vie est très régulière, cependant on fait beaucoup de promenades, de pique-niques; il y a maintes possibilités de contacts avec la vie campagnarde et avec les animaux, ce qui enchante les enfants. L'existence est d'un style très familial. Un enfant, qui a quitté Pringy, parle toujours à ses parents de la Colonie, comme de "chez nous" (où l'on faisait comme ceci ou comme cela).

Les fêtes - petites et grandes - ponctuent le temps qui passe, et Ruth von Wild écrit à propos de Noël, que lorsqu'à la lumière des bougies finissantes les chants se sont tus, qui ont donné de la joie à ces cœurs d'enfants vraiment "pas gâtés"; on se dit que peut-être à leur départ ils pourront emporter chez eux quelque chose d'Autre, et de plus Grand.

Cette colonie de jeunes enfants n'a cependant pas échappé au drame: un jour, deux gendarmes vinrent chercher Annie, une petite Belge et sa soeur et les emmenèrent au Camp de Rivesaltes (d'où elles étaient venues) rejoindre leur mère, avec qui elles devaient être déportées. Une intervention de la CRS-SAE parvint à empêcher le départ des fillettes vers l'inconnu, elles purent revenir à Pringy, mais complètement défaites, et il leur fallut du temps pour se remettre de ce terrible événement.

Ruth von Wild rend hommage au travail fidèle des aides espagnoles, indispensables.

Elle constate qu'en mars 1946, bien que ce ne soit plus la guerre, la France est encore en butte à de grandes difficultés; elle mentionne les pères de famille revenus malades de captivité, les enfants dans le besoin, la pénurie de vêtements qui exige la plus extrême économie, la surcharge des préventoriums et sanatoriums ...

«La guerre est finie», conclut-elle, «poursuivons notre aide».

Le Secours Suisse au Chambon sur Lignon, 1941-44

(Extraits, et notes rédigées selon les rapports du Directeur du Secours Suisse au Chambon, d'octobre 1941 à novembre 1944, Auguste Bohny)

Le Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire) est situé à environ 120 kilomètres au sud-ouest de Lyon, sur un plateau à 1'000 mètres d'altitude, qui ressemble aux Franches-Montagnes de Suisse. Le bourg (environ 3'000 habitants) et toute la région ont une forte tradition huguenote. - Avant la deuxième guerre mondiale s'y trouvaient plus de vingt maisons accueillant des enfants de santé fragile et souvent nécessiteux qui devaient reprendre des forces. Pendant la guerre, Le Chambon devint un lieu de refuge pour des personnes en détresse ou persécutées.

Après la défaite de la France et l'occupation du Nord par les troupes allemandes, le pasteur Trocmé, résidant au Chambon, qui connaissait bien le travail du Service Civil, du Mouvement de la Réconciliation et des Quakers américains, et qui avait beaucoup de sympathie pour leur idéal, s'adressa à Rodolfo Olgiati, alors Secrétaire du Service Civil en Suisse et du Secours aux Enfants; il lui proposa Le Chambon pour de nouvelles activités et notamment pour accueillir des enfants juifs internés dans les camps des Pyrénées. Le Cartel Suisse de Secours aux Enfants reprit cette idée et commença à travailler en faveur des enfants français et étrangers. Son mandataire pour la France était à ce moment le Service Civil International, dont certains volontaires en France étaient des objecteurs de conscience. D'autres, comme moi-même, avaient fait leur service militaire mais furent très contents de pouvoir servir leur pays d'une autre manière, en travaillant pour des enfants en détresse.

La collaboration s'étant installée, une première maison d'enfants du Secours Suisse s'ouvrit le 16 mai 1941. C'était le début d'un ensemble qui devait finalement comprendre six maisons d'accueil, ayant chacune leur but spécialisé.

A. Nos maisons, comment on y vivait - les problèmes de ravitaillement.

Cette première maison, **La Guespy**, mise gracieusement à notre disposition par Madame de Félice, était située dans la forêt et put accueillir 16 adolescents sortis des camps d'internement, de Gurs en particulier. Nous travaillions en collaboration avec la CIMADE, organisation protestante française de secours.

La Guespy devait permettre à ses protégés, non seulement d'améliorer leur santé, mais de suivre le fil rompu de leurs études au Collège Cévenol, ou à l'Ecole Primaire Supérieure du Chambon.

Voici, en substance ce que disait Mlle Usach, directrice de la maison dans un rapport des années 1941/42 au sujet de l'esprit que l'on s'efforçait d'y faire régner: une ambiance d'amitié, de confiance et d'intimité familiale, à la fois dans l'obéissance et le respect mutuel entre enfants et Direction, et de la part des enfants entre eux. Un esprit qu'il n'est pas toujours facile d'atteindre ou de maintenir, et qui demande un très grand esprit de collaboration de la part du personnel.

Par ailleurs, citons quelques lignes d'un rapport du 4 mai 1942 établi par Maurice Dubois, directeur de la CRS-SAE dans le Sud de la France:

« La Guespy est la plus petite maison de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants de la Zone Sud en France. Mlle Usach, la directrice espagnole, a été placée là par les soins du Pasteur Trocmé à qui nous avons donné la charge d'organiser cette colonie. Mlle Usach est protestante et donne à sa maison un caractère religieux. C'est une belle expérience si l'on tient compte que ces enfants représentent 3 religions différentes: juifs, catholiques et protestants, s'entendent parfaitement entre eux et comprennent l'esprit que Mlle Usach a essayé d'implanter au sein de cette petite communauté de collégiens. Il s'agit en effet d'enfants de plus de 14 ans qui suivent les cours dans les bonnes écoles du Chambon. La plupart des enfants sont étrangers, de nationalités différentes. Monsieur Steckler, détaché d'une compagnie de T.E. (Travailleurs Etrangers), depuis la fin de l'année dernière, donne des cours aux enfants et les surveille dans leurs devoirs. »

La maison était devenue rapidement trop petite, le nombre des jeunes augmentant et, de toutes façons, à l'approche du 2ème hiver 1942, il fallut trouver une maison que l'on puisse chauffer.

Après des mois de recherches, on trouva une vieille maison (qui fut donc la nouvelle Guespy), maison mieux installée que la première, capable d'héberger 24 enfants. En octobre 1941, elle accueillait 18 enfants, garçons et filles, dont la moitié venait des camps, et les autres, de villes ou de régions où la nourriture était insuffisante.

Dans ce climat sain, et avec de bonnes conditions de ravitaillement, les enfants se fortifiaient.

A la suite des bonnes expériences faites à la Guespy, une deuxième maison fut ouverte, l'Abric, (mot patois signifiant "à l'abri"), le 12 novembre 1941. Maison peu éloignée du centre du village, entourée de pensions d'enfants, et de villas dans des jardins, très bien exposée au soleil et dominant toute la vallée au fond de laquelle coule la petite rivière. Elle est bien installée, avec chauffage central, eau courante dans plusieurs pièces, salle de bain, buanderie, etc. Il fallut faire venir d'ailleurs presque tout le mobilier ou le faire fabriquer.

L'approvisionnement de l'Abric a été un grand problème au début. Nous avons ouvert la maison en octobre 1941, un peu tard pour trouver nos provisions d'hiver. Malgré tout, nous avons trouvé des pommes de terre et des légumes. On nous avait dit que l'on trouverait du lait sans difficulté. Hélas, à partir du moment où nous sommes arrivés, les vaches refusèrent de donner du lait! Le maire, qui s'occupait lui-même de cette question, n'y pouvait rien. Il nous fallut donc trouver une solution. Ainsi, le ravitailleur, Monsieur Joseph partait tous les 2 jours en train, faire la tournée des fermes et parvenait à revenir en fin d'après-midi avec 25 ou 30 litres. Parfois, lorsqu'il y avait trop de neige, il ne pouvait revenir le jour-même. (Il arriva même qu'en hiver tous les moyens de transport, trains et cars, soient bloqués (ce qui créa une situation difficile lorsqu'il fallut évacuer une malade contagieuse).

Pour le chauffage et la cuisine, les deux tonnes de charbon allouées ne suffisaient pas, et furent complétées par le bois que nous devions scier, parfois dans la neige. Quant au ravitaillement général de nos maisons, vers l'été 1942, les légumes frais qui avaient commencé à enrichir nos repas ont de nouveau disparu. Les milliers de touristes logeant dans les hôtels avaient tellement réduit nos légumes et fruits, que nous

avons été obligés d'en faire venir par train d'Elne et de l'Allier. Une autre conséquence des nombreux vacanciers a été la rareté du lait et l'institution de la carte de lait. Ceci a encore réduit notre quantité de lait frais, mais du moins, avons-nous pu le chercher dorénavant au village.

« Vers l'automne 1942, la situation s'améliora. Le primeur a de nouveau vendu à ses anciens clients. Notre champ de pommes de terre où pendant tout l'été nos garçons ont enlevé les doryphores, nous a donné une jolie petite récolte. Très tôt nous avons commencé à faire des provisions en pommes de terre, carottes, raves et du bois pour l'hiver. Cela n'a pas été sans peine et exigea d'innombrables courses et visites dans les fermes des environs. Mais peu à peu M. Joseph est arrivé à remplir les caves et les silos de nos maisons. En outre, il nous a apporté des châtaignes, des fromages de chèvre, du lard et des oeufs.

Sur notre demande, l'Inspection de la Santé nous a accordé le statut de maison hospitalière, ainsi nous avons reçu les mêmes suppléments que les hôpitaux et les préventoriums: en plus des bons mensuels de beurre, pommes de terre, sucre, légumes secs, pâtes et viande, nous recevions encore des attributions d'orge perlé, de confiture, d'oeufs et de lait.

La vie dans la colonie a été bien mouvementée pendant toute l'année et de grands et petits événements nous ont continuellement préoccupés.

Au printemps 1942, visite de MM. Saxer et Tanner de Suisse; le 31 juillet celle du nouveau Délégué de la CRS-SAE pour toute la France, M. Zürcher, et en même temps du Préfet de la Haute-Loire.

Le 12 juillet, un dimanche après-midi, tous les enfants du Secours Suisse (env. 70; Guespy, Abric, et les enfants placés ailleurs) se réunirent pour passer un agréable après-midi comme une grande famille avec des chants et des jeux. Le 18 juillet excursion avec les plus grands au Mont Lisieux, pour certains la première fois qu'ils gravissaient une montagne.

Le 1er août, grande fête nationale avec tous les enfants, collaborateurs, amis suisses de la région et des invités du village - chants, pièces et feux de camp. Fin août période angoissée, perquisitions dans nos maisons. Le souci pour nos protégés juifs étrangers domine toutes les pensées. Le 12 septembre on apprend la bonne nouvelle que nos enfants seraient laissés tranquilles, ce qui nous enlève un grand poids. »

Pendant les vacances, les enfants sont toujours très occupés, en patrouilles où grands et petits sont mélangés; ils se répartissent les travaux de la maison et du dehors (chercher du bois et des myrtilles). En été, ils font de la gymnastique en plein-air. Ces activités contribuent beaucoup à fortifier leur santé pour leur retour en ville.

Le dimanche soir, il y a toujours la réunion familiale, où l'on parle de la semaine écoulée, des projets en cours, où l'on distribue de récompenses - parfois aussi des critiques et reproches; le tout s'accompagne de beaucoup de chants, de petites pièces inventées par les enfants. Tout cela aide beaucoup à intégrer les nouveaux-venus - qui se sentent très vite à l'aise et membres de notre famille de l'Abric.

L'état de santé des enfants a été bon; aucune maladie grave ne nous a inquiétés. Les enfants se fortifiaient bien, prenaient du poids, en hiver plus qu'en été.

Au courant de l'année 1942, 94 enfants ont passé par notre maison, la plus grande partie pour un séjour de trois mois. Une douzaine environ a prolongé à 6 - 8 mois. Deux garçons sont chez nous depuis le début. Nous hébergeons des enfants de 6 à 16 ans, 16 garçons et 14 filles. Ils nous sont envoyés comme enfants réfugiés (24), pour raison de santé (32), pour raisons familiales (famille nombreuse, misère, abandon) (24), sortis des camps d'internement (6), pour études ou autres motifs (8). Ils viennent de toutes les régions du sud, notamment de Toulouse, Marseille, Lyon. 85 sont de nationalité française, souvent naturalisés, 9 sont des étrangers (4 espagnols, 1 allemande, 1 tchèque, 1 russe, 1 polonais, 1 arménienne).

En automne 1942, deux nouveaux centres du Secours Suisse (devenu entre-temps "Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants - voir préface) furent inaugurés: Le Faidoli et l'atelier Cévenol.

La décision d'ouvrir Le Faidoli (la troisième maison de notre colonie du Chambon) fut prise après la visite du Délégué de la CRS-SAE pour toute la France, M. Z., le 31 juillet 1942.

Elle était prévue pour 45 enfants sous-alimentés et pour des séjours de 3 à 4 mois. Il ne fut pas facile de trouver tout le nécessaire à l'installation. Le Service des Réfugiés de la Préfecture nous prêta beaucoup de matériel (lits, matelas, vaisselle). Le 20 novembre, tout était prêt: chambres chauffées, cave remplie de pommes de terre et de carottes.

La maison est située assez loin du centre du village, et du bruit du monde. La forêt proche, les prés entourant la maison, les sapins dans lesquels le vent change ses airs, tout donne à cette maison un caractère de paix, une atmosphère de "chez nous".

Le personnel - une directrice suisse, une cuisinière française réfugiée, une lingère (réfugiée autrichienne), un homme de peine (canadien) et un surveillant (réfugié allemand) - avait au début quelque peine à s'entendre. Mais bientôt l'esprit d'amitié qui règnait au Secours Suisse fut plus fort que les différences de caractère.

Le premier convoi comprenait 23 enfants entre 10 et 16 ans. La cuisinière, très douée, donne un cours de cuisine aux grandes filles, qui par ailleurs travaillent à la lingerie et au ménage. Les grands garçons coupent du bois et font des travaux de menuiserie pour la maison.

Le dimanche, les enfants des trois maisons se retrouvent, et les "Faidoliens" ont vite trouvé des copains. Une fois par mois, tous les grands se réunissent, échangent leurs expériences, trouvent des solutions ensemble, ce qui facilite beaucoup la vie quotidienne.

L'Atelier Cévenol a permis à nos adolescents et à des jeunes du Collège Cévenol de faire de la menuiserie et du bricolage. On y fabriquait aussi des meubles et des jouets pour nos homes du Chambon et d'ailleurs.

« Au printemps 1943 nous avons loué deux fermes voisines pour y créer une **Ferme-Ecole**. L'un des deux propriétaires en prit la direction. Ensemble ils instruisaient les 8 à 12 jeunes, venus en été des grandes villes et en hiver de la région du Chambon. Les produits agricoles récoltés ainsi que le lait des huit vaches et les oeufs nous rendaient bien service pour nourrir tout notre monde. Le Secours Suisse était devenu partie intégrée de la vie du village. On chantait beaucoup dans nos homes. Nos enfants formaient ensemble une grande chorale qui participait par exemple à des concerts au temple protestant ou à la grande fête de Noël. Cette fête de Noël au temple était le grand événement de fin d'année. Tous les groupes de jeunes - sans distinction de religion - participaient par un chant ou autre chose. Nos enfants chantaient avec enthousiasme les chants arrangés et préparés spécialement pour cette occasion. En été, au premier août, tous les enfants des différentes maisons se réunissaient autour d'un grand feu de camp dans la grande cour du "Faidoli". De plus, un bon nombre d'amis du village et les six à huit pasteurs suisses installés dans la région fêtaient avec nous. »

Voici quelques chiffres extraits des rapports officiels envoyés à Berne:

En 1943, et 1944, la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants avait des enfants dans 4 maisons du Chambon, dont 3 gérées par nous-mêmes et une par l'armée du salut. Les enfants venaient de toutes les régions de la zone Sud.

En 1943, nombre total d'enfants: 372.

Durée moyenne de séjour: 113 jours.

Mais il faut signaler qu'à l'Abric, un tiers et au Faidoli un dixième des enfants (enfants sortis des camps, ou cas sociaux) sont restés toute l'année. (En plus des chiffres ci-dessus, l'atelier et la ferme-école recevaient des jeunes pour des séjours saisonniers).

« Les directrices des maisons sont de l'avis qu'il serait nécessaire de prolonger le séjour des enfants des villes d'un mois puisque les enfants arrivaient cette année dans un état nettement plus déficient qu'en 1942 par suite de la mauvaise situation alimentaire.

Situation en 1944:

L'année 1944 fut l'année de l'invasion et de la libération. Pour le Chambon ce fut une certaine isolation. Il y avait nettement moins de changements d'enfants puisqu'il était très difficile d'organiser des convois. Un dernier groupe arriva de 35 enfants de Paris au début de juillet. Les convois de retour commencèrent à partir de fin septembre. »

Conclusion 1941 - 1944

En tout environ 800 enfants ont pu profiter d'un séjour au Chambon dès le début jusqu'après la libération fin 1944, dont environ 150 enfants pour des séjours prolongés (enfants des camps d'internement, cas sociaux, réfugiés espagnols). Certains des enfants juifs ont pu passer - par la "filière" - en Suisse. »

B. Etat de santé des enfants - Rapport du médecin

Vers la fin de l'été de 1943, nous avons pu organiser une surveillance médicale de tous nos enfants par un médecin réfugié au Chambon qui travaillait à mi-temps pour nous.

Voici un extrait de son rapport:

« La Croix-Rouge Suisse au Chambon a reçu plusieurs catégories d'enfants que je veux essayer de grouper:

1. Enfants victimes de la guerre au point de vue alimentaire.

Les restrictions alimentaires si cruelles dans les villes de France ont porté un coup dur aux enfants en pleine période de croissance et nous avons eu un grand nombre d'enfants démesurément longs et terriblement maigres. Il faut distinguer dans cette catégorie les enfants

- a) normaux, mais simplement sous-alimentés (parfois un déficit de 10-11 kgs en comparaison avec la norme)
- b) amaigris et sur lesquels les atteintes de 4 ans de privations se sont manifestées par l'emprise du rachitisme, du lymphatisme et souvent par une insuffisance de développement de la cage thoracique qui risquait de compromettre gravement l'avenir de ces enfants et les offrir comme proie facile à la tuberculose.

Les enfants, dont les poids s'écartait beaucoup trop de la normale ont été mis à un régime spécial de suralimentation comprenant un goûter plus copieux et des cures de repos supplémentaires.

Les scoliotiques ont pu participer à des séances de gymnastique de redressement spéciale.

Le même traitement a été appliqué aux enfants atteints d'une insuffisance respiratoire. Ici les résultats ont été meilleurs, car nous avons pu observer des améliorations des périmètres thoraciques allant jusqu'à 7 cm en quelques mois.

Les lymphatiques, les anémiques et les ganglionnaires ont suivi des cures de produits différents notamment le sirop iodotannique et l'huile de foie de morue ainsi que l'extrait de foie. Ici les résultats ont été un peu moins spectaculaires. Néanmoins nous avons pu constater quelques résultats satisfaisants.

- 2. Une autre catégorie étaient les "cas sociaux", dont l'état de santé n'était parfois pas inquiétant. Eux aussi ont été suivis de près et ont pu profiter des régimes d'exception des maisons de la Croix-Rouge Suisse.

Un certain nombre d'enfants en assez bonne situation de santé, venant de familles plutôt aisées qui voulaient profiter - souvent avec l'aide d'un certificat médical de complaisance - des conditions de vie exceptionnelles de nos maisons. Ils ont été renvoyés après un court séjour.

3. Nous avons eu deux cas de tuberculose pulmonaire évolutive que nous avons été obligés d'éloigner dans des centres spécialisés.

Nous avons eu peu de maladies aiguës à soigner pendant cette période.

Nous pouvons dire que l'état de santé des enfants de la colonie est satisfaisant et que le séjour jette pour certains les bases d'un développement ultérieur favorable et pour d'autres permet de passer la phase difficile de croissance dans de bonnes conditions. »

C. Le personnel

Tout le travail de la Croix-Rouge Suisse Secours aux Enfants au Chambon n'aurait pas pu se faire, si on n'avait pas eu les réfugiés. D'après le rapport de l'année 1943, 32 personnes travaillaient pour notre organisation, y compris l'Atelier Cévenol et la Ferme-Ecole; dans ces deux maisons, cinq Français du Chambon et deux Suisses. Dans les maisons d'enfants (sans les "Barandons" organisés par l'Armée du Salut à notre charge) et au bureau central travaillaient 25 personnes, dont 3 venaient de Suisse, 14 de France (régions sinistrées), d'autres d'Espagne, d'Autriche, du Canada et parmi eux des personnes sorties légalement du camp d'Internement de Rivesaltes (P.O.). Parmi les Français se trouvaient 2 Russes et un Polonais naturalisés.

Tout ce monde cosmopolite était uni par une tâche commune à laquelle chacun s'était engagé: aider des enfants victimes des circonstances de la guerre. C'était une base solide, une bonne motivation et une des raisons, pour lesquelles je suis persuadé que nous avons pu faire un bon travail au Chambon.

Malheureusement, le nombre de collaborateurs suisses était toujours trop petit. En été, il y avait en plus un moniteur suisse (étudiant) ce qui était très utile pendant les grandes vacances, mais il n'y avait que l'Abric qui pouvait en profiter. Si un des Suisses devait partir, il était toujours très difficile de le remplacer. On remarquait que la Croix-Rouge Suisse à Berne avait plus de peine à obtenir des visas pour nos collaborateurs à partir de 1943.

En plus, en été 1944, lors de la libération de la France entre mai et septembre pour la plus grande partie du pays, deux de nos collaborateurs nous ont quittés pour s'engager dans les Forces Françaises de l'Intérieur qui ont joué un rôle important pour chasser les Allemands du Département de la Haute-Loire (19 août 1944). Heureusement, nous avions quelques grands enfants de 14 à 17 ans qui étaient depuis longtemps dans nos maisons. C'étaient eux qui aidaient à surveiller les petits, à faire les nettoyages et les achats; cela coïncida avec les vacances d'été.

Rapport sur les événements du Chambon, août 1942

(Notons que, au cours de ces années passées à la tête de nos maisons du Chambon, j'eus souvent l'occasion, étant de langue maternelle allemande et de nationalité suisse, de servir d'intermédiaire auprès des troupes d'occupation).

Déjà à partir du 14 août on pensait que quelque chose allait se passer prochainement. Monsieur Steckler et les deux filles placées au village étaient convoqués à la Mairie pour être interrogés. Des nouvelles parvenaient au village de différents côtés sur les mesures en préparation. - Le Pasteur Trocmé fit des démarches auprès du Préfet en lui signalant que les trois oeuvres du Chambon, le "Coteau Fleuri", la maison des "Roches" et la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants étaient sous la protection de la Suède, de l'Amérique et de la Suisse et que des mesures prises contre ces maisons pourraient avoir des conséquences fâcheuses. (Il y avait à ce moment près de 10'000 enfants français hébergés en Suisse).

Le Préfet transmet ces démarches au Gouvernement. Nous étions très inquiets de n'avoir aucune réponse.

Mardi le 25 août à 4h.30, des gendarmes sonnèrent à notre porte. Je me levai et je les fis entrer par une autre porte. Pendant ce temps, je réveillai les enfants de la Guespy en danger qui depuis quelques nuits dormaient chez nous. Mais ils ne purent pas sortir par la porte de la cuisine parce que la maison était cernée par les gendarmes et ils se recouchèrent au réfectoire et dans la salle de jeux.

Je descendis à l'entrée par la cave (notre entrée habituelle) pour demander aux gendarmes ce qu'ils voulaient. Ils désiraient voir M. Steckler pour vérifier ses papiers. Ensuite ils lui dirent de préparer un peu de bagage en lui interdisant de prendre son rasoir. Mes protestations ne servirent à rien. Il fallut quitter la Guespy qui était à ce moment sans directrice (en vacances) et sans surveillant.

Pendant mon absence de l'Abric le Commandant de la Gendarmerie qui dirigeait lui-même cette action essaya d'entrer à l'Abric pour chercher une fille qui était placée au village. (L'autre n'était pas sur la liste des recherchés). - M. Joseph le retint et se fit insulter par lui jusqu'à mon retour. Alors ils montèrent avec moi et visitèrent toute la maison en examinant tous les papiers. Ils s'intéressaient moins aux garçons couchés dans la salle de jeux, mais ils voulurent voir les deux filles installées au réfectoire. Les deux n'étaient pas sur leur liste mais entrant dans les mêmes conditions ils voulaient quand-même les emmener. Je réussis par mes protestations à les prendre sous ma responsabilité jusqu'à ce que le commandant eût pu demander au Préfet s'il devait toucher à ces jeunes. - Ils partirent donc vers 6h.30, il y avait en tout le Commandant (un Corse), l'Inspecteur général de la Sûreté du Puy et environ huit gendarmes.

Je fis lever les enfants en question pour leur préparer le petit déjeuner et ensuite ils partirent. Ainsi, quand les gendarmes revinrent à 9h.30, ils ne trouvèrent plus personne. L'Inspecteur de la Sûreté qui accompagnait les gendarmes était si furieux qu'il menaça de me faire arrêter.

M. Steckler qui attendait son départ seul dans un grand car fut l'objet de beaucoup de manifestations de sympathie de la part de la population. On lui apporta des vivres. Il était d'ailleurs la seule personne qui fut prise ce jour-là au Chambon. L'après-midi je reçus la lettre du Service Social de Vichy que j'envoyai le lendemain tôt par un ami au Puy. Cet ami réussit à obtenir la libération de M. Steckler.

Mercredi matin à 5 heures, nouvelles perquisitions dans l'Abric et la Guespy. Les gendarmes continuèrent pendant plusieurs jours leurs recherches. Samedi suivant, le 29 août, le pasteur Trocmé fut convoqué à la mairie pour dénoncer tous les gens cachés, avec la menace d'arrêter les deux pasteurs et les trois directeurs des oeuvres de secours. Sans résultat.

Dimanche le 30 août, affiche publique proclamant que tous ceux qui hébergent des étrangers sans les déclarer seraient mis en camp de concentration ou punis d'une forte amende. - Rien ne change. - Dimanche soir à 21 heures un employé de la Mairie apporte une circulaire, un appel urgent à la population pour le maintien de l'ordre et le respect de la loi, avec menaces de graves punitions.

Dans la semaine suivante, visite du-Préfet, nouvelles menaces et recherches continuelles par un grand nombre de gendarmes dans toute la région.

Le 3 septembre, les perquisitions dans les maisons privés commencent.

Le 10 septembre, un arrêté prévoit des peines de 2 à 5 ans de prison pour avoir caché un étranger juif. Les gendarmes continuent à chercher, mais encore sans résultat.

(Rapport écrit le 11 septembre 1943 pour la direction de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants à Toulouse et à Berne.)

Remarquons que, très peu après, à la suite de nombreuses fouilles dans les maisons et les forêts, la "force policière" quittait le Chambon sans pouvoir emmener un seul réfugié.

De telles expériences lient et unissent les responsables, mais aussi la population. C'était une victoire dans une lutte de résistance qu'on avait réalisée ensemble. A la suite de ces événements, un "chemin de fuite ou de passages" fut organisé du Chambon jusqu'à la frontière suisse, éloignée d'environ 300 kilomètres. Par cette piste, les jeunes pouvaient passer d'une cachette à l'autre, en général accompagnés, et arriver en sécurité en Suisse, ce qui fut le cas pour la plupart de nos jeunes.

Les rafles de l'année 1942 furent les plus importantes. Mais jusqu'à la fin de la guerre, aussi bien la police de Vichy que la "Feldgendarmerie" voulurent chercher certains enfants. En février 1943, deux de nos jeunes de l'Atelier Cévenol étaient arrêtés et internés dans le Camp de Gurs. Mais peu de temps après, nous pûmes les faire libérer et les faire revenir parmi leurs camarades. Avec une certaine fierté et avec joie, nous pouvons constater aujourd'hui que nous avons réussi - malgré toutes les difficultés - à protéger les jeunes gens qui nous avaient été confiés.

Quarante années après - vues rétrospectives.

Extraits d'un "Regard en arrière sur les années de guerre" Le Secours Suisse au Chambon sur Lignon (France)

« Madame, grâce à vous, je suis encore en vie.

Vous avez réussi à éviter que je sois déporté. Vous m'avez fait libérer du camp d'internement de Rivesaltes en me plaçant dans une maison d'enfants de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux enfants. »

Ce fut par ces paroles que Rudi, un sexagenaire bien portant saluait l'ancienne directrice de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants dans le Camp de Rivesaltes (Pyrénées Orientales), lors d'une commémoration au Chambon sur Lignon (Haute Loire).

Rudi était l'un des initiateurs de la rencontre commémorative qui eut lieu en fin juillet 1986 au Chambon. Juif, il avait vécu son enfance à Mannheim (RFA) et avait été déporté à Rivesaltes avec toute sa famille. Les autres organisateurs de cette réunion qui avaient eu un destin ressemblant à celui de Rudi, avaient perdu leurs parents pendant la guerre, et la plupart vivaient aux Etats Unis. Ils se sentaient unis par les souvenirs du temps où, libérés des camps, ils avaient pu survivre ensemble dans les homes paisibles, et même gais, de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants.

Diverses personnes ayant eu des responsabilités pendant les années de guerre étaient invitées à cette rencontre, comme la femme de feu le Pasteur André Trocmé, chef adjoint de la Résistance de la région, ainsi que des collaborateurs d'oeuvres de secours. Comme Directeur de la Croix-Rouge Suisse au Chambon pendant les années de guerre 1941-44, j'étais invité à cette rencontre avec ma femme, que tous ceux qui venaient de Rivesaltes connaissaient déjà, puisqu'elle avait dirigé le travail du Secours Suisse au camp en 1942 et avait réussi à libérer des enfants et adolescents du camp et à les placer dans une des maisons de la Croix-Rouge Suisse, malgré la résistance des autorités responsables.

Tous ensemble, nous avons visité le musée de la Résistance, installé au Chambon et Pierre Sauvage, cinéaste de Los Angeles, nous présenta son projet de film documentaire. Il eut de nombreuses interviews avec des témoins de cette période difficile au Chambon. Il tenait à montrer la particularité de ce mouvement de résistance et à le rappeler à la mémoire des gens d'aujourd'hui. Il est né au Chambon en 1944, de mère juive d'origine polonaise et de père français. Ceux-ci avaient trouvé refuge pour la naissance de leur enfant au Chambon.

Deux livres ont paru ces dernières années qui parlaient de l'esprit de résistance et des actions de secours pendant les années de guerre: le premier d'un Américain, Ph. Hallie "Le sang des innocents", le second d'un Français, Ph. Boegner "Ici on aimait les juifs". Les deux auteurs n'ont pas vécu au Chambon pendant la guerre et devaient donc se fier aux récits de témoins encore vivants. Ce n'est donc pas surprenant que certains faits racontés ne correspondent pas tout à fait à la réalité. Ce que les deux auteurs ont à peine mentionné c'est le rôle que le Secours Suisse a joué pendant les années de guerre au Chambon.

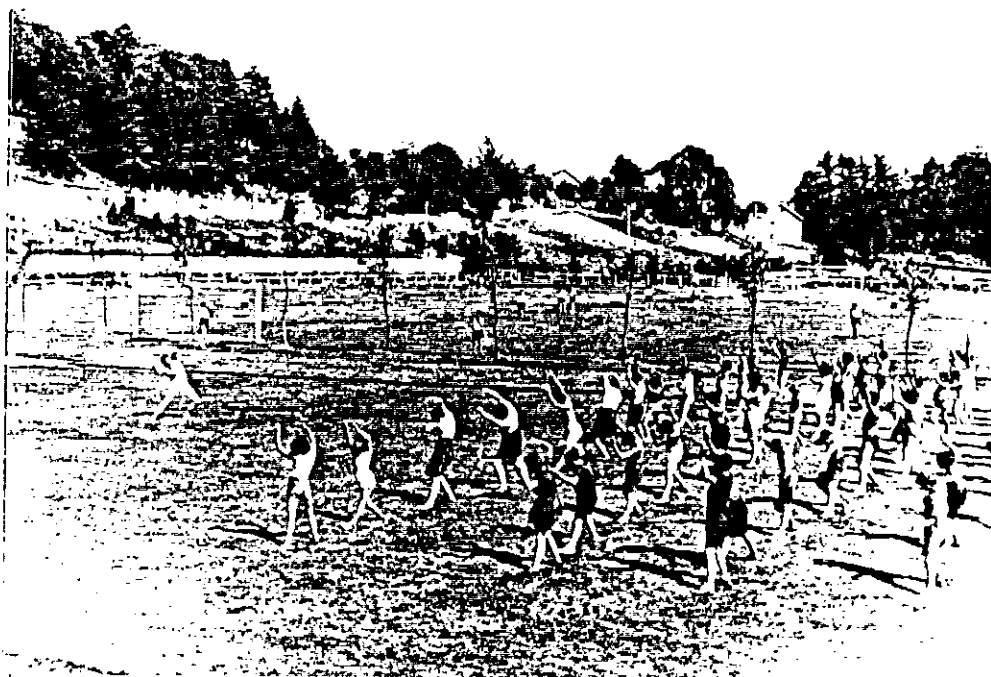
C'est dans l'intention de combler ce vide que nous avons désiré publier ces notes et extraits de nos rapports

En 1986 - plus de quarante ans après les événements - beaucoup de souvenirs ont été évoqués à la réunion commémorative, des souvenirs de moments magnifiques, mais aussi de moments bien difficiles et tristes. On se souvenait du grand engagement et du courage de la population, mais aussi du dévouement de tous ceux qui avaient des responsabilités.

En tant que Suisses, nous pensions de nouveau que tout ce travail important n'avait été possible que grâce au soutien d'une grande partie de la population suisse et grâce à sa générosité.

Auguste Bohny, Automne 1986.

On chante
au son de
l'accordéon



Journée
sportive
au stade

On cherche
du lait frais
à la Ferme-Ecole





"Courtepatte ... et Patachon"

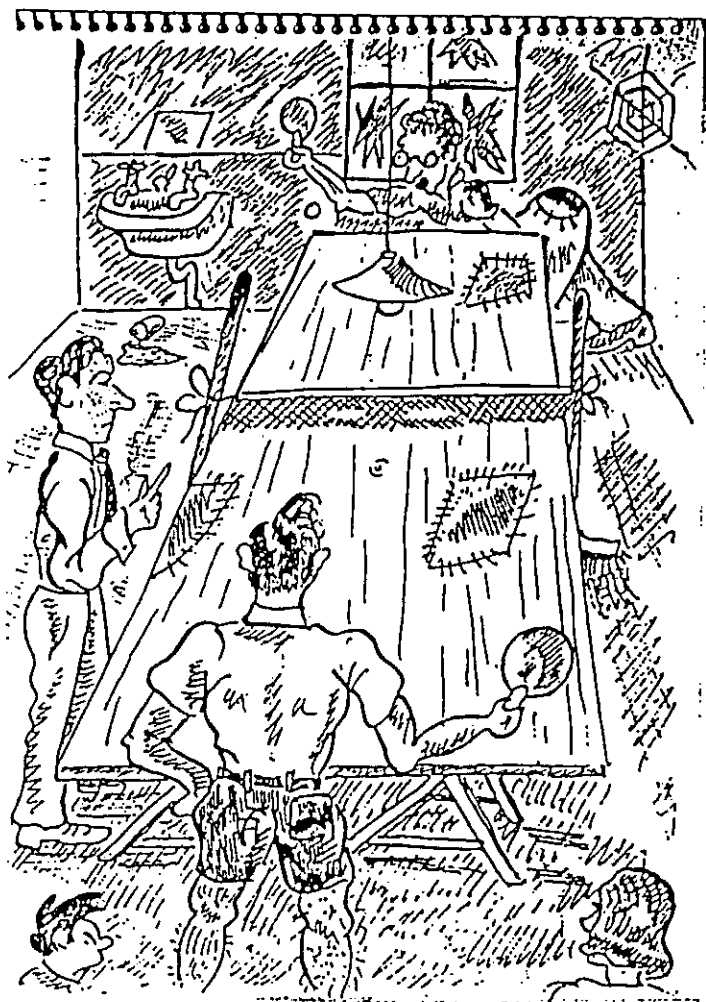


"Guillaume Tell!"



"A la cuisine"

Mr. Joseph écoute les nouvelles de Sottens



"Le ping - pong !"

Mes expériences à la Colonie d'Enfants de "La Hille" (Ariège) 1941 - 1943

Ceci est un essai de me rappeler surtout les événements d'août et septembre 1942 et du tournant des années 1942-43. Certains sont comme marqués au fer rouge dans ma tête, tandis que j'en ai oublié d'autres, ou peut-être les ai-je seulement refoulés.

Rodolfo Olgiati, qui cherchait des collaborateurs pour le Secours Suisse aux Enfants dans la zone non occupée de la France, m'envoya, au début de mai 1941 à Toulouse, où je devais me présenter à Maurice et Eleanor Dubois. Dès le passage de la frontière je remarquai à quel point la France avait déjà été changée par la guerre. Tous les trains étaient plus que combles. Tandis que pendant le voyage je commençai à avoir faim, je sortis de mon sac un morceau de biscuit que des amis de Zurich m'avaient donné comme provision. Soudain, les yeux de tous mes compagnons de voyage se dirigèrent vers moi et le gâteau. Si j'avais essayé de le partager, chacun n'aurait eu que quelques miettes. Avec une honte encore jamais éprouvée, je le réemballai.

Au bureau de Toulouse, on m'expliqua le travail qui m'attendait, ce qui me fit voir de plus en plus clairement, la gravité de la guerre. Des faits, qu'en Suisse nous pressentions seulement, devenaient réalité.

Je fus chargée de me rendre au village de Seyre - sur la ligne Toulouse - Carcassonne où une centaine de réfugiés juifs - la plupart des enfants -, étaient abrités depuis mai 1940 dans les conditions les plus précaires. Les Dubois, lors d'une visite, avaient constaté l'état lamentable de ce lieu.

Les enfants, venant de homes d'enfants en Belgique, avaient fui avec les époux Franck et Schlesinger vers le Sud de la France. Ils avaient grandi en Allemagne et en Autriche. Lorsque la situation politique s'était aggravée de plus en plus pour les juifs dans ces pays, leurs parents s'étaient résolus - et l'on imagine ce qu'il leur en avait coûté - à sauver au moins les enfants. Ils acceptèrent une offre de juifs belges de les accueillir. Les enfants fréquentèrent les écoles belges, et parlaient déjà bien le français, lorsqu'ils arrivèrent à Seyre, la deuxième étape de leur fuite.

On me reçut poliment, mais avec une certaine crainte. Je fus tout de suite frappée par l'étonnante discipline de tant d'enfants de cet âge, et pourtant les conditions d'habitation étaient effroyablement défectueuses, surtout en hiver. Beaucoup d'enfants présentaient des blessures, surtout aux jambes. Effets du gel, ou d'une nourriture insuffisante? Celle-ci consistait jusqu'alors exclusivement en maïs cuit à l'eau. La graisse et les albumines manquaient. Afin de parer un peu au manque de vitamines, je pensai aussitôt à apporter à table, à côté du maïs, des orties préparées comme des épinards, ce qui d'abord effraya les enfants plus que cela ne les réjouit. - Chaque goutte d'eau devait être pompée à une fontaine assez éloignée. Il était impossible de se procurer du savon ou tout autre produit de nettoyage. En raison des poux - ou du danger d'en attraper - garçons et filles avaient tous les cheveux courts. On m'avait préparé une chambre et un lit, et pourtant ce ne fut qu'après avoir éteint la lumière, et parce que j'étais fatiguée à mort, que je pus me résoudre à m'étendre sur un drap qui n'avait plus connu le savon depuis longtemps. Avant de m'endormir, je parcourus encore en pensée ce que j'avais vu et éprouvé. Je fus envahie de crainte et de doutes, me demandant si je serais à la hauteur de ma tâche à venir. Il me vint à l'esprit que pour Monsieur Franck il serait certainement désagréable de devoir laisser à l'avenir la direction et la responsabilité de la colonie à des mains relativement inexpérimentées. Cependant sa propre situation de réfugié l'obligeait à rester, d'autant plus que sa femme et sa mère étaient avec lui, mais

dès le début je me tranquillisai en voyant et en expérimentant que la vie en commun fonctionnait très bien. Un autre motif de me tranquilliser m'arriva comme un cadeau: un vieil habitant du village avait absolument tenu à me faire savoir que j'aurais affaire à de bons et braves enfants; il les avait observés quotidiennement depuis leur arrivée en fin mai 1940, et il nous souhaitait un meilleur avenir.

Dès avant mon arrivée à Seyre les Dubois avaient trouvé une demeure plus appropriée. C'était, dans le département de l'Ariège, un château à moitié en ruines et inhabité depuis des années, nommé "La Hille". Avant notre déménagement, on avait pu, avec l'aide de réfugiés de la guerre d'Espagne et celle des plus grands "enfants" de Seyre (dont l'âge allait de 3 à 17 ans), faire de La Hille un home d'enfants simple, mais très habitable.

La rumeur que nous étions en route pour La Hille nous avait précédés. On vint à notre rencontre, et la joie du revoir, surtout pour les frères et soeurs, fut grande. Les "grands" montrèrent avec fierté aux "moyens" et aux "petits" le résultat de leurs efforts, avec l'aide d'artisans espagnols, pour rendre "La Hille" habitable. Maintenant, chacun avait son propre lit, muni d'assez de couvertures pour n'avoir plus à craindre un nouvel hiver froid. Le château avait une belle grande salle à manger et, à côté, une cuisine qui offrait la possibilité de préparer un repas pour une centaine de personnes. ... Mais le plus important serait que les marmites puissent être remplies. ... Derrière la cuisine, des robinets où l'on pouvait se laver et, à côté, une buanderie pour la lessive hebdomadaire. En été, on pouvait se baigner dans l'Alèze et y rincer le linge. On installa un vestiaire primitif, afin que chaque enfant ait une petite place pour ses affaires. A l'occasion, nous recevions des vêtements de Suisse, ceux que les enfants avaient étant très insuffisants. Au début, l'occupation principale des grands consistait à nous procurer du bois des forêts voisines, seule ressource pour la cuisine et le chauffage. - Puis vinrent les nettoyages, la préparation des repas et éventuellement les raccommodages.

Aussitôt qu'il fut paré aux besoins quotidiens, s'éveilla le désir d'organiser une école. Il existe bien dans la loi française, le droit et le devoir pour les enfants de fréquenter une école, mais la petite école du village n'avait que deux maîtres, dont l'un était en captivité en Allemagne. Les "grands" proposèrent que l'un d'eux fonctionne comme "maître" pour les "moyens", et ce n'est que plus tard que ces derniers purent fréquenter l'école du village. Mais les "grands" aussi avaient faim d'apprendre. A Toulouse, on eut connaissance de ce besoin, et bientôt nous reçûmes une grande et très précieuse aide en la personne de Eugène Lyrer. Il pouvait enseigner le français et l'anglais, et il entreprit de donner le dimanche matin des cours hautement appréciés par la déjà très âgée Madame Franck. Le zèle des "grands" pour l'étude était gigantesque. Nous reçûmes deux machines à écrire pour apprendre la dactylographie, et les élèves apprirent aussi la sténographie; on se procura deux gros dictionnaires français, que je dus attacher à une chaînette, en un endroit accessible à tous, tant ils étaient appréciés. Pour la joie de tous, on put même avoir un piano et un accordoir; il faut dire que nous avions parmi les "grands" deux artistes déjà avancés; l'un, pianiste, et l'autre, qui était parvenu à sauver son violon à travers ses pérégrinations, et qui s'exerçait plusieurs heures chaque jour. Les dimanches, il y avait des concerts lors desquels je remarquais toujours avec étonnement combien, malgré la présence des "petits", l'écoute était intense: on aurait pu entendre tomber une épingle.

Sur la proposition des enfants, on joua aussi du théâtre, en invitant des habitants du village. Le prix d'entrée était un oeuf, ou quelque autre chose comestible. Dans une petite chambre où j'avais aménagé mon bureau était restée une petite bibliothèque qui poussa nos comédiens à se risquer à des pièces françaises classiques.

Si je me demande quelles furent, au fond, nos difficultés dans la période de mai 1941 à fin août 1942, je suis presque tentée de répondre que nous n'en avons aucune, sauf la faim dont souffraient les "grands" et que nous ne pouvions jamais apaiser.

A part les nouvelles profondément tristes qui filtraient de temps à autre, l'état d'esprit général était bon, et même étonnamment plein d'espoir. J'étais impressionnée par la grande solidarité: il arriva plus d'une fois que, en dépit du mauvais fonctionnement de la poste, un enfant reçoive un paquet. S'il s'y trouvait, par exemple du chocolat, le destinataire me demandait quelques heures après, de l'envoyer au Camp de Gurs. Tous savaient que, là-bas, la situation était catastrophique.

Les plus grands suivaient la situation politique à la radio beaucoup mieux que moi. De plus, des bruits circulaient au sujet de déportations à partir des camps de la zone non encore occupée, vers le Nord et l'Est. Lorsque je les rassurais, leur disant que nous étions sous la protection de la Croix-Rouge, mes paroles ne résonnaient pas à leurs oreilles comme aussi dignes de foi qu'à moi-même. Nous ne savions pas qu'un danger mortel les guettait, qu'une action policière se préparait, qui devait débiter le 27 août 1942. Tous les réfugiés juifs qui vivaient en zone non occupée, soit légalement comme nos enfants de La Hille, soit cachés où que cela soit, furent tirés de leur sommeil et transportés en camps de concentration. ...

C'était une chaude nuit d'été. Comme je n'avais pas pu m'endormir, j'entendis des pas à une heure tardive, et trouvai devant ma porte Jean, l'un des "grands". Lui non plus ne pouvait pas dormir, me dit-il; il avait peur, sans pouvoir m'expliquer pourquoi. Je cherchai à le tranquilliser, et le renvoyai dans sa chambre. Il ne faisait pas encore tout à fait clair lorsque je fus réveillée par des coups frappés à ma porte. C'était le même garçon, Jean, tremblant de peur qui eut peine à articuler: "Mademoiselle Näf, il y a deux hommes en uniforme devant la porte d'entrée et sur la route, il y a deux bus". A mon tour effrayée, j'allai tout de suite à l'entrée et soulevai la poutre qui barrait la porte. Je demandai aux policiers pourquoi ils étaient là, et reçus une réponse évasive et mensongère. Lorsque je les invitai à entrer, en raison du vent qui soufflait fort, ils refusèrent. Je me hâtai de m'habiller. A peine sortie de ma chambre - le tableau s'est pour toujours imprimé en moi, - je vis le large escalier qui conduisait aux chambres d'en haut plein à craquer d'une quarantaine d'hommes en uniformes et armés. Avant que, saisie de peur et de surprise, je pus dire un mot, un homme, qui portait quelque chose comme un uniforme d'officier, me tendit un papier disant que tous ceux qui habitaient ici, et dont les noms figuraient sur la liste étaient arrêtés et devaient descendre dans la cour. Tout d'abord, je regardai fixement cet homme, puis m'écriai, plutôt que je lui dis: "Comment pouvez-vous oser arrêter des enfants qui sont dans un home protégé par la Croix-Rouge Suisse?" La réponse fut un haussement d'épaules, non sans me regarder dans les yeux, puis ces mots toujours répétés en situation de guerre: "J'en ai l'ordre!". Tout de suite, je lui demandai instamment de pouvoir réveiller moi-même les enfants encore endormis. En guise de réponse, ses ordres retentirent dans tout le château, et les policiers se répandirent partout. Ils se postèrent partout où il y avait des enfants, les uns aux portes, les autres aux fenêtres et hurlaient: "Debout, et en bas, dans la cour!" Les enfants n'avaient le droit d'emporter que ce qu'ils pouvaient tenir dans leurs mains. Je me sentais complètement abattue, envahie de honte, de colère et d'indignation. Comme nous n'avions pas le téléphone à la maison, je chargeai une Espagnole, dont le mari était un de nos précieux aides, d'informer le bureau de Toulouse dès l'ouverture de la poste.

Sans doute plus rapidement et plus facilement que la police ne l'avait escompté, le nombre et les noms de la quarantaine de gens arrêtés et rassemblés dans la cour se trouvèrent conformes à la liste. Tout s'était passé sans cris ni pleurs, à l'exception de moi-même. Je ne pouvais pas comprendre: la pensée que les "grands", et tous nos aides juifs allaient être emmenés comme des criminels était insupportable. De

quelque façon, ma détresse trop visible et le comportement tranquille et courageux des enfants devaient avoir touché le côté humain de l'officier. Il me permit de donner encore du cacao aux enfants, et lorsqu'ils furent de nouveau en rang dans la cour, il me dit: "Dites-leur que cela ne vaudrait pas la peine qu'ils prennent avec eux leurs objets de valeur." Cela partait, si l'on peut dire, d'une bonne intention, mais cette phrase m'enleva mon dernier espoir. Cependant, une fille, qui avait entendu, m'appela: "Venez, nous aimerions vous donner ces objets." De nouveau, comme souvent, j'eus devant mes yeux, les parents désespérés qui avaient donné un souvenir à leurs enfants, avant leur départ pour la Belgique. Honteuse, je fis la ronde, contre mon gré. Puis ce fut la marche vers les bus qui attendaient, le passage devant les voisins des fermes alentour, qui pleuraient. Eux non plus ne pouvaient supporter que de leurs compatriotes aident à cette arrestation des enfants de La Hille. Pendant ce trajet jusqu'aux bus, alternaient en moi une fureur sans limites avec un sentiment d'impuissance que j'avais aussi vu dans des familles voisines dont les hommes étaient tombés à la guerre ou étaient en captivité. Quand les moteurs furent mis en marche, je demandai à un officier de me dire où les enfants seraient emmenés. "Non", répondit-il, "j'ai reçu l'ordre sévère de ne pas le dire".

A quel point les "moyens" et les "petits" furent courageux, je ne peux l'oublier. Pour me consoler, Toni, dont la grande soeur avait été emmenée, prit ma main et me dit que l'on m'aiderait pour le travail! Toulouse nous envoya aussi de l'aide.

J'étais résolue à apprendre, de la part des autorités de Foix, où les bus s'en étaient allés. Le matin de bonne heure (Foix est à 20 kilomètres de La Hille), je frappai à leur porte. J'étais habituée à ce que l'on reçoive mes demandes aimablement. Mais je rencontrai une attitude étrange et de refus. Lorsque je demandai, où les enfants avaient été emmenés, on me renvoya d'un bureau à l'autre, jusqu'à ce que quelqu'un ayant probablement pitié de moi, reconnut: "Ils ont été emmenés au Camp de Concentration du Vernet, avec 300 à 400 autres réfugiés. Pour combien de temps, nous n'en savons rien; durant cette action, le camp est absolument fermé, personne ne peut entrer, ni sortir". J'étais un peu soulagée de savoir du moins où se trouvaient les enfants. Le Camp, éclairé toute la nuit, entouré d'épais barbelés m'avait toujours frappée, lorsque j'allais en train à Toulouse. Dans la population, on disait que la France y avait enfermé les communistes qui, après la guerre d'Espagne, s'étaient enfuis en France.

La nuit suivante, de retour à La Hille, je dormis peu, me débattant avec la décision d'oser tenter de rejoindre les "grands". Il y avait environ 25 kilomètres jusqu'au Vernet. J'avais un vieux vélo en mauvais état, et le pris pour partir, dès qu'il fit clair. Bientôt, le vieux vélo fut hors d'état de servir, et je le laissai au bord de la route. Un char de laitier matinal me prit un bout de chemin, puis je marchai longtemps. Près de Pamiers, je pus persuader - en lui donnant un peu d'argent - le propriétaire d'un garage de me conduire au Camp du Vernet. Lui aussi savait que précisément ces jours-là, le camp était hermétiquement fermé. (Ce que je décris dans ce qui suit frôle parfois l'invraisemblable, au point que je ne puis que dire: chaque mot est vrai!)

En peu de temps, j'arrivai avec l'auto à l'entrée du camp, gardée par deux policiers armés. Je vis que c'était des noirs des Colonies françaises, étant moi-même revenue de là-bas en 1939. ... Le chauffeur profita de leur étonnement et de leur irrésolution pour entrer un peu dans le camp, et il fit demi-tour dès que j'eus sauté de la voiture. J'eus deux à trois minutes pour regarder autour de moi. A l'intérieur du camp aussi, des barbelés et toujours encore des barbelés. Et, derrière, des formes grises, courbées, aux allures de vieillards. Aussitôt, je fus entourée d'hommes en uniforme. Qui peut se représenter mon étonnement, lorsque j'entendis une voix discrète, mais pour moi bien audible, dire, en dialecte suisse allemand: "Vous êtes Mademoiselle Näf? Faites tout ce qui est possible, pour que vos enfants soient libérés". - Puis, à haute voix, en français et sur un ton de commandement: c'était une grave faute de m'avoir laissé entrer. Il informerait tout de suite le commandant, qui déciderait ce qui allait m'advenir.

Celui-ci arriva bientôt, me salua poliment, regretta la faute commise par les gardiens. A cause des règlements renforcés en ces jours, il était obligé de me retenir moi aussi, tant que cette "action" durerait. Je le remerciai, et eus même de la peine à ne pas trop montrer ma joie d'être auprès des enfants qui avaient été arrêtés. (Bien des années plus tard seulement, j'en vins à des réflexions réalistes et me demandai ce qui me serait arrivé si ce Français avait été un fanatique nazi - car il en existait aussi.)

A côté des scènes dures, par trop dures, inoubliables, que je vécus les jours suivants, mais surtout le jour de la déportation, je fus l'objet de bienveillance et d'aide de la part du personnel. Je ne portais pas l'uniforme de la Croix-Rouge, mais tous savaient que "mes" enfants avaient été sous la protection de la Croix-Rouge.

On fit pour moi plus que je n'aurais osé espérer. Je reçus un logis, et un papier qui me permettait d'accéder sans difficulté au secteur où se trouvaient les prisonniers du 27 août. Je pouvais aussi téléphoner librement. Les lecteurs de ce rapport peuvent se représenter combien grande fut notre joie lorsque - chose que les plus grands optimistes auraient pu à peine espérer - j'arrivai chez mes enfants. En tant que groupe ils se tenaient fermement ensemble et avaient déjà eu l'occasion de parler de La Hille à l'officier (celui qui m'avait parlé en dialecte et qui, comme garçon, avait passé quelques années dans un internat de Suisse alémanique). Mais aussi beaucoup de réfugiés que je ne connaissais pas, tous choqués et déprimés, voulaient me parler. Le seul fait que quelqu'un ait pu entrer dans ce camp fermé leur donnait une lueur d'espoir. Je pus informer mes enfants, les dames Franck ainsi que Monsieur et Madame Schlesinger (Monsieur Franck nous avait quittés depuis quelques mois) que Monsieur Dubois, très apprécié à cause de ses visites à La Hille, s'était immédiatement rendu à Vichy, et entreprenait tout pour obtenir des autorités leur libération. Madame Dubois, qu'ils connaissaient également bien, s'était rendue dans le même but à Berne.

Mais le jour de la déportation arriva. Tard, la veille, je fus appelée chez le commandant. Il m'informa que le départ des juifs était prévu pour le lendemain matin, et aurait lieu. Il me demanda de n'en rien dire encore aux enfants, afin de laisser encore dormir cette nuit ceux qui devraient partir. A la dernière minute, grâce aux efforts de Monsieur Dubois, tous ceux de La Hille furent libérés. Même quelques personnes inconnues, qui m'avaient demandé d'appeler tel ou tel numéro de téléphone pour donner de leurs nouvelles, ne durent pas partir. Combien j'étais reconnaissante! Je n'arrivai pas dormir cette nuit-là. A travers ma mince paroi, j'entendais que l'on avait fait venir des renforts de police en prévision de la déportation.

Le jour pointait à peine, quand tous furent réveillés. Un officier appartenant à ce renfort prit le commandement avec une brutalité incroyable. Ceux que l'on chassait étaient de tous âges. Tous les appelés devaient se présenter immédiatement, et étaient parqués dans des camions qui les emportaient vers la petite gare du Vernet, visible du camp, et, là, chargés dans des wagons à bestiaux. ... Il y eut des scènes qui aujourd'hui encore m'empêchent de dormir, lorsque je vis comment des personnes faibles et âgées, ou des mères avec leurs enfants, étaient chassées.

Les jours précédents, des bruits avaient couru selon lesquels les parents qui avaient de petits enfants pourraient, s'ils le voulaient - me les donner en garde. Je vois toujours encore devant moi cette mère qui voulait me donner ses deux jumeaux d'environ deux ans et qui malgré cela fut brutalement tirée en arrière et forcée, avec ses deux enfants, de monter dans le camion. Désespérée, elle cria à l'officier brutal: "Que voulez-vous faire de nous?" Ma plume répugne à écrire sa réponse, mais c'est la vérité, il a crié à cette malheureuse mère: "Peut-être des saucisses".

Tous ceux de La Hille qui savaient maintenant qu'ils ne seraient pas déportés avaient aidé les partants aussi bien que possible. Du chocolat reçu de Suisse épargné en vue de Noël, un tablier neuf, qui avaient été glissés dans leur baluchon au départ de La Hille, tout ce dont ils pensaient pouvoir se passer, ils le donnèrent aux partants. A peine le dernier camion était-il parti, que le commandant du camp me chargea d'aller à la gare afin, dit-il, de satisfaire d'éventuelles demandes. C'était dur, j'étais complètement brisée intérieurement, cependant, je ne pouvais pas dire non.

Comme on me l'avait demandé, j'allai le long du quai, d'un wagon à l'autre. Tous ces wagons étaient complètement fermés et verrouillés. Je reçus des commissions pour la Suisse, à faire plus tard. Il y avait des adresses, des papiers-valeur, des diamants, et des souvenirs. - Avant que le train, auquel on avait encore accroché quelques wagons de voyageurs, se mit en marche, un des policiers, furieux, cracha à terre, et s'écria: "Non, je ne participerai plus à une telle cochonnerie". J'appris plus tard que trois de ces policiers avaient perdu leur emploi. Pour les malades et les gens très faibles, il y avait un wagon de voyageurs entre les wagons à bestiaux. Au dernier moment, un homme âgé se précipita vers ce wagon. Auparavant, il avait réussi à se cacher, la nuit où l'on était venu chercher sa femme, et maintenant, il voulait partager son sort.

Pendant que le train passait lentement à côté de nous, un homme cria, par une fente du wagon à bestiaux: "Vous devez raconter en Suisse ce qu'on fait ici à des hommes qui ont combattu pour la France. Vive la Suisse. A bas la France!"

Au camp, ceux de La Hille m'attendaient pour regagner la liberté. Il y avait vingt-cinq kilomètres à parcourir, mais nous n'eûmes pas besoin de les faire entièrement à pied. Le bruit de notre libération nous avait précédés. On peut difficilement imaginer la joie du revoir. Le boulanger, qui nous livrait une fois par semaine notre pain rationné, fit spontanément, et tout rayonnant, des allers et retours. Au château, on avait, en signe de bienvenue, préparé une table de fête.

Bientôt la routine quotidienne revint, mais mon sentiment de sécurité était ébranlé. Je rassemblai les papiers nécessaires pour me rendre à Berne et me présenter au bureau de la Croix-Rouge Suisse. J'arrivais avec la demande instante d'accueillir en Suisse tous les enfants des colonies. Bien que l'on connût les événements de La Hille et du Vernet, je ne trouvai aucune compréhension pour ma proposition. On me fit bien plutôt des reproches de ce que je montrais si peu de confiance, malgré l'heureuse libération du Vernet. Je vis qu'à Berne, malgré les nombreuses informations, on ne se représentait nullement le sérieux de la situation et que l'on ne pouvait, ou ne voulait pas, se représenter la réalité. Bien que je n'aie rien dit à La Hille du but de mon voyage, les plus fins remarquèrent que je ne revenais pas avec de bonnes nouvelles.

En novembre 1942, immédiatement après le débarquement américain en Afrique du Nord, les troupes allemandes envahirent le Sud de la France, jusqu'alors demeuré non occupé. Dès lors, nous n'écoutâmes plus la radio sans avoir posté des gardes dans tous les coins alentour du château. Pour tous les juifs et les réfugiés politiques, l'occupation était un coup dur. Ils sentaient nettement le filet se resserrer autour d'eux. Chez nous, c'était surtout le cas des "grands" maintenant devenus de deux ans plus âgés.

Avec Jean tout d'abord commencèrent pour nous de nouveaux temps difficiles. Jean qui, avant Noël, une nuit, après sans doute de longues et dures réflexions, prit lui-même en mains son sauvetage. Je savais que, si je n'annonçais pas aussitôt sa fuite à la police, je me mettrais sur une voie dangereuse, et aussi face à la Croix-Rouge Suisse, surtout si, au lieu d'empêcher toute fuite à l'avenir (ce qui m'eût été impossible en ce qui concernait les "grands") je les aidais encore au besoin avec un peu d'argent de

poche. Bien que Lucien et Norbert aient réussi à atteindre l'Espagne, la plupart voulaient tenter de fuir en Suisse. Par les parrainages, ils y avaient déjà une adresse. De plus, Renée Fahmy, qui avait déjà fait passer la frontière à plusieurs personnes, offrait son aide.

Dès lors, nous vécumes tous une grande anxiété: qu'arriverait-il, si un groupe se faisant prendre? J'appris quels dangers l'illégalité entraîne et maudis mon inexpérience. De toutes façons, je devais porter moi-même la responsabilité de ma faute. A Toulouse, on ne devait rien savoir. Mais qu'arriverait-il si la police apprenait quelque chose? Pouvait-on compter que nos écoliers se tairaient vraiment? Comment pourrais-je mettre le château en quarantaine pendant la durée du voyage du groupe? Si étrange que cela paraisse, nous n'avions jusque là jamais eu besoin d'un médecin. Sans savoir clairement comment j'allais m'exprimer, je me trouvai dans le cabinet du médecin le plus voisin et de nouveau j'eus de la chance! Après que je lui eus dit qui j'étais, le médecin vit aussitôt que je craignais de lui formuler ma demande. En un éclair il saisit la situation, me tranquillisa, et me promit de déclarer à l'école et à la police, une épidémie de scarlatine à La Hille. Cela nous dispensait d'avoir des visiteurs de Toulouse, qui avaient déjà été invités pour les fêtes de Noël!

Ceux qui avaient décidé de s'enfuir avaient eux-mêmes choisi la période de Noël. Mais nous ignorions tous que précisément à ce moment, en Suisse, on surveillait mieux la frontière, et que même on l'avait fermée. Des gens qui étaient arrivés à atteindre le sol suisse avaient été en partie refoulés, ce qui pour beaucoup signifiait une mort certaine. Un téléphone de la frontière fit l'effet d'une bombe. Ce que l'on redoutait était arrivé. Le groupe de Walter et Inge étaient tombés aux mains des Allemands avant d'atteindre la frontière. Sans avoir mes papiers de circulation tout-à-fait en ordre, je pris le train le jour même, et voyageai toute la nuit jusqu'à Annemasse et St-Cergues. Dix fugitifs avaient réussi à atteindre la Suisse, et maintenant ce malheur! Je pus, sans être remarquée, frapper à la porte de notre home pour enfants de St-Cergues, où Renée me tira énergiquement à l'intérieur, avec ces mots: Tu n'aurais pas dû venir, nous attendons les Allemands d'un instant à l'autre." J'appris alors que Renée comme à l'ordinaire, avait quitté le groupe au milieu de la nuit, en lui disant de marcher tant de mètres dans une certaine direction. Mais Inge était revenue encore avant l'aube, pour vite l'informer que le groupe avait soudain entendu un bruit suspect. Après un long moment d'attente silencieuse, Walter avait chuchoté qu'il avancerait très prudemment et que, si tout était tranquille, il reviendrait les chercher. Mais Walter n'était pas revenu, et elle-même avait été tout à coup arrêtée par des Allemands, et conduite au poste allemand. Pour les Allemands, il avait été facile d'obtenir les aveux des plus jeunes, épuisés et pris d'une terreur mortelle. Ainsi les Allemands connaissaient La Hille, et mon nom.

Malgré toutes les menaces, Inge était résolue à ne pas dire un mot et, quand elle demanda de pouvoir aller à la toilette, un soldat l'accompagna, mais elle parvint à sauter par la fenêtre, malgré les appels et les tirs, elle put s'enfuir. Renée l'avait fait héberger chez des personnes de sa connaissance, et, après quelques jours, conduite à la frontière.

Comment aurais-je pu n'être pas profondément triste, ne pas me sentir honteuse et pleine de rage lorsque j'entendis que Inge, après avoir réussi une deuxième tentative de passer la frontière, avait été arrêtée par les Suisses; "par chance", ils l'avaient remise à la police française. Renée avait raison, je ne devais pas rester plus longtemps et devais me douter qu'à La Hille, surtout parmi les "grands" qui n'avaient pas encore pris la fuite, la panique avait éclaté. Je gagnai Annemasse sans encombre et attendis sur le quai de la gare plein de monde un train en direction de Toulouse. Soudain, un mouvement se produisit dans la foule, et je vis Walter détenu entre deux policiers français. Il paraissait leur demander quelque chose avec insistance, et être encouragé par des femmes qui se trouvaient là par hasard. Lorsqu'ils furent tout près de moi, je

compris qu'il avait demandé aux policiers de pouvoir me parler. Sous la pression de ces femmes, qui ne se privaient pas de remarques ironiques à l'égard des agents, Walter parvint à me dire en allemand: "J'ai dit à la police d'où je viens, et que j'avais volé l'argent qu'ils ont trouvé sur moi. Ne pleurez pas, Mademoiselle Näf, je vais simplement être mis dans une prison française, et, comme je n'ai pas encore 18 ans, ils me renverront à La Hille".

Plusieurs heures plus tard, ma collaboratrice, Mademoiselle Tännler, à La Hille, me rapporta ce qui, entre-temps, s'y était passé. La police de Pailhès était venue, et avait dressé un nouvel inventaire. C'était le seul événement. Peu de temps après, je reçus par l'intermédiaire de Toulouse, une invitation à me présenter à la légation de Suisse à Vichy. Monsieur et Madame Dubois m'y accompagnèrent. Lorsque je fus interrogée par le Ministre Stucki, je me sentis comme un pauvre pêcheur. En termes vifs, il condamna ma conduite, par laquelle j'avais mis en danger la grande activité de Secours de la Croix-Rouge Suisse en France. Toutes ses paroles et les miennes furent notées par deux sténographes, puis je fus congédiée, et retournai à ma chambre d'hôtel.

Bien qu'heureuse de me retrouver dans la rue, j'étais en fureur, et comprenais de moins en moins ce monde de la guerre. Et je me demandais encore et encore: pourquoi donc, à la maison et à l'école, ne nous avait-on pas enseigné à quel degré illimité ce monde pouvait être injuste et inhumain? Après des heures passées dans ma chambre d'hôtel à réfléchir à ma situation stupide, mais plus encore à la condition toujours encore dangereuse des enfants, on frappa à ma porte. Un employé de la légation suisse m'apportait une invitation à me présenter encore une fois à la légation. J'étais d'autant plus étonnée, que ce n'était plus les heures de bureau. Mon état d'esprit, encore chargé des événements de la matinée, subit presque un choc quand le Ministre Stucki m'invita aimablement à entrer dans son bureau. Son attitude était toute différente de celle du matin. Il avait bien mieux compris la situation des enfants que je n'avais pu le pressentir le matin, et ce fut un vrai baume à mon désespoir et à mes incertitudes lorsqu'il me dit qu'il était heureux qu'il existe aussi des Suissesses comme moi. Comme un oncle bienveillant, il me demanda en conclusion si j'avais besoin d'argent. Il existait un fonds, occasionnellement alimenté par des industriels, et destiné à des buts utiles. Je dus honnêtement reconnaître que mes dépenses nécessaires étaient couvertes par la Délégation de Toulouse. "Alors, prenez ceci", dit-il, en ouvrant une armoire dans laquelle je vis à mon étonnement une grande quantité de chocolat suisse. ... Il m'en donna autant que j'en pouvais porter. Par le premier train, nous repartîmes, les Dubois et moi, vers le Sud, retrouver nos problèmes.

Alors que, le 23 février 1943, je revenais de Foix, où j'avais fait des achats, Eugen Lyrer, l'instituteur, ainsi que deux "grands" vinrent à ma rencontre. Je vis aussitôt, à leurs visages, qu'un nouveau malheur était arrivé. La police avait emmené Monsieur Schlesinger, Walter Strauss, Fritz Wertheimer, Charles Blumenfeld, Bertrand Eklan, Emil Dortort et les avait conduits immédiatement au Camp de Gurs. En dépit des promesses de Vichy et de Berne, ils furent aussitôt déportés.

Le 6 mai, Toulouse nous envoya Anne-Marie Piguet, comme nouvelle aide, et le même jour je retournai en Suisse. - J'ai utilisé dans ces lignes quelques données du livre d'Anne-Marie Piguet "La Filière" (Editions de La Thièle, 1985).

Rösli Näf, Glaris, août 1989.

Le Château de La Hille (Ariège)



Témoignage de Jacques Roth, qui fut hébergé pendant la dernière guerre, comme enfant réfugié, à la colonie suisse de La Hille

Un matin de novembre 1989, un homme aux cheveux blancs a planté un arbre sur une colline - Haut Lieu aux portes de Jerusalem - où six millions de disparus ont pour unique sépulture les registres où sont inscrits leurs noms. L'homme est Maurice Dubois. L'arbre porte son nom. Il grandira dans cette Forêt des Justes des Nations, veillé par ces noms qui n'ont d'autre moyen de dire leur reconnaissance à ceux qui ont veillé sur leurs enfants, que de les accueillir parmi eux et de leur offrir une part de ce sanctuaire de la mémoire qui leur est dédié.

Il m'a été permis, au nom des filles et des garçons que nous avons été, de dire à Maurice Dubois, à Eleanore, sa femme, dont le visage ne nous a pas quittés, à Rösli Näf, à Eugen Lyrer qui était encore avec nous, et à ces autres que je n'ai pas connus, quelques mots qui cherchaient à exprimer notre gratitude pour ce havre qu'ils nous ont donné, pour ce La Hille, intermède entre deux trains - celui que nous ne cessions de prendre depuis que nous avions quitté nos parents, et celui qui, grâce à Maurice Dubois, ne nous a pas emportés. Ce La Hille qui a été une maison entourée de murailles, espace clos et abri, rempart contre l'abandon dans lequel nous avons été laissés.

Ce La Hille qui a été l'endroit où la centaine de jeunes êtres en désarroi que nous étions - et qui ne possédions que le passé auquel nous avons été arrachés - ont commencé à retrouver un présent en tissant des liens d'une communauté, avec son sentiment d'appartenance, ses lois et ses tabous, ses harmonies et ses tensions, ses affinités électives et ses incompatibilités maîtrisées.

Ce La Hille qu'a été Rösli Näf, figure claire, aux contours définis, une présence, une autorité tempérée de tendresse, une responsabilité assumée non sans angoisse mais avec détermination, source d'équilibre, de discipline, de justice et de raison dans un monde injuste, cruel et dément.

Ce La Hille qu'a été Eugen Lyrer, débarquant dans ces murailles avec une minuscule valise contenant quelques effets personnels et une grande malle en osier remplie de rencontres avec Tolstoi, Dostoïevsky et Gorki, avec B. Traven, Jack London, Mark Twain et Dickens, avec Racine et Molière, Victor Hugo et Romain Rolland, ces voix qui parlent si fort aux sensibilités au sortir de l'enfance, qui étaient celles des plus grands dont je faisais partie, et qui m'ont conduit au domaine qui, aujourd'hui, est le mien.

Ce La Hille qui était l'apprentissage des saisons qui imposaient leurs travaux. C'était de longues journées baignées de soleil et des nuits cristallines au ciel lourd d'une profusion d'étoiles telle que nous n'en avions jamais connue. Un monde de sons et de bruits qui réglaient nos journées dans un monde déréglé - bruits de haches et de scies qui coupaient le bois, clapotis de l'eau dans les lessiveuses et les seaux portés depuis la pompe du village distant d'un kilomètre, chœur des filles qui chantaient en cousant, voix des "petits" et des "moyens" répétant les leçons que leur faisaient les "grands". La rigueur d'un piano et la fougue d'un violon qui s'accordent pour, le soir, nous faire

découvrir Beethoven, Bach, Mozart et Mendelssohn et, le lendemain matin, un petit garçon de cinq ans qui siffle, sans une faute, le premier mouvement de la sonate du Printemps.

Ce La Hille qui fut la révélation d'hommes et de femmes qui, sans être par leur naissance les parias que nous étions, avaient choisi de prendre notre parti face au monde qui nous avait condamnés. C'était Maurice Dubois et Rösli Näf - s'interposant entre nous et l'anéantissement - qui, en nous apprenant que tous les hommes et toutes les femmes n'étaient pas nos ennemis, nous ont écartés de la tentation de la haine et de la vengeance à laquelle, après la guerre, nous aurions pu nous abandonner.

Que reste-t-il de La Hille? Le souvenir d'un îlot dans la tempête, au coeur de la tourmente et du chaos, un moment de grâce, de répit - un lieu dans la mémoire où est domiciliée une année qui fut pour moi, l'une des plus heureuses de ma vie.

Jacques Roth, Paris, le 15 mai 1991.

La réaction de la CRS-SAE à Berne et des autorités suisses aux événements de "La Hille" en été 1942 et janvier 1943.

Aux yeux des collaboratrices et collaborateurs du Secours aux Enfants en France, la direction de la Croix-Rouge en Suisse et les autorités suisses en général ont réagi avec une prudence exagérée. En particulier, ces collaborateurs ne pouvaient pas comprendre que les instances concernées n'aient pas - après l'arrestation des enfants en août 1942 - tout entrepris pour faire venir en Suisse, et par là mettre en sécurité, au moins les enfants juifs qui vivaient sous la protection de la CRS-SAE.

Nous trouvons un tableau impressionnant de cette attitude de la Croix-Rouge Suisse et du département politique à Berne dans un travail de licence d'Esther Schärer, présenté en octobre 1986 à la Faculté des Lettres, de l'Université de Genève. Son Titre:

« La Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants en France - 1942-45. Sa formation, son activité, ses relations avec le Gouvernement suisse, son rôle. »

Il est d'autre part réjouissant de lire comment le Ministre Stucki s'est exprimé dans sa lettre du 13 janvier 1943 au médecin-chef de la Croix-Rouge Suisse au sujet des événements de fin décembre 1942. Il importe de reproduire ici cette lettre, et l'échange de correspondance qui suivit. (Voir pages 56-60.)

De son côté, le délégué du Conseil Fédéral pour le Secours international écrivait sur le même sujet que l'on ne devrait certes pas laisser passer sans autre cet "accident de parcours", mais qu'il ne mériterait pas non plus que l'on enfle son importance.

Il faut remarquer, dans une lettre de mise au point du Ministre Stucki, adressée le 9 février 1943 au Médecin-chef de la Croix-Rouge, la phrase suivante (après confirmation des faits):

« Bien que les décisions de la Commission de travail (notamment en ce qui concerne Madame Hommel) me paraissent à moi personnellement aller fort loin - depuis la rédaction de mon rapport, je n'ai pas reçu la moindre remarque ni de la part des Français ni du côté allemand. J'ai naturellement informé Monsieur Dubois de vos conclusions en le priant de les exécuter. »

Monsieur Dubois a fait part dans une lettre du 18.2.1943 au médecin-chef de la Croix-Rouge de sa profonde déception concernant la sévère décision de Berne, il y signalait les énormes difficultés que présentaient le remplacement immédiat de Mademoiselle Näf comme directrice de La Hille, où vivaient principalement des enfants juifs et des enfants espagnols réfugiés. Et pourtant, les décisions avaient été prises. Madame Hommel démissionna sans retard, Mademoiselle Näf décida de rentrer le plus tôt possible en Suisse, ce qu'elle fit le 6 mai 1943. Quant à Mademoiselle Fahrny, un autre poste lui fut trouvé.

Richard Gilg, septembre 1994.

Traduction (texte allemand en annexe)

**Légation de Suisse
en France**

Vichy, le 13 janvier 1943

Evasion d'enfants juifs
du Home Suisse, le Château de La Hille

Monsieur le Colonel Remund,
Médecin-Chef de la Croix-Rouge
Berne

Cher Monsieur le Colonel,

Le 8 de ce mois, j'ai reçu par l'intermédiaire du Département Politique votre information télégraphique, selon laquelle Mademoiselle Näf, directrice de la colonie du Château de La Hille a envoyé en direction de la Suisse vingt de ses enfants juifs, munis d'argent et d'une carte de Haute-Savoie. Certains d'entre eux auraient passé la nuit à la colonie de Saint-Cergues, à l'insu de la directrice du home. Dans la nuit du 3 au 4 janvier, quatre de ces enfants auraient été arrêtés par des douaniers allemands au passage de la frontière. Le compte rendu des aveux enregistrés aurait été envoyé à Lyon, à la direction allemande des douanes. Vous m'avez demandé de transmettre à Mesdames Näf et Homel l'ordre de se démettre immédiatement de la direction des homes, et de venir en Suisse avec Monsieur Dubois pour rendre compte.

Etant donné que, depuis environ 3 semaines la frontière franco-suisse est hermétiquement fermée, et que le passage de la frontière n'est autorisé que tout-à-fait exceptionnellement avec l'accord des Allemands (ce qui demande 3 à 4 semaines de démarches), je vous ai fait répondre par l'intermédiaire du Département Politique que, pour l'instant je fais venir ici les trois personnes nommées afin de recueillir d'elles des informations, puis de vous fournir un rapport.

J'avais convoqué ces trois personnes pour le 11 courant. Seuls vinrent Monsieur Dubois et Madame Homel, Mademoiselle Näf ayant manqué la correspondance à Lyon, ce dont elle m'informa par téléphone. Le 11 janvier, j'ai entendu personnellement Madame Homel et Monsieur Dubois. J'ai alors appris qu'entre-temps Monsieur Dubois avait eu la possibilité de rencontrer Messieurs Zürcher et Olgiati à la frontière et de les informer rapidement et personnellement.

Ci-joint je vous transmets les notes établies par mon secrétaire sur ces deux auditions. Comme nous ne pouvons avoir le temps d'élaborer de véritables protocoles, je vous prie de bien vouloir excuser cet exposé qui n'est pas toujours tout-à-fait clair et ordonné. Toutefois l'essentiel devrait pouvoir s'en dégager clairement pour vous.

Si je puis me permettre d'apporter quelques impressions et remarques, ce seront les suivantes:

La mentalité et la façon d'agir des trois personnes en question doivent être comprises et jugées en tenant compte de l'atmosphère qui règne ici depuis le 11 novembre 1942, c'est-à-dire depuis l'entrée des troupes d'occupation allemandes et italiennes. Il est tout-à-fait impossible à quelqu'un qui ne connaît les événements survenus en France ces dernières semaines que par les journaux de se faire une image juste du chaos de sentiments et d'opinions qui a surgi. Dans les plus larges cercles s'est installée une totale absence d'espoir et d'autre part une crainte sans doute exagérée des interventions des autorités d'occupation. L'arrestation du Général Weygand ainsi que de nombreux officiers et d'anciens hommes politiques, l'occupation militaire d'ambassades étrangères, l'interruption presque totale des relations avec l'étranger, tout cela a fait trembler pour leur vie et leur liberté de nombreuses personnalités, jusqu'aux cercles d'officiers et de fonctionnaires haut-placés; que tout spécialement les juifs aient été pris d'une véritable panique est un fait que l'on peut bien comprendre. C'est pourquoi je peux très bien me représenter l'état d'esprit, pour ne pas dire la psychose qui s'est développée, qui devait se développer dans notre colonie du Château de La Hille. Lorsque l'on sait que dans la partie de la France nouvellement occupée, des centaines de pères de famille aryens sont d'un jour à l'autre envoyés de force en Allemagne, et que des milliers de juifs sont enlevés pour une destination inconnue, alors on comprend l'énorme agitation des enfants. Mais on tiendra aussi compte de la situation extraordinairement pénible dans laquelle Mademoiselle Näf se trouvait face à ses protégés. Il est vrai que je lui ai représenté qu'elle n'avait ni le droit ni la possibilité de vouloir juger par elle-même la situation politique et de considérer les enfants comme étant sans protection. Je lui ai fait remarquer la déclaration que Monsieur Laval m'avait faite, à moi personnellement à ce sujet et dont elle avait connaissance. Je lui ai représenté qu'elle n'aurait pas dû, sans l'assentiment de son chef, Monsieur Dubois, laisser partir les enfants vers la Suisse, et que par sa façon d'agir elle avait mis en danger toute l'action du Secours aux Enfants en France. Mais, en face de vous, je dois insister énergiquement sur le fait que, si Mademoiselle Näf ou Monsieur Dubois m'avaient posé la question peu avant Noël (Monsieur Dubois voulait le faire, mais il n'a pas pu m'atteindre), j'aurais vraisemblablement dû lui répondre que, depuis le 11 novembre 1942, Monsieur Laval n'est plus du tout en situation de maintenir les assurances qu'il nous avait données. Personnellement, je suis aussi convaincu que tous ces jeunes juifs de plus de 16 ans seraient tombés - ou tomberont tôt ou tard - aux mains des Allemands.

En ce qui concerne la responsabilité des trois personnes, voici mon impression après des heures d'entretien:

1) Monsieur Dubois:

Tous les enfants ont quitté le home sans qu'il le sache et sans son accord. En ce qui concerne le premier groupe de 4 enfants qu'il a rencontré à Saint-Cergues, déjà tout près de la frontière suisse, il n'a participé que par le fait qu'il se trouvait là par hasard, et que c'est avec son assentiment que Mademoiselle Fahmy a dirigé les enfants à travers la frontière. Je ne crois guère qu'il aurait pu agir autrement.

2) Madame Hommel:

Sa responsabilité ne me paraît nullement engagée, puisque, à part le cas du groupe de quatre enfants déjà cité et au sujet duquel son chef, Monsieur Dubois, l'a couverte, elle ne savait rien de ce qui s'était passé.

3) Mademoiselle Näf:

Il est indiscutable qu'il faut lui reprocher des fautes qui sont, en soi, lourdes. Qu'elle ait agi avec la meilleure foi, et conduite par le seul souci du sort des enfants qu'on lui avait confiés, cela me semble hors de discussion. Elle comprend parfaitement, et regrette profondément d'avoir par là causé des difficultés au Secours aux Enfants de la Croix-Rouge. Elle a déjà offert sa démission à Monsieur Dubois et m'a répété la même déclaration. La question me semble être de savoir si l'on veut recourir à cette mesure ou si éventuellement on le doit. Je ne peux naturellement pas juger de la valeur de Mademoiselle Näf comme directrice de la maison. Monsieur Dubois la déclare en quelque sorte irremplaçable. Je ne peux que relever que, du point de vue purement humain, elle m'a fait une très bonne impression. Je voudrais ajouter que probablement pour les enfants de La Hille de nouvelles et grandes difficultés surgiront encore et qu'il ne me paraît pas sans risque d'envoyer là-bas, et précisément en ce moment, une nouvelle directrice inexpérimentée. La question de savoir si l'on veut engager Mademoiselle Näf à quitter son emploi est exclusivement du ressort des organes compétents en Suisse. Une autre question est de savoir si on doit le faire. Les autorités locales françaises ont étouffé l'affaire et n'y ont pas donné suite. Les autorités centrales à Vichy ne sont manifestement pas informées. J'ai l'impression que la position de Mademoiselle Näf n'est ébranlée ni dans les environs du home, ni ici. De la part du gouvernement français, la moindre remarque ne m'a jamais été faite. De ce point de vue, je crois donc qu'un changement dans la direction n'est pas nécessaire. Par contre, j'ignore complètement ce que les bureaux allemands en France savent de l'affaire et ce qu'ils en pensent. D'après le télégramme du Département Politique j'ai eu d'abord l'impression que toute l'affaire avait été mise en avant, à Berne par les Allemands. Par les déclarations de Monsieur Dubois, j'ai appris que ce n'est manifestement pas le cas.

Si, et tant que les plus hautes instances allemandes en France n'attachent pas à cette situation une importance essentielle - de la part des autorités civiles et militaires d'ici je n'ai pas entendu un mot à ce sujet -, je crois qu'un déplacement de Mademoiselle Näf n'est pas à conseiller.

Monsieur Dubois tient lui-même à prendre contact avec vous personnellement le plus tôt possible; il a entrepris les démarches nécessaires pour venir en Suisse, et je soutiendrai sa demande auprès des autorités françaises et allemandes. En ce qui concerne les deux dames, je serai heureux d'avoir votre rapport et de savoir si vous maintenez l'ordre que vous leur avez donné de quitter leur emploi et de se rendre en Suisse.

Veuillez agréer,

Le Ministre de Suisse Stucki

Berne, le 28 janvier 1943

Au Ministre de Suisse
Monsieur le Ministre Stucki,
Vichy

Très honoré Monsieur le Ministre,

Votre exposé détaillé au sujet de la fuite d'enfants juifs du Château de La Hille m'est bien parvenu et je voudrais avant tout vous exprimer mes remerciements les plus sincères pour votre initiative et le souci que vous avez eu de prendre en mains cette situation difficile. Je regrette vivement que, du fait de ces événements pénibles, nous vous ayons chargé d'un si grand travail supplémentaire et ainsi alourdi vos charges et responsabilités actuellement déjà grandes. Puis-je vous demander d'accepter aussi les remerciements de la Commission de travail du Secours aux Enfants.

J'ai considéré en détail votre exposé. Je vous suis particulièrement reconnaissant d'avoir joint les très précieux protocoles des déclarations de Monsieur Dubois et de Mesdames Näf et Hommel.

La présentation de la situation dans son ensemble, mais surtout vos remarques introductives importantes m'ont apporté un tableau impressionnant. Nous avons discuté en détail de la situation de fait dans la Commission de Travail et après mûre réflexion nous avons dû reconnaître que le déplacement de personnes en question de leurs postes actuels de direction ne peut être évité. Je n'ai pas besoin d'entrer davantage dans le détail des raisons qui nous ont poussés à cette décision; elles ont déjà été exprimées dans votre lettre.

Je vous serais donc très obligé de bien vouloir transmettre à Monsieur Dubois, sur l'ordre de la Commission de travail, les décisions suivantes:

La Commission de travail se voit malheureusement amenée à s'en tenir aux dispositions que le président a prises provisoirement, à savoir:

- a) Mademoiselle Rosa Näf, comme Madame Hommel quittent leurs fonctions de directrices de home. Monsieur Dubois est prié de les déplacer vers une autre fonction dans l'oeuvre du Secours aux Enfants, mais non plus à un poste indépendant et responsable, comme jusqu'à présent.
- b) Mademoiselle Fahrny sera également remplacée dans sa fonction actuelle. Elle aussi peut trouver un autre poste dans le Secours aux Enfants.

Mademoiselle Näf a exprimé le désir de regagner la Suisse. Elle le peut librement, pour autant que cela est techniquement possible.

La Commission de travail, et moi personnellement regrettons énormément que ces événements se soient produits. Tout en prenant en considération les circonstances particulières qui laissent apparaître l'attitude des différentes personnes comme excusable, il serait dangereux de ne pas montrer qu'un dommage a été porté à la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants et à l'idée même de la Croix-Rouge. Nous le regrettons surtout en vue des difficultés qui pourraient s'ensuivre, alors que, après l'arrêt des trains d'enfants, vers la Suisse, nous tenons beaucoup à étendre et à agrandir notre oeuvre en France même.

Veillez agréer, très honoré Monsieur le Ministre, une fois encore un cordial merci pour ce que vous avez fait dans ce cas, et pour ce que vous ferez encore, ainsi que l'assurance de ma considération distinguée.

Colonel Remund.

Rivesaltes 1941 - 1942

Auszug aus dem Tagebuch von Friedel Bohny-Reiter vom 11. November 1941 bis 25. November 1942.

(Le journal entier de Friedel Bohny-Reiter a paru en langue française sous le titre "Journal de Rivesaltes 1941-1942" aux Editions Zoe, Genève 1993.)

Am 11. November 1941 komme ich in der Maternité des Secours Suisse in Elne, in den Pyrénées Orientales an. Am nächsten Tag geht es gleich weiter an meinen Arbeitsort im Lager von Rivesaltes, etwa 10 km nördlich von Perpignan, dem Hauptort des Departements. Im Lager waren 12'000 Internierte, zur Hälfte spanische Republikaner, welche im spanischen Bürgerkrieg vor Franco geflohen waren, zur anderen Hälfte Juden aus Deutschland, Österreich, Polen und Belgien, welche von Hitlerdeutschland nach Frankreich abgeschoben worden waren.

Bei meiner Ankunft fegt ein eisiger Wind über das Barackenlager, das sich eintönig von dem steinigen Gelände abhebt. Hier in dieser Trostlosigkeit leben Frauen, Männer, Säuglinge und Greise, aber auch Kinder jeden Alters. Kleinkinder, welche in ihrem kurzen Leben weder Blumen noch Vögel gesehen haben. Ich sehe nichts als leidgefurchte Gesichter mit verbitterten Zügen und grosse hungrige Kinderaugen.

Meine Mitarbeiterin, Elsa Ruth, welche schon einige Monate hier gearbeitet hatte, empfängt mich herzlich. Sie zeigt mir mein "Zimmer": vier graue Zementwände, ein aus einer Holzkiste gezimmerter Waschtisch, mein Bett - ein Holzrahmen mit drei gespannten Drähten, darauf ein Strohsack, das Fenster ohne Scheibe mit einer Wolldecke verhängt. Im Vergleich zu den Behausungen der Internierten, in denen 25-32 Personen in einer Baracke zusammengepfercht sind, kommt es mir beinahe komfortabel vor. Uns allen gemeinsam waren die Wanzen, die überall waren.

14. November, 5 Uhr am Morgen: In der Schweizer Baracke, die sich weissgetüncht von den andern Baracken abhob, hat die Arbeit schon begonnen. Drei Frauen von unsern 20 Hilfskräften aus dem Kreis der Internierten haben in drei "chaudières" schon den Reis gekocht für Kleinkinder und kranke Internierte. Weiter muss zubereitet werden: Erbsmehl- oder Hirsemehlsuppe für grössere Kinder, Jugendliche und Erwachsene. Täglich müssen 1'500 Rationen Zusatznahrung zubereitet werden. Die Lagerkost bestehend aus in Wasser gekochtem Gemüse, zwei Stück Brot und schwarzem "Kaffee" reicht nicht aus zum Überleben. Am bedrückendsten sind die Säuglings- und Krankenbaracken. Die Kleinen liegen mit allem, was sie besitzen bekleidet, oft strotzend vor Schmutz, in nur mit einem Strohsack und Wolldecke ausgestatteten Betten. Säuglinge mit Greisengesichtern, auf rauen Matratzen liegend, oft mit wundem Rücken, Abszessen und offenen Wunden. Man zerbricht sich den Kopf und ist ratlos, wie man dieses Elend angehen soll.

Die grösste Hilfe für diese kranken Säuglinge war, wenn man einen Liberationsschein erwirken konnte, um sie für einige Zeit in die Maternité nach Elne oder in die Secours Suisse Pouponnière nach Banyuls (Pyr.Or.) zu bringen und zwar, als einziger Transportmöglichkeit, mit dem Milchcamion. Es kostete allerdings endlose Laufereien und Bittgänge, um die Unterschriften der französischen Lagerleitung und des Chefarztes zu bekommen. Besuchte man dann die Kleinen, die man endlich herausbekommen hatte, nach einigen Wochen, erkannte man sie kaum mehr. In der Maternité in Elne konnten die Kinder mit Muttermilch gerettet werden. Diese Erfolge gaben einem Mut, den Kampf ums Überleben nicht aufzugeben. Das Hungersterben

ging ja trotzdem weiter, wovon die aus dem Norden kommenden und an häusliches Wohnen gewöhnten Juden stärker betroffen wurden - insbesondere die Männer -, als die schon an das Klima und ein einfacheres Leben gewöhnten Spanier. Fast täglich wurde ich zu einem Sterbenden geholt, denn niemand nahm sich die Mühe, Angehörige - z.B. die Ehefrau im Frauen-Ilôt zu benachrichtigen oder zu holen. Nur uns zwei Secours Suisse Mitarbeiterinnen wurde jeden Monat ein Laissez-passer ausgestellt, sowohl zum Zirkulieren im Lager, wie auch zum Verlassen oder Betreten des Lagers. Häufig gab mir der Sterbende noch Adressen von seiner Frau, seinen Kindern oder andern Angehörigen. Ein letzter Atemzug, ich schliesse ihm die Augen, zwei Gardiens warten schon mit der Bahre, um ihn abzutransportieren. Der Mann vom Bett nebenan schielt nach einer übriggebliebenen Essration: der Hunger lässt kein Gefühl von Pietät aufkommen.

Das Verteilen des Essens musste jeweils gut organisiert werden. Wir hatten folgende Lebensmittel zur Verfügung: Reis, Erbs- und Hirsemehl, Pulvermilch, Halfa und etwas Biscuits. Vereinzelt gelang es uns auch, Orangen oder Zitronen für Skorbut-Kinder zu beschaffen. Diese Mittel wurden uns vom Secours Suisse, ab 1942 Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants, sowie von den amerikanischen Quäkern und der jüdischen Organisation OSE zur Verfügung gestellt. Wir waren die Einzigen, die im Lager selbst einen Secours organisieren konnten. Vereinzelt kam auch eine Vertreterin der CIMADE, einer protestantischen Hilfsorganisation, ins Lager, um die Befreiung einzelner Kinder zu versuchen. Obwohl wir eigentlich ein Hilfswerk für Kinder waren, kamen wir nicht darum herum, auch etwas für die am schwersten vom Hunger geschädigten Erwachsenen zu tun (bei Hunger-Oedemen). Sie wurden jeweils von einem Arzt, selbst Internierter, ausgesucht, von uns mit einer Karte versehen, mit welcher sie einmal am Tag eine nahrhafte Suppe oder eine Portion Reis beziehen konnten. So standen sie Tag für Tag in langer Kolonne vor der Schweizer Baracke mit ihren Konservenbüchsen - Teller waren Mangelware. Charo, die Spanierin, streicht auf jeder Karte den Tag der bezogenen Mahlzeit ab. Frau Dr. Schwamm, eine Wiener jüdische Arztfrau, schöpft die Suppe aus. Als Erste am Morgen kamen die Jugendlichen, dann die Kinder von 6-13 Jahren, dann die schwersten Fälle von Erwachsenen.

Alle können bei uns auch täglich Tee holen, denn das Wasser ist nicht geniessbar. Zeitig am Morgen belade ich mit einer Spanierin, Elvira, den Dreiräder-Schiebewagen mit zwei grossen Kübeln heissen Essens. Mit dem 13jährigen Feliciano versorgen wir die Mütter mit Kleinkindern in ihren Baracken, sowie die Kranken und das Gefängnis. In diesem befanden sich meistens Zigeuner, die versucht hatten "abzuhauen", weil sie in ihrem angeborenen Freiheitsdrang das Eingesperrtsein nicht mehr ertragen konnten.

Ein Lichtblick war die Ankunft von etwa 60 Kisten mit Spiel- und Bastelsachen aus der Schweiz. Wir eröffneten ein Kinderfoyer, sowie eine Nähstube, wo Frauen Kinderkleider aus Dekorationsstoff anfertigten, und eine Bast-Arbeitsstube. Die beliebteste Attraktion war ein uns geschenkter Pathé Baby-Kino aus der Schweiz. Hin und wieder kamen die Kinder auch zu uns in die Baracke, um zu singen und zu tanzen. Kinder können schneller Hunger und Elend einige Stunden vergessen.

1. Dezember 1941. Die Regenzeit hat begonnen. In meinem Schlafraum stand das Wasser während zwei Wochen etwa 10 cm hoch. Schlimm war das Zirkulieren für die Internierten: schlechtes Schuhwerk und Unterernährung brachten es mit sich, dass sie häufig vom Mistral umgelegt wurden.

4. Advent. Wir machen Weihnachtspäckchen für 950 Kinder. Inhalt: 1 Päckchen Halfa, Nüsse, Dörräpfel und ein von Kindern aus Secours Suisse Kinderheimen angefertigtes Kärtchen. So feiern wir Weihnachten - das Fest der Freude ?? Ein Rabbiner sprach von Leiden und Prüfzeiten, "die nie zu schwer sind, dass man nicht von ihnen lernen kann" (wörtlich). Er selbst ist dann mit einem andern Rabbiner aus dem Lager geflohen. Ich begegnete ihnen Jahre später in der Schweiz wieder.

Eine grosse Freude war im April 1942, als wir 65 Spanier- und Juden Kinder für das neu eingerichtete Kinderheim im ehemaligen Château von Montluel bei Lyon aussuchen durften. Die Auswahl war sehr schwer, denn am liebsten hätten wir alle Kinder aus dem Lager ausziehen sehen.

Juni 1942. Die Hitze setzt ein und schafft neue Probleme. Die Krankheiten, vorwiegend Dysenterie und Furunkulose, nehmen zu, aber auch Typhus.

Eine Unruhe geht durch das Lager: Viele Männer zwischen 30 und 50 Jahren wurden ohne Erklärung aus den Baracken geholt und auf Camions verfrachtet und, wie ich später vernahm, in Arbeitslager in Frankreich verschickt. Auch unsere 92 "Todeskandidaten", die wir mit massiver Zusatznahrung ausser Bett gebracht hatten, wurden in solch ein Arbeitslager geschickt. (Es waren erst 96 jüdische meist jüngere Männer, denen man das Essen verweigern und nur mit Spritzen das Leben erhalten wollte, wobei sie nach Ansicht des Arztes "ohnehin draufgehen würden". Wir wehrten uns dagegen und konnten doch erreichen, dass 92 überlebten, 4 starben.)

Anfang Juni 1942 verliess Elsa Ruth das Lager, um die Leitung des neuen "Centre" in Cruseilles (Hte Savoie) zu übernehmen. Die als Ersatz geschickten Schweizer Mitarbeiterinnen blieben häufig nur wenige Wochen, was die Arbeit sehr erschwerte.

2. August 1942. Letzte Nacht kam ein Transport von 20 Frauen und Kindern aus der besetzten Zone Frankreichs an. Im Lager nahm man den Ahnungslosen Papiere und Lebensmittelkarten ab. Sie waren ganz verstört, weil sie noch nicht begriffen hatten, dass sie sich in einem Konzentrationslager befanden. "Was halten Sie davon, Schwester? - Was geschieht mit uns?" werden wir immer wieder gefragt. Wir können gegen den Hunger kämpfen, über ihr Schicksal können wir nicht bestimmen. Überall ist Unruhe und Nervosität, aber niemand weiss etwas Genaues, auch wir zwei Schweizerinnen nicht.

3. August 1942. Die Gardes mobiles kommen an, um die bisherige Lagerbewachung zu verstärken. Spanier müssen ihre bisherigen Baracken verlassen und werden in ein anderes Ilôt verlegt, um für Neuankommende Platz zu machen. Schlimmes ahnend, fahre ich mit dem Fahrrad ins Ilôt J hinüber. 600 Juden stehen mit verstörten Gesichtern mit je 20 kg Gepäck vor den Baracken. Was darüber ist, wird ihnen weggenommen. Der "Chef du Camp", M. Littel, macht Appell. Immer wieder werden wir gefragt: "Schwester, wo kommen wir hin?" - Das Schreckgerücht ist "Polen". Was soll ich ihnen sagen? Ich weiss ja selber nichts Genaues. Ich versuche zu ermutigen, drücke viele Hände. Plötzlich überkam mich ein Unbegreifen. Wieso stehen alle so ergeben da? - Ich hätte schreien mögen: "Wir gehen nicht, wir sind keine Herde Vieh." Aber keiner rührte sich. 600 in Schach gehalten von einigen Gardiens, die - wie ich wusste - keine Munition in ihren Gewehren hatten. Sicher sind alle schon so abgestumpft, apathisch und haben sich in das Los der Ausgestossenen ergeben.

Am nächsten Morgen erscheinen auch meine jüdischen Helfer nicht zur Arbeit. In ihrer Baracke finde ich sie ganz verstört, wie sie hastig ihre Sachen zusammenpacken. In einer halben Stunde soll Appell für sie sein. Frau Dr. Schwamm, meine grosse Hilfe beim Kochen und Lebensmittel verteilen: "Nun, Schwester, sind wir auch so weit!" Rat- und fassungslos stehe ich da. Einer nach dem andern, seine kleine Habe mit sich schleppend, verlässt die Baracke. Stundenlang stehen sie dann draussen in der prallen, unbarmherzigen Sonne. Der Lagerchef sagt mir, dass alle 800 vorläufig hier im Ilôt F bleiben würden.

6. August 1942. Am Morgen fuhren wir frühzeitig ins Ilôt F hinunter aus Angst, unsere Leute würden schon weggebracht. Wir trafen alle gereizt und zerschlagen vor der quälenden Ungewissheit. Einige schluckten, was sie gerade bei sich hatten:

schachtelweise Schlaftabletten, andere tranken Desinfektionsmittel, eine Frau schluckte in der Verzweiflung Glassplitter - es herrschte ein entsetzliches Chaos.

Immer wieder mussten die 800 antreten, immer wieder wurde gezählt. In der Nacht kommt Maurice Dubois, der Leiter der gesamten Schweizerhilfe in der Südzone, an, nachdem ich ihn - nach vielen erfolglosen Versuchen - telefonisch über die Entwicklung orientiert hatte. Er erreichte bei der Lagerleitung, dass alle unsere jüdischen Helfer (etwa 12) bei uns bleiben konnten. Trotz der momentanen Freude trauten wir der Sache nicht, und wir bemühten uns, sie für unsere Heime zu liberieren, was uns nicht für alle gelang.

Nacht für Nacht rollten nun die Lastwagen ins Lager, Frauen, Männer, Kinder, aus allen Städten der Südzone. Oft waren sie nur mit Nachthemd und Mantel bekleidet, überraschend nachts aus den Betten geholt. Männer wurden aus den Lagern von Gurs, Les Milles, Récébédou nach Rivesaltes gebracht. Die Leute wurden in den leeren Baracken auf Stroh untergebracht. Die Ankünfte dieser Unglücklichen hörten nicht auf, Rivesaltes war zum Sammellager geworden. In die Nähe des Lagers war ein Bahngeleise gezogen worden. Dorthin wurden dann die ersten 800 mit Camions zum bereitstehenden Zug gebracht und in die Viehwagen verstaut. Über das, was sich beim Verladen abgespielt hat, kann ich weder reden noch schreiben, das Grauen darüber hat mich zeit meines Lebens nicht verlassen. Es kamen Anrufe aus unseren Heimen. "Die Gestapo hat uns dieses oder jenes Kind geholt, schau, ob Du es in Rivesaltes findest und frei bekommen kannst." Kurz drauf kamen auch Kinder aus der Secours Suisse Kolonie von Pringy und St-Cergues an. Das durfte doch nicht wahr sein. Die bisherigen Transporte hatten nur Erwachsene betroffen. Jeweils nach Abgang eines Zuges suchten wir das Lager nach zurückgebliebenen Kindern ab. Nun gab es kein Aufhalten mehr - Alte, Kranke, Kinder, alles wurde verfrachtet. Von Maurice Dubois bekam ich aus Vichy die Nachricht, dass er erreichen konnte, dass wir unsere Heimkinder zurückbehalten konnten, aber sie waren schon in den Eisenbahnwagen. Ich raste zum Lagerchef und bat ihn, die Kinder herauszugeben. "Donnez-moi le même nombre d'autres personnes, il me faut 850 personnes pour ce convoi!" Wer geht schon freiwillig? Ich liess ihm keine Ruhe, kam ein zweites, drittes, viertes Mal in sein Büro. Schlussendlich schreit er mich, rot vor Zorn, an: "Prenez-les et cachez-les dans votre baraque et que je ne vous voie plus jamais!" Ich sause mit der Unterschrift zum Zug hinunter, rase durch das Gewühl der Wagen und habe sie alle wieder gefunden. Kaum stehen wir draussen, beginnt der Zug zu rollen. Einige Tage später können die Kinder unter französischer Bewachung in unsere Heime zurückfahren. Ein kleiner Lichtstrahl. Aber das Ganze war noch nicht vorüber. Es gab keine Bewilligungen mehr, Einzelne vor der Deportation zu befreien. Es gab nur noch die Möglichkeit, sie einzeln aus dem Lager zu schmuggeln.

Ich fälschte meinen Laissez-passer und schickte sie als Begleitpersonen mit einem Säugling in die Maternité nach Elne. Für andere konnte ich das Mitfahren auf dem Milchcamion "als persönlicher Besuch" organisieren. Es war eine heisse Sache, denn man hätte mich aus dem Lager weisen können. Ich war auch überzeugt, dass sowohl der Ilôt- als auch der Lagerchef von meinem Tun wussten und ein Auge zudrückten. Der französische Lagerchef äusserte sich einmal zu mir: "Quel sale travail on m'oblige de faire! Mais j'ai une famille et je dois vivre." Als ich ihn später einmal traf, war er ein vergrämter, weisshaariger und früh gealterter Mann.

25. August 1942. Es geht immer weiter; der Stacheldraht um das Lager wird verdoppelt, die Gardes mobiles sind überall; das Zirkulieren im Lager wird auch für uns schwieriger, wir können nicht mehr alle Ilôts betreten.

26. August 1942. Heute Abend kommt ein ganzer Zug mit 16 Wagen an, um Mitternacht kommt wieder ein Zug, am Morgen ein dritter, 600, 800, 1200 kommen an. Das Lager füllt sich und leert sich bald wieder. Mir ist alles wie ein böser Traum, ich sehe nichts als gehetzte Menschen, ein Kommen und Gehen und niemand, der diesem Alptraum ein Ende machen kann. Nichts denken! Wir versuchen, das Nötigste zu tun, Lebensmittelpakete für die Abreisenden herzurichten. Man rät uns für 5 Tage: 1 kg Brot, 200 g Käse, Sardinen, 2 kg Tomaten und 1 kg Früchte. Es war das Letzte, was wir für sie tun konnten. Durch die Gitterstäbe der Wagen erkenne ich manches bekannte Gesicht. Junge Männer, die wir wieder "aufgefuttern" hatten und die bei einem früheren Transport voller Hoffnung in ein Arbeitslager gegangen waren, sitzen nun mit leerem, trostlosem Blick auf dem Stroh im Viehwagen. Neue letzte Bestimmung: auch alle Kinder über 2 Jahre müssen mitgehen, auch Alte und Kranke aus den Spitälern, die teilweise auf Bahnen gebracht wurden.

Zwei Camions fahren heute mit 25 glücklichen Kindern in unsere Heime zurück. Ich habe keine genauen Zahlen, wie viele Menschen aus Rivesaltes deportiert worden sind, es müssen viele Tausende gewesen sein. Wenige konnten wir befreien, einigen gelang auch die Flucht aus eigener Initiative.

Gegen Ende September muss meine Mitarbeiterin, Marianne Sartorius mit einem schweren Anthrax in die Schweiz zurück. Sie wurde ersetzt durch Heidi Stierlin, die mir bis zur Auflösung des Lagers viel geholfen hat. Erwähnen möchte ich hier, dass auch Emmi Ott mir während einiger Zeit tatkräftig zur Seite gestanden ist.

Die Juden-Ilôts sind leer und auch in mir ist eine grosse Leere, doch das Leben geht hier weiter. Es bleiben noch die Spanier, die politischen Flüchtlinge und die Zigeuner. Der Kommandant bittet uns, wir möchten uns um die 200 Zigeunerkinde kümmern was wir gerne übernehmen. Wir stürzen uns in die neue Arbeit, half es uns doch, nicht ständig an das Vergangene denken zu müssen.

Die 200 Zigeunerkinde - eine wilde, aber liebenswerte Bande - beim Essen etwas zur Ordnung zu bringen, war nicht leicht.

11. November 1942. Die Amerikaner landen in Nordafrika. Grosse Aufregung im Lager. Réunion mit dem Lagerkommandanten und dem Préfet. Sie bitten uns, die Lagerinsassen zu beruhigen; die vor der Deportation Geretteten beginnen das Lager zu verlassen. Wir müssen sie ins Ungewisse ziehen lassen. Einige versuchen, über Spanien und Portugal nach Übersee zu gelangen. Einige finden auch Aufnahme und Arbeit in unseren verschiedenen Heimen.

Die deutschen Truppen sind nun auch in den grösseren Städten der Südzone. Entlang der Mittelmeerküstenzone werden Truppen installiert, täglich überfliegen Flugzeuge unser Lager, täglich hört man schwere Truppen- und Panzertransporte.

23. Dezember 1942. Plötzlich stehen fünf deutsche Offiziere mit dem Lagerkommandanten in meiner Baracke. Sie erkundigen sich nach unserer Arbeit. Mir war nicht sehr wohl zu Mute. "Haben Sie auch Juden in Ihrer Arbeit beschäftigt?" wurde ich gefragt. "Nein, Spanier" log ich in der Aufregung, weil ich für Frau Dr. Schwamm, die mir bis zuletzt geholfen hat, fürchtete. Sie hatte den Raum beim Erscheinen der Deutschen auch kreidebleich verlassen. "Ja, ja, die Schweiz hat ja schon im ersten Weltkrieg Grossartiges geleistet, aber jetzt müssen Sie innert 48 Stunden hier räumen. Was nicht weg ist, wird von uns beschlagnahmt" war der Befehl der Deutschen - und weg waren sie.

Frau Dr. Schwamm hat mit ihrem Mann, ihrer Mutter und ihrem Sohn noch am selben Tag das Lager verlassen. Sie konnte bis Ende des Krieges im Heim in Le Chambon arbeiten.

Wir zwei begannen zu packen, denn wir hatten noch tonnenweise Lebensmittel. Heidi und ich waren allein, denn unsere spanischen Helfer durften nicht mehr zirkulieren. Wir packten und füllten und vernagelten Kiste um Kiste den ganzen Tag und die folgende ganze Nacht. Zum Glück konnte die Vertreterin der amerikanischen Quäker in Perpignan uns einen Lastwagen mit Chauffeur schicken. Drei Lastwagen voll Ware wurden auf den Bahnhof von Rivesaltes gebracht.

Dann ging alles sehr schnell. Wir sahen die übriggebliebenen Spanier mit ihrem Gepäck vor ihren Baracken warten. Wir rannten zu den zunächst Stehenden, alles vertraute Gesichter, "Adiós, señorita, adiós". Lastwagen um Lastwagen wurde gefüllt und verschwanden in einer Staubwolke, weiss Gott, in welches andere Lager in Frankreich.

Auf der andern Seite sahen wir in einer langen Kolonne, mit Sack und Pack zum Bahnhof ziehend, die Zigeuner. Die Kinder sahen uns winken, sie liessen ihre Pakete fallen und kamen auf uns zugerannt. Viele kleine Hände streckten sich uns entgegen, wir wurden fast verdrückt. Als alle weg waren, waren auch wir am Ende.

Schweigend suchten wir unsere paar Habseligkeiten zusammen, packten sie auf unsere Fahrräder und fuhren nach Elne in die Maternité. Zwei Wochen musste ich warten, bis im Bahnhof von Rivesaltes ein Güterwagen bereit war, um unsere Ware und das Brennholz nach Toulouse zu transportieren. Heidi Stierlin und ich trennten uns schweren Herzens, denn viel gemeinsam erlebtes der letzten Zeit hatte uns doch stark verbunden. In dieser Arbeit hat man jedoch nicht lange Zeit zum Grübeln, man wurde bald wieder in eine neue Aufgabe geschickt. Heidi fuhr über Toulouse, der Zentrale unserer Arbeit in der Südzone, nach Montluel (Ain), während ich nach Le Chambon sur Lignon (Hte Loire) ging, um dort die Leitung eines Kinderheimes zu übernehmen. In dieser Arbeit blieb ich bis nach der Befreiung Frankreichs Ende 1944.

Nicht unerwähnt darf die wertvolle Hilfe durch die Institution der Patenschaften bleiben. Für die Kinder war es jedesmal ein kleines Fest, wenn sie die Lebensmittelpakete erhielten, die durch Beiträge von Schweizer Spendern ermöglicht wurden.

Es war eine ausserordentliche Zeit und Situation, in welcher man oft zu Entscheidungen gezwungen wurde, besonders um Leben zu retten, die man letztendlich nur vor dem eigenen Gewissen zu verantworten hatte.

Basel, 15. August 1989, Friedel Bohny-Reiter.

Bébé au Camp de Rivesaltes



après 4 mois de séjour à
la Maternité suisse à Elne



malades -- sous-alimentés



avant le départ --
pour quelle destination ?



P.S.:

Ein Erlebnis, von dem zu erzählen ich mich in meinem Bericht gescheut habe, möchte ich nun doch erwähnen.

Aufgebrachte Stimmen vor unserer Baracke liessen uns eines Morgens aufhorchen - es war im unruhigen Sommer 1942 -. Wir waren gerade am Kochen der Mahlzeiten, und die Baracke war bis zur Essensverteilung geschlossen. Ich öffnete die Türe und verstand einige Sätze der aufgebrachten Menge - es müssen einige Dutzend gewesen sein - "Voilà la Suisse, comme elle aide les réfugiés, comme elle refoule les femmes et les enfants", und schon kamen Steine gegen die Barackenwände geflogen. Erschrocken schloss ich die Türe. Als es draussen etwas ruhiger geworden war, kamen zwei jüdische Männer, klopfen an und meinten - sichtlich verlegen: "Ach Schwester, es tut uns so leid, auch Sie sind ja machtlos, aber Sie müssen verstehen, unter den gestern Nacht Angekommenen waren Frauen und Kinder, welche versucht hatten, sich in die Schweiz zu retten, zurückgeschickt (refoulés) und anschliessend in Frankreich aufgegriffen und ins Lager zurückgeschickt worden waren." Ein Gefühl der Ohnmacht befiel mich, wie immer wieder. Im übernächsten Transport fuhren auch diese Leute ostwärts ihrem Schicksal entgegen.

Dass die Schweiz ihre Grenzen für Flüchtlinge geschlossen hatte, erfuhr ich erst später.

Activités dans les camps

Rapport de TOULOUSE à nos Collaborateurs de France non occupée,
daté: 4 mai 1942

Extrait de rapport sur Rivesaltes.

Rivesaltes.

C'est en février 1941 que les premiers internés sont arrivés dans cet immense camp balayé par les vents froids qui font rage dans cette région, surtout à cette époque de l'année. Nous l'avons visité à ce moment là. Il était triste: pas d'arbres dans tout le camp, pas un brin d'herbe non plus; seulement de la terre et de la pierre. Les toits de plusieurs baraques avaient été enlevés par le vent, et des plaques de tôle s'étaient envolées à plusieurs centaines de mètres. C'est à ce moment-là que nous avons fait nos offres d'aider dans ce camp. Elles n'ont été acceptées qu'à condition que nous n'y mettions pas de personnel étranger, donc suisse, condition qui nous n'avons, naturellement, pas pu accepter. Nous avons renouvelé à plusieurs reprises notre offre. Enfin, au mois d'août 1941 nous avons pu commencer notre travail. C'est Elsa Ruth qui était chargée de la direction. Immédiatement, une baraque et du matériel furent mis à sa disposition.

Les difficultés dans ce camp étaient d'un autre ordre que dans celui de Gurs, du fait de l'immensité même du camp. Une infirmière (la seconde) et le personnel ont également été choisis parmi les internés. Ce serait trop long de vous faire part de toutes les difficultés auxquelles Elsa Ruth a dû faire face. Plusieurs oeuvres de secours, désirant également apporter une aide dans ce camp, ont chargé le Secours Suisse de faire des distributions pour elles. C'est ainsi que dans notre baraque, nos distributions se font en collaboration avec les Quakers Américains et l'OSE, qui ont fourni des marchandises que nous préparons et distribuons.

Comme presque tous les enfants des différents camps ont été concentrés à Rivesaltes, il s'agissait par conséquent de faire de grandes distributions: près de 2'000 enfants au début. Ce chiffre a beaucoup diminué. Il n'est actuellement plus que de 700. Après être allée au plus pressé, c'est à dire aider les enfants, Elsa Ruth a organisé de grandes distributions de riz et de légumes secs pour des adultes sous-alimentés et malades. Plus tard est venu le projet de secourir les cachectiques (carence alimentaire). Il s'agissait de demander au camp de nous fournir tous les vivres qui étaient destinés à ces gens, de les grouper dans quelques baraques, et de nous charger nous-mêmes de leur alimentation complète. C'est ainsi qu'avec l'aide de l'OSE et des Quakers, comme avec des denrées du Secours Suisse, nous avons pu prendre en charge depuis plusieurs semaines 78 cachectiques auxquels nous distribuons 5 repas par jour. C'est un travail très satisfaisant pour Elsa Ruth qui peut constater au jour le jour l'effet bienfaisant de cet effort. Des gens qui étaient pour ainsi dire perdus, ont été ramenés à la vie, et après quelques semaines ou quelques mois de ce régime, ils seront absolument rétablis et nous pourrons en prendre d'autres. Tout dernièrement, l'OSE a organisé une distribution semblable pour un nombre un peu plus grand de ces cachectiques, distribution à laquelle nous collaborons également.

A part l'aide alimentaire, Elsa Ruth avec l'aide d'Elsbeth Grauer et de Friedel Reiter a organisé des foyers de couture et différentes petites oeuvres sociales. L'Inspection Générale des camps a donné toutes facilités aux oeuvres pour qu'elles puissent obtenir la libération des enfants en vue de les prendre en colonie. C'est grâce à cela en partie que le nombre des enfants internés a tellement diminué. Le médecin-chef nous a demandé d'héberger tous les petits enfants jusqu'à 3 ans, car il craint qu'une expérience comme celle de l'année dernière ne se répète cet été. En effet, le climat de Rivesaltes est dangereux pour les tout petits. Nous tâcherons de les prendre à Banyuls et à Elne.

Maurice Dubois, extrait rapport Rivesaltes, septembre 1994.

La Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants au Camp de Gurs (B.P)

C'est ainsi que nous nous appelions depuis le 1er janvier 42, peu après que nous ayons fêté le premier anniversaire de notre présence au Camp.

Des centaines de baraques, constructions des plus primitives, se serraient dans le sol bourbeux, l'une des pires choses de Gurs. C'est ici que séjournaient dans une attente impatiente des gens persécutés par le malheur, des malades, des vieillards, des enfants. Certains mouraient de froid, et beaucoup d'autres de faiblesse. Dans le cimetière du camp, après le premier hiver, on comptait déjà plus de mille tombes. Et nous évoquions le début de notre travail en ce froid décembre 1940.

Il y avait alors 18'000 personnes qui attendaient du secours, et espéraient. Comme aide volontaire, je ne savais par où commencer, car il était difficile d'avoir rapidement une vue d'ensemble. Il pleuvait, pleuvait ... Le sol était changé en une mer de boue. On n'y pouvait avancer qu'avec peine, on glissait, on enfonçait. Lorsque pour la première fois, j'entraï dans une baraque, il y faisait sombre en plein jour. A cause du froid, on avait fermé les volets, et il n'y avait pas de vitres. C'est là que les gens étaient couchés, blottis côte à côte, sur des sacs de paille souvent humides posés sur le sol. Il n'y avait ni tables, ni chaises, ni possibilité de suspendre des vêtements. Tous les biens des occupants étaient rassemblés au pied ou à la tête de leur couche. Une faible lumière ne brûlait que de 18 à 20 heures. Les lieux étaient infestés de rats et de vermine. L'installation des latrines était à 100 mètres, au haut d'un raide escalier de deux mètres. Pauvres gens, faibles, vieux et malades ... ! La lessive était accrochée pour sécher aux fils de fer barbelés, et le vent la déchirait, on en emportait une partie.

La nourriture consistait, le matin, en une sorte de café grisâtre, à midi en soupe avec le sixième d'un pain comme seule nourriture solide pour toute la journée, et le soir de nouveau de la soupe. La faim était un tourment, en sorte que sans le vouloir, on se remettait toujours à parler de nourriture. Les humains les plus divers aux habitudes et aux besoins les plus divers aussi étaient parqués côte à côte et avaient de la peine à concevoir ce qui leur arrivait.

Par bonheur, il y avait des internés pleins d'initiative qui formèrent des groupes d'aide, improvisèrent un service de santé, une sorte de service social, et qui étaient, par leur attitude, un exemple pour beaucoup.

Pour moi, qui étais du dehors, il était absolument nécessaire de vivre cette situation de plus près. Ainsi, cette misère me poussa à faire moi-même ce qui était de quelque façon possible.

Mon principal souci allait aux enfants, aux femmes enceintes, aux mères avec leurs nourrissons, aux malades, et plus tard aussi aux jeunes. Il était clair qu'il fallait d'urgence sortir les enfants de ces sombres baraques. Ainsi, je me battis pour obtenir une baraque, des tables, des bancs, où nous pouvions quotidiennement et régulièrement servir aux enfants un repas commun dans une pièce claire. Plus rapidement que prévu, avec l'aide de deux femmes, nous pûmes gratter la plus grosse crasse, dans une grande pièce. - Après de longues recherches et demandes, on nous confia comme un trésor précieux un balai pour une heure. La conduite devant la baraque étant gelée, il fallait chercher l'eau à 10 minutes. Mais les femmes affaiblies ne pouvaient se mettre énergiquement à cette tâche et une couche de glace se formait dans les récipients. Le vent froid de décembre soufflait mordant, à travers les trous, et des rats affamés sautaient des fentes du plancher ... C'était, il est vrai, dimanche, mais nous voulions lutter contre cette misère sans bornes. - Alors, il nous arriva, comme un don du ciel, un camion nous apportant les deux premiers tonneaux de lait en poudre venus de Suisse. Un Espagnol habile nous donna un peu de bois (volé, il est vrai). Et ce fut merveilleux de pouvoir préparer du lait chaud et sucré. Je vois encore les yeux éclairés de ces femmes tremblantes de froid, sans bas, dans des souliers en lambeaux ...

Ce fut l'inauguration de notre baraque suisse. Dès le lendemain, je pus commencer à distribuer du lait à 60 petits enfants et porter quelques litres dans les baraques des malades. Bientôt arriva encore du ravitaillement et encore avant la fin de l'année, 750 enfants d'âge scolaire eurent le petit déjeuner quotidien, et plus tard, encore 100 adolescents reçurent un goûter.

Je considérai que la nécessité suivante était d'occuper les enfants de façon sensée. Après le déjeuner, la salle était transformée en classe d'école (l'OSE nous fit même cadeau d'un tableau noir) où des groupes allemands, espagnols et français recevaient leur enseignement, et apprenaient avec un zèle remarquable. Parmi les internés, on trouvait des gens aux précieuses capacités d'enseignants. On chantait beaucoup de gaies chansons de route. Des mains d'artisans habiles fabriquaient avec les tonneaux de poudre de lait de drôles d'instruments de musique, de sorte que nous pûmes former notre propre orchestre. On fêtait toutes sortes de petites fêtes, à l'occasion desquelles de belles images de paysages suisses contribuaient à créer une joyeuse ambiance. A l'une de ces occasions, quelques jeunes filles nous surprirent par un chant qu'elles avaient composé:

Ruf aus Gurs:

Wir sind ganz junge Bäumchen
aus fernem Heimatwald
von einem bösen Förster
entrissen mit Gewalt.
Wir suchen einen Gärtner
ringsum in weiter Welt,
wir suchen neue Erde,
die unsre Wurzel hält.

Noch leben alle Fasern
an jedem zarten Stamm,
und unter Gärtners Händen
da stünden wir bald stramm.
Wir würden reichlich lohnen
die Mühe und den Fleiss,
wir würden grünen, blühen,
dem Heger nur zum Preis.

Wir woll'n mit jungem Grüne
die Menschen all' erfreu'n,
es sollen unsere Zweige
einst reiche Früchte streu'n.
Wo bleibst Du, lieber Gärtner?
Uns friert, der Nordwind weht,
nimm uns in Deine Obhut,
noch ehe es zu spät.

Bientôt d'autres organisations de Secours furent aussi à l'oeuvre, telles que l'OSE, les Quakers, la Croix-Rouge française. Les protestants français, la Cimade, furent les premiers à nous apporter du secours dans le camp.

Ils firent fonctionner une grande bibliothèque, et l'YMCA procurait des instruments de musique et du matériel de dessin pour les artistes. Dans plusieurs baraques régnait et règne encore une vie culturelle active. Parmi les internés, le nombre des intellectuels est relativement élevé: écrivains, musiciens, chanteurs, danseuses, peintres. En dépit des circonstances pénibles, on organise des "soirées" consacrées à des discussions, des cours, des représentations théâtrales, à la danse et au chant. Mais tous les programmes doivent être d'abord censurés! Il existe aussi une exposition de tableaux et d'autres travaux artistiques qui sont très appréciés. Chaque dimanche matin, nous savourons dans la baraque voisine un concert classique. C'est mon repos ...

Au printemps, nous avons transformé un immense champ de chardons en jardin; car il fallait que les jeunes aient du travail. Ils m'ont prouvé qu'ils le font volontiers, si on leur en donne la moindre occasion. Il ne fut pas facile de trouver l'outillage nécessaire, et cela demanda beaucoup de patience au maître cordonnier Abraham qui fonctionne chez nous comme maître jardinier. Avec beaucoup de zèle, il se mit à la tête d'un groupe de jeunes garçons et filles, et c'était une joie de voir comment leurs corps abîmés s'épanouissaient et se bronzait au soleil. Aussi bien des enfants gâtés de parents malheureux, que de jeunes Espagnols devenus sauvages, ou des jeunes filles qui ne connaissaient rien à la nature pouvaient voir là un chemin qui leur permettrait tôt ou tard, en Europe ou en Amérique, de gagner sainement leur pain. Le jardin nous livrait de riches récoltes jusqu'en hiver: surtout du maïs, des pommes-de-terre, des tomates, des pois et de la salade. La surface plantée mesure 16 ares, dont une partie embellit les ateliers et l'étable des brebis (deux bonnes bêtes achetées grâce à un don de Monsieur le Ministre Stucki) qui nous ont déjà donné une quantité de laine. Je l'ai filée sur mon rouet suisse, parvenu jusqu'ici grâce à une autorisation spéciale de Vichy après un voyage de 4 mois et grâce à notre curé, un Valaisan, qui nous l'a apporté. Ainsi, nos collaborateurs du camp ont pu porter des chaussettes chaudes.

A Gurs, il pleut souvent et il y a des tempêtes. Une fois, notre toit fut emporté. J'eus la plus grande peine à protéger les vivres, mais rien ne fut volé. Nos magasins abritent des trésors de diverses sortes: lait en poudre, farines pour enfants, olives, millet, pois, pommes séchées (collectées par des écoliers suisses), ainsi que du pain de figues et du poisson salé acheté en France. Chaque fois qu'un camion apporte de nouvelles caisses ou des sacs, les enfants jubilent et cherchent à deviner son contenu. "Lait, chocolat??" "Non, du pain" dit un petit garçon à la mine sérieuse. C'était pour lui quelque chose de spécial, et le plus important.

Un moment impressionnant, c'est lorsqu'il arrive q'un jour, on peut faire rouler un imposant fromage d'Emmental dans notre baraque. Alors, notre chef magasinier se sent toujours un peu plus important que les autres gens. Et moi aussi. Cet instant me remplit d'un secret orgueil. On peut être sûr que tout-de-suite après, quelqu'un frappera à la porte et demandera une petite faveur. Il faut souvent alors beaucoup de patience et de tact pour bien expliquer au demandeur qu'il doit d'abord s'annoncer au médecin, car nous sommes avant tout un Service de Secours aux Enfants, etc. ... Peut-être n'est-il pas assez malade, pour que sa demande soit prise en considération, bien qu'il soit faible et ait faim ... On est submergé de questions et de demandes les plus diverses, et même lorsque nous ne pouvons pas aider, nous estimons de notre devoir d'écouter patiemment. Comment pourrions-nous les encourager? - Malgré cela, quelques-uns quittent notre petite chambre un peu plus confiants; peut-être parce qu'ils ont de nouveau rencontré quelqu'un qui est en contact avec le monde extérieur, qui leur a dit comment est la vie hors du camp. Peut-être parce que l'on a fait tout son possible pour ne pas les traiter comme des prisonniers. D'innombrables et tristes destins défilent devant moi.

Les résultats de la première année de travail nous encouragèrent à le développer encore beaucoup au cours de la deuxième. Le travail était devenu un peu plus facile. Au début de 1942, il y avait 7600 internés. Les éléments les plus jeunes avaient été transférés dans des compagnies de travail pour étrangers. Quelques-uns avaient pu être libérés, et certains avaient réussi à émigrer. Les écoliers purent être répartis entre de plus petites classes, et les soixante petits avaient déjà leur propre lit. L'hôpital du camp où travaillait un médecin français très efficace avait reçu des lits et même des draps. Quel changement pour les malades, qui jusqu'alors étaient étendus sur la terre nue, ou des treillis en fil de fer! - Entre quelques baraques avait surgi un petit chemin pavé de grandes pierres, et par-dessus les fossés, on avait construit des ponts de branchages, de sorte que l'on n'enfonçait plus dans la boue.

Mais la France continuait à souffrir, et nous le sentions aussi dans le camp. Les soupes devenaient plus claires et les oedèmes de la faim se multipliaient de jour en jour.

Comme nous étions là en premier lieu pour les enfants, nous ne pouvions guère constater à quel point les adultes déclinaient. Ainsi, notre cuisine et un personnel éprouvé furent mis à disposition pour préparer les suppléments de secours. On concentra les sous-alimentés dans des baraques spéciales. La direction du camp confiait la nourriture destinée à ces internés à l'état brut. Elle consistait en pain, pickles (mélanges de légumes conservés au vinaigre) et une cuillère à soupe de sucre par personne. Ainsi, nous essayions de préparer un repas avec les denrées venant de six donateurs différents. On parvenait à être juste envers tous, bien que ce ne fut pas toujours facile et que le combustible et l'eau n'aient pas toujours été en suffisance. De bonne heure, jusque tard, nous avions fort à faire. Dans de vieilles charrettes, nous conduisions les récipients bosselés sur le sol cahoteux, et distribuions à chaque malade sa ration, dans sa propre gamelle ou dans une simple boîte.

A cette époque, il est alors bien rare que quelqu'un soit libéré. Les cercles catholiques ont fondé de très précieux petits homes et accueillent dans leurs maisons 30 à 50 personnes qui peuvent travailler dans la maison ou au jardin. Ainsi, plus de 200 internés ont déjà eu la chance d'attendre l'avenir dans un meilleur entourage. Mais ces libérations exigent un parcours compliqué à travers divers services, ce qui peut demander des mois. Les Autorités travaillent avec une lenteur effrayante, et sans ordre. On perd de heures et des jours à attendre à la Préfecture et quoique l'on se comporte bien, on est traité avec dédain, parce que l'on vient du Camp de Gurs qui n'a nulle part bonne réputation. Essaie-t-on, en cas de nécessité, de téléphoner, que l'on risque de devoir attendre 48

heures pour ne pouvoir qu'à peine comprendre la conversation. Les télégrammes de Toulouse arrivent après trois jours et plus. Beaucoup de petites choses entravent notre travail journalier. Mais elles gênent aussi les Autorités du camp pour avancer et faire mieux. Et cependant, tout cela serait plus facile à supporter s'il n'intervenait pas toujours quelque malheureux imprévu.

En été précisément, alors que les internés jouissaient d'un peu plus de liberté et que les barbelés entourant les îlots des femmes avaient été enlevés, commencèrent les premières déportations qui déchirèrent de nombreuses familles. Par milliers, - et parmi eux, des malades sur des civières - des internés furent parqués et forcés d'entrer dans les camions, pour commencer ce triste voyage vers l'inconnu. Mon estimée collaboratrice et remplaçante pour les vacances, Soeur Emma Ott et moi-même, nous nous tenions là et ne pouvions rien entreprendre contre tout cela, sauf rendre quelques derniers petits services: transmettre des messages désespérés des îlots des femmes aux baraques des hommes, des anneaux de mariage, des montres, des papiers importants, des passeports - distribuer un peu de fromage pour le voyage - et essayer de tranquilliser ces pauvres personnes pourchassées. A tant de personnes de valeur devenues chères, nous serrions la main une dernière fois. A plus d'un manquait la force intérieure de vivre cette tragédie. Jamais je ne pourrai oublier les yeux remplis de mortelle terreur de ces déportés qui me criaient: "Soeur suisse, dites-le dans votre pays, dites dans le monde entier ce qui se passe ici!"

C'était de longues, lourdes nuits. A l'aube, chaque fois, les derniers camions quittaient le camp dans un bruit de ferraille. On ne sut plus rien des déportés. Les rumeurs les plus effrayantes conduisirent beaucoup de gens au désespoir. Mais il était de notre devoir de recommencer à nouveau chaque journée avec ceux qui étaient restés. Ce n'était pas simple, car nous étions tous trop secoués. Il s'agissait de préserver la tranquillité nécessaire. Et combien nous était précieux chaque collaborateur capable! Nous les avons toujours choisis parmi les internés. Ils ont accompli de grandes choses, car ils étaient en plein danger sans protection de notre part, et pourtant pendant les déportations, ils travaillaient nuit et jour avec grand dévouement. L'équipe de 20 personnes comprend aujourd'hui 8 nationalités différentes ... Ce que nous vivons ensemble fait de nous une famille dans laquelle chacun fait de son mieux et voit dans l'autre un camarade. Chaque fois que les "gardiens" entouraient notre baraque et réclamaient quelqu'un, nous tremblions involontairement. Combien nous aurions aimé les cacher. Nous ne pûmes sauver que quelques-uns de nos collaborateurs avant les transports. Pauvres gens, qui nous regardaient comme des bêtes traquées, et bégayant: "Mais la Croix-rouge peut sûrement faire quelque chose?" - Non, nous ne pouvions rien faire, que de tenir bon.

Une nuit de fin novembre 1942, par un froid mordant, arrivèrent tout à coup 2000 Espagnols du Camp de Rivesaltes qui avait dû être vidé d'un jour à l'autre. L'administration du camp fit tout son possible pour fournir aux arrivants au moins un sac de paille et un toit. Tout le monde s'efforça de trouver le plus nécessaire. Mais à quoi servaient les poêles sans tuyaux s'il n'y avait pas de bois, et d'où prendre la nourriture pour tout le monde? Nous nous empressons de préparer quelque chose de chaud, mais les enfants ivres de sommeil et les mères épuisées étaient trop fatigués pour manger. Ils étaient gelés, pleuraient. Ils eurent de la peine à s'accoutumer au rude climat pyrénéen. De plus, ils se raidissaient contre la surveillance beaucoup plus sévère qu'ils trouvaient à Gurs. Depuis quatre ans, ils étaient sur un sol qui n'était pas leur patrie et durant trois ans auparavant, ils avaient vécu dans l'Espagne en guerre. Tristes et amers, ils s'établissaient dans de nouveaux lieux.

Les 300 enfants qui venaient d'arriver animaient à nouveau le camp. Ils s'étaient bientôt remis des fatigues du voyage, et s'ébattaient comme de jeunes chevaux sauvages. Nous tentâmes de les maintenir ensemble après le petit déjeuner pour de courtes leçons variées et de les habituer à un peu d'ordre et de discipline. Cela se passait bien, tant qu'aucun effort de leur part n'était exigé.

Nous voyions que les Espagnols étaient capables d'enthousiasme et nous utilisâmes le jour de la Saint Nicolas pour organiser une joyeuse petite fête, où les petits reçurent d'un Saint Nicolas suisse les cadeaux de leurs parains et furent prévenus qu'ils devraient apprendre à mieux obéir, avertissement qu'ils prirent, sous cette forme, très au sérieux. Les plus grands donnèrent un spectacle de danses et chants espagnols, et devinrent beaucoup plus faciles à diriger après avoir constaté que nous respections leurs particularités.

Cette année, nous eûmes même un arbre de Noël illuminé de bougies. La danseuse Helga, drapée dans un tissu bleu, représente Marie avec des gestes saisissants. L'abbé Gross, un Suisse, était présent et parla de la signification de la Croix-Rouge. On sentait la joie de Noël. Pour la première fois depuis les déportations, nous respirions de nouveau.

Peu après la fin de l'année, un nouveau malheur se précipita sur nous. Un matin, des soldats allemands lourdement armés entourèrent le camp. Cette fois, ils recherchaient entre autres des gens que leur activité politique avait mis en danger. Ils furent chargés dans des camions, très sévèrement surveillés, avec des mitraillettes devant et derrière eux, et emmenés.

Ainsi, la nouvelle année 1943 commença de façon très sombre, car ces commandos allemands, qui revenaient constamment chercher de nouvelles personnes déclenchèrent la panique dans tout le camp, enlevant à ces malheureux leurs dernières forces.

Les déportations continuaient, avec des scènes effrayantes. Plus de 200 jeunes couples furent à nouveau séparés lors de ce dernier transport. Certains, qui ne voulaient pas être séparés de leur conjoint, demandaient à partir aussi. Et l'on cherchait ces "volontaires" menottes aux mains. Comment les consoler? Lors du dernier convoi, on permit aux femmes de venir voir leurs maris, avant minuit, pendant un quart d'heure. Perdues de douleur, elles erraient à la recherche d'un secours dans le sombre îlot spécial des partants, et appelaient leurs maris. Je revois encore l'enfant au maillot que dans l'une de ces baraques désolantes, je remis pour la dernière fois dans les bras de son père. Il pleurait silencieusement dans un coin, tandis que le poupon lui tendait les bras. La femme me posa la terrible question, de savoir si elle devait prendre l'enfant avec elle, ou le laisser dans l'incertitude du camp? --- Je revins, sans réponse.

En comparaison avec l'hiver 1940-41, certaines choses se sont améliorées. Les Quakers et les organisations juives de secours aident beaucoup. L'ORT, organisation juive de formation professionnelle a installé des ateliers- modèles pour menuisiers, coiffeurs et cordonniers, mais où l'on ne peut recevoir qu'un nombre restreint d'élèves. L'UGIF dirige une buanderie primitive mais très importante où les internés peuvent laver et laisser sécher leur linge. La Croix-Rouge américaine a distribué en grande quantité, par l'intermédiaire des Quakers, des vêtements pratiques pour les hommes et du linge pour

les petits enfants. Le Service de la Santé est soutenu par une équipe d'infirmières de la Croix-Rouge française.

Notre Secours Suisse peut à côté d'autres tâches, donner à 326 enfants un petit déjeuner et un goûter. L'après-midi, plus de cent jeunes, toujours affamés, des femmes enceintes et des mères qui allaitent reçoivent un repas supplémentaire consistant en soupe et fromage.

Pour les nombreux enfants, le camp reçoit chaque jour 10 à 20 litres de lait - un dixième de la ration minimale que l'on recevrait avec les cartes d'alimentation. Les malades et les vieillards ne reçoivent aucun supplément. Ainsi, notre lait suisse est une grande aide qui est non plus tolérée mais maintenant appréciée par l'administration du camp.

Mais les plus reconnaissants sont les nombreux enfants, petits et grands, toujours encore sans patrie. Nous pûmes encore pendant toute une année les pourvoir du plus nécessaire et leur apporter un peu de bonheur.

Tous virent dans l'aide suisse un rayon d'espoir et la preuve qu'ils ne sont pas encore tout-à-fait oubliés du monde.

Elsbeth Kasser, mai 1943.



GURS

Au Camp de Gurs, en août 1942

Avant d'arriver au Camp de Gurs, début juin 1942, je le connaissais par les rapports de l'hiver 1940-41, sombre époque où le cimetière immense, témoignage significatif, comptait déjà tant de victimes. Image qui évoquait pour moi un de ces cimetières de champ de bataille que j'avais vus en Alsace après la première guerre mondiale. Là-bas, il y avait des croix, ici des pierres, là-bas ils étaient tombés pour la patrie, ici ils sont tombés victimes de la faim et de la maladie.

Lors de mon arrivée à Gurs en juin 1942, c'est une image toute différente qui s'est présentée à mes yeux, et je fus agréablement surprise de trouver les îlots de femmes sans barbelés, de constater que les internés pouvaient circuler librement, sur la grande route qui traverse le camp, jusque tard dans la nuit. Ils étaient autorisés à aller jusqu'à la lisière du petit bois qui leur donnait l'illusion d'avoir quitté le camp. Il y en avait même quelques-uns qui portaient le dimanche, dans un rucksack, couverture, matériel de cuisine, ration journalière et livres vers cette lisière, comme s'ils allaient faire une excursion. Pour une journée, ils laissaient ainsi derrière eux la vie d'internés, et rentraient le soir reposés et brunis par le soleil.

Il y avait également une troupe théâtrale très active, ou plutôt deux. Dès les premiers jours, j'ai assisté à une représentation. Après une petite pièce en un acte sans signification particulière, on nous présenta une revue intitulée "Aux Puînés" qui a fait sur moi une impression profonde. C'étaient des événements de leur séjour au camp et de leur vie de réfugiés, présentés en images caractéristiques, sous forme de danses, de dialogues et de chants, avec beaucoup d'ironie et de sérieux caché. J'étais émue de trouver un tel esprit créateur malgré les circonstances.

Chaque dimanche matin avait lieu un concert exécuté par un violoniste, ancien chef d'orchestre et un pianiste compositeur. Ces concerts étaient annoncés par des affiches vraiment artistiques, dessinées par un spécialiste. Les programmes contenaient exclusivement de la musique sérieuse, le plus souvent classique. Qu'importaient les bancs en bois blanc sans dossier sur lesquels nous étions assis, le plancher en bois brut? Qu'importait le vieux banc branlant placé devant le piano, le fait que les abat-jour étaient en carton? Nous n'avions qu'à fermer les yeux pour être transportés dans un autre monde, un monde meilleur - pour une heure -. Tous les samedis, le soir, des assoiffés d'instruction se rendaient à une conférence scientifique donnée par les médecins du camp, réfugiés comme tous les autres. Cette vie intellectuelle active, élaborée avec beaucoup de peine, a donné son cachet spécial à Gurs. Tout le camp avait un aspect particulier, bien que ce rayonnement ne parvînt pas à toucher tous les internés.

La nourriture était vraiment insuffisante: à midi et le soir, une soupe faite d'un peu de légumes cuits à l'eau; les internés recevaient parfois un petit morceau de viande ou de poisson ajouté à leur ration de pain. A la saison des fruits, il leur en était distribué, de bonne qualité et assez largement. S'ils souffraient de carence alimentaire, on peut dire que cependant ils vivaient à peu près paisiblement.

Mais une inquiétude grandissante pouvait être constatée. On parlait plus ou moins secrètement de transports vers "Rivesaltes" et personne ne voulait plus quitter Gurs, ce Gurs qu'ils avaient si souvent maudit. Des listes étaient dressées, et encore des

listes. Mais il ne s'en est suivi aucun transport. Mais un beau jour, les "Noirs" ont fait leur apparition. La nouvelle Police française a cerné le camp. Comme des oiseaux noirs qui obscurcissent le ciel, ils ont projeté la crainte dans le coeur des hommes, et ainsi s'est approchée la première mauvaise journée, le 5 août.

Chacun tremblait à la pensée que son nom pourrait se trouver sur la liste. Personne ne connaissait la destination. Le matin, les chefs d'îlots traversèrent les baraques en lisant des noms et se sont contentés d'ajouter laconiquement: "emballer"! En une heure, tout devait être prêt. Des personnes qui avaient traîné à Gurs presque deux ans, devaient préparer leurs bagages pour retourner, qui sait, dans le pays d'où elles avaient été chassées. Les bruits les plus invraisemblables circulaient sur le but du voyage. La plus grande terreur leur fut inspirée par l'idée d'une déportation en Pologne. Certains, qui avaient fait leurs bagages depuis longtemps, défaisaient tout et recommençaient dans leur énervement et leur désespoir trois et quatre fois. Les monticules de bagages grandissaient à vue d'œil au bord de la route devant les îlots. Les représentants des organisations de bienfaisance avaient le droit de circuler librement et nous avions ainsi la possibilité d'encourager les malheureux, de prendre des lettres et des adresses. Tout l'après-midi, les camions ont fait la navette chargés du bien de ces pauvres gens persécutés. Vers 18 h., la triste caravane des condamnés a commencé à se mettre en route. Îlot après îlot, elle cheminait le long de la route, tout le monde chargé de bagages à main, accompagné par les gardiens de la loi. Des vieillards, des infirmes, des gens à demi aveugles se trouvaient dans le sombre troupeau. Des malades furent tirés de leur lit et forcés de suivre. Peu à peu le nombre de ces êtres lamentables grossissait dans les deux hangars. Dans l'un étaient groupés les femmes, dans l'autre les hommes. Mille êtres humains, mille destinées, des pères et des mères s'en allaient volontairement pour suivre leurs fils et leurs filles. Des femmes suivaient volontairement le mari et vice-versa. Il y avait une limite d'âge de 60 ans, la limite inférieure était en principe de 18 ans. C'était bouleversant de voir avec quel calme la plupart acceptaient l'inévitable.

Tard dans la soirée, les organisations de secours ont encore distribué un repas se composant de riz chaud, de fromage et de fruits. Le repas des condamnés. Les malheureux étaient si affamés qu'ils avalèrent presque tout sur place. D'autres provisions de route leur ont été passées dans les wagons à la station de chemin de fer d'Oloron. L'attente paraissait interminable.

Ils étaient là, dans les hangars, assis sur quelques rares bancs ou sur leurs bagages, ou encore debout. Finalement à 23 heures, le "chargement" dans les camions et les autobus a commencé. Ils furent appelés et chargés par groupes de 30. Nous étions là, impuissants, à les regarder. Voici une femme qui demandait si son mari était encore là. Combien de fois ai-je dû revenir de l'autre hangar pour dire qu'il était déjà parti. Ainsi, les époux étaient séparés pour tout ce long voyage, car les camions correspondaient aux wagons à bestiaux de la SNCF. Nous portions des lettres d'un hangar à l'autre, notions des adresses, prenions en dépôt de l'argent, des bijoux qu'il s'agissait de faire parvenir à des connaissances, derniers adieux à des amis. Quelques-uns, combien rares, ont pu être libérés du transport, à condition d'être remplacés, d'autres ont été tirés du lit au milieu de la nuit à titre de "volontaires". Un marché d'esclaves n'a pas pu être pire. La nuit semblait sans fin, et finalement le froid devenait sensible. Cependant quelques jeunes filles reprenaient courage, retrouvèrent leur rire et commencèrent à chanter. Elles s'encourageaient mutuellement et désiraient être braves et tenir bon jusqu'au bout. Voiture après voiture s'en allèrent; la dernière partit à 8 heures du matin. Le camp avait l'air mort, la route du camp appelée "boulevard" presque déserte. Les îlots étaient de nouveau ouverts, mais les "Noirs" restaient.

Le 7 août, tout fut de nouveau fermé. De nouveau on publiait des listes. Nous portions le petit déjeuner des enfants dans leurs baraques. Les mères des nourrissons étaient autorisées à venir le chercher chez nous. Quelques-uns de nos collaborateurs ne pouvaient pas venir au travail. Je me rendis dans les îlots pour savoir s'il y en avait qui devaient partir. Cette fois, trois des nôtres en étaient. J'essayai d'intervenir en leur faveur auprès de la direction du camp, sans succès. La baraque des enfants était abandonnée, car sa responsable avait dû suivre le premier départ.

Cette fois, 600 personnes devaient quitter le camp, des Allemands, des Autrichiens, des Tchèques, des Polonais, des Russes; tandis que lors du premier transport il n'y avait que des juifs allemands. De nouveau, le triste cortège en direction des hangars; les femmes ici, les hommes là-bas. Voilà deux jeunes filles qui laissaient derrière elles leur mère mourante. Tard dans la soirée, la mère elle-même fut amenée. La voici sur une chaise pliante, à bout de forces, brisée, entourée de ses filles en larmes qui venaient à peine d'accepter leur destin. Elle resta ainsi couchée pendant deux longues heures, quand finalement le directeur s'est décidé à rayer la femme et ses deux filles de la liste. Et on les a fait revenir à leur baraque. Plus loin une femme qui avait tous les papiers nécessaires pour son émigration, à qui la Préfecture venait de communiquer par téléphone l'obtention de son visa de sortie de France; il fallait qu'elle parte. Son mari se trouvait dans l'un des premiers wagons, elle dans le dernier.

Il y avait aussi dans ce convoi deux jeunes filles dont la plus jeune travaillait chez nous au jardin potager. Elle s'était fait inscrire pour le transport, parce que sa soeur se trouvait sur la liste et qu'elle n'avait plus ni mère, ni père, ni d'autres parents. Après l'intervention de presque toutes les organisations de secours, elles ont été autorisées à rester, mais durent attendre toute la nuit dans le hangar. Le chargement des camions a duré jusqu'à 8 heures du matin. Il n'y avait pour ainsi dire pas une liste sur laquelle ne manquait pas quelqu'un. Beaucoup de gens s'étaient cachés aux endroits les plus invraisemblables. Il fallait les remplacer par d'autres! La voiture du camp retournait continuellement vers les îlots pour chercher de nouvelles victimes. Les fuyards étaient couchés dans les fossés, accroupis dans les haricots ou même dans les seaux hygiéniques. Il y en avait même sous les toits d'où on en descendit deux le lendemain complètement épuisés par l'excès de chaleur.

Après ce départ, le camp était encore plus calme, plus vide. Gurs avait complètement changé de visage. Presque tous les membres de la troupe théâtrale étaient partis, les chanteuses de même. N'étaient restés que les deux musiciens. Nous n'avons commencé à respirer à l'aise qu'au moment où la garde noire a disparu. Un peu de répit, pour combien de temps? La vie avait beau reprendre son cours ancien, tout était changé.

De petites troupes de réfugiés nouveaux venus de Belgique, de Hollande, de Paris et de ses environs arrivèrent. Ils avaient fui parce que là-bas, toutes les personnes valides à partir de 16 ans avaient été invitées à se mettre à la disposition de l'Allemagne. Beaucoup étaient des Polonais, qui vivaient à Paris ou en Belgique depuis plusieurs années. Après un court séjour à Gurs, les Belges furent renvoyés à un camp belgo-hollandais. D'autres restèrent à Gurs. Presque toutes les organisations avaient perdu des collaborateurs qu'il fallait remplacer. A qui le tour la prochaine fois? C'était la question angoissante.

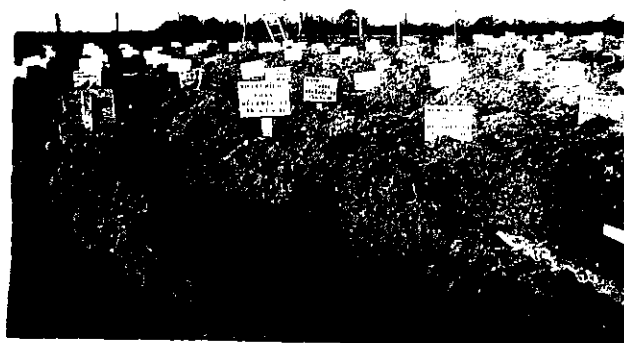
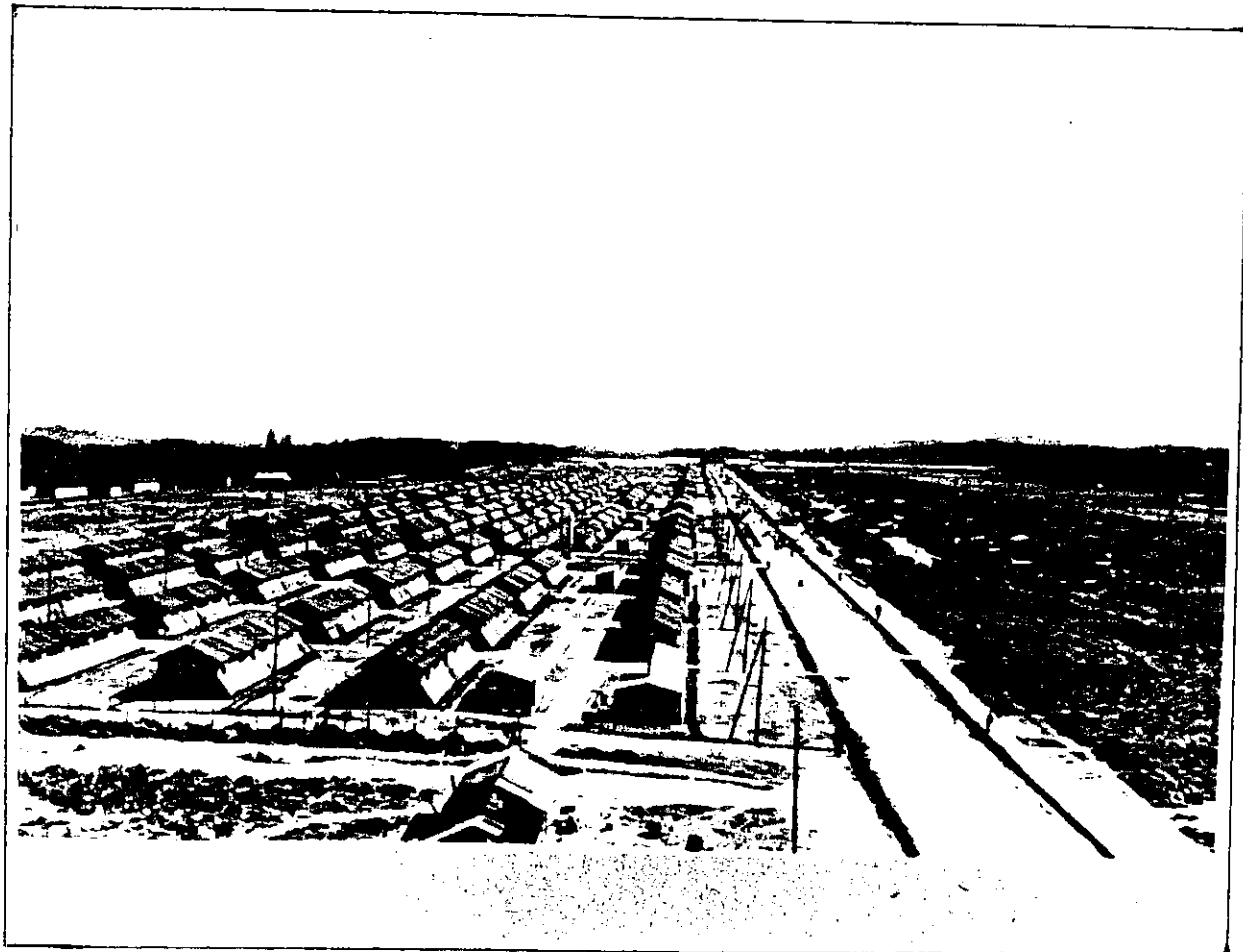
Peu après, tous les îlots furent fermés, de nouveau on dressa des listes. Dans quel but? Tous ceux qui s'étaient cachés lors du deuxième transport, qui avaient fui et

avaient été repris, se trouvaient maintenant à la baraque des "représailles", à la prison du camp. De nouveau on parlait à voix basse d'un transport. Le Directeur fit appeler les organisations de secours chez lui et leur lut lentement les noms de ceux qui étaient désignés pour le départ. Des protestations s'élevèrent pour toute une série d'entre eux et ils purent rester. On les remplaça.

Il était difficile de prendre parti pour quelqu'un, puisque chaque fois un autre devait partir à sa place: un autre qui se débattait tout autant avec sa destinée. Il s'agissait d'un groupe de 60 "seulement". On les chercha un à un dans les baraques, puis ceux qui se trouvaient en prison. On les rassembla dans une baraque spéciale, bien surveillée. Leurs bagages avaient été soigneusement fouillés; des objets tels que ciseaux, couteaux, limes, fourchettes, lames de rasoir leur furent enlevés, car il y avait eu beaucoup de tentatives de suicide dans le transport précédent. Ces 60 personnes étaient couchées sur des sacs de paille, - la nuit était longue. Quelques-unes seulement arrivaient à dormir et oublier leur misère. Une vieille grand-mère de 85 ans était assise en pleurant sur son sac de paille et ne savait s'il fallait rester ou non, car sa fille et son gendre étaient parmi les partants. Que conseiller? Elle a finalement accompagné ses enfants. A 5 heures du matin, les deux camions s'en allèrent et nous les avons suivis jusqu'à Oloron. Nous pouvions accompagner les malheureux dans les wagons où on leur servit encore du café chaud. Deux wagons à bestiaux, contenant chacun 30 personnes et un wagon à bagages, le tout escorté par la Garde mobile. Jusqu'au dernier moment, on nous remettait des bijoux, des montres et de l'argent, soit pour les garder, soit pour les transmettre à des parents ou amis. Les déportés nous regardaient à travers la fente de la porte, à travers la meurtrière du wagon, jusqu'au moment où leurs wagons furent joints à un train de voyageurs ordinaire. Encore un triste chargement en route... C'était une tâche bien pénible que d'aider et d'assister au chargement d'êtres humains, surtout quand ils partent ainsi vers l'inconnu d'où aucune nouvelle ne parvient.

Les "Noirs" restèrent dans le camp. Il est vrai qu'il n'y en avait plus beaucoup, mais tout le monde était devenu méfiant. Chacun savait qu'on n'aurait pas la paix, tant qu'ils seraient là. Des bruits couraient au sujet d'un nouveau grand transport. De nouveau, on dressa des listes des anciens. Une première établie par la Direction qui désirait savoir l'effectif, une autre par les oeuvres qui voulaient établir exactement qui on pouvait faire exempter d'après le point de vue administratif, qui d'ailleurs changeait tous les deux jours au détriment des internés.

Pendant deux jours consécutifs, il y eut beaucoup d'arrivées. Il s'agissait de personnes que la Police avait arrêtées la nuit et emmenées à Gurs; des hommes, des femmes, des enfants. Parmi eux, il y en avait qui avaient déjà été au camp autrefois et vivaient en liberté grâce à une permission spéciale; il y en avait qui travaillaient chez des paysans depuis deux ans déjà. Il y avait plusieurs familles nombreuses et de nouveau beaucoup de Polonais. Les pauvres avaient été ramassés dans tout le département. Ils n'avaient même pas eu le temps de s'habiller convenablement, certains étaient même en haillons. Aussitôt, tout le monde travaillait fièvreusement à établir les listes des nouveaux et à trouver les cas spéciaux. J'avais fort à faire dans nos baraques, car subitement nous avions le double d'enfants à nourrir. Un matin, la Police a fait son apparition chez nous pour emmener les Travailleurs étrangers, anciens internés, qui avaient fait un contrat de travail avec les paysans ou une organisation de secours. A la Croix-Rouge Suisse, nous avions trois de ces Travailleurs étrangers. Dès la veille au soir, on savait à peu près qu'ils seraient cherchés. Alors plusieurs se sont enfuis, dont un des nôtres. Il était difficile de les conseiller. Nous avions en main une copie signée d'une attestation du Ministère du Travail certifiant que ces personnes étaient protégées. Mais cette feuille fut déclarée non valable et nous ne savions pas comment protéger nos gens. Deux des nôtres furent donc



au bout du camp
le cimetière

emmenés par la Police. On les groupa avec d'autres dans un îlot où on leur retira leur carte de Travailleurs et leur carte d'alimentation. Ils étaient donc de nouveau des internés comme autrefois. Après une longue discussion avec les autorités du camp, il leur a été permis de revenir travailler le lendemain chez nous et le surlendemain, l'un d'eux pouvait de nouveau dormir dans la baraque.

On a alors pu constater qu'il valait mieux ne pas s'évader. D'une part, le Directeur nous avait confié un travail administratif et d'autre part, il avait réduit notre droit de veto (si toutefois on peut parler d'un tel droit). Notre tâche était de signaler à l'attention des Officiels tous ceux qui pouvaient être retenus d'après les points fixés. Des parents venaient pour nous prier de prendre leurs enfants en charge. Une pétition signée unanimement à ce sujet fut téléphonée et télégraphiée à Vichy. Mais Vichy resta muet. Jusqu'au dernier moment, nous espérions pouvoir retenir les enfants. On ne l'a pas permis. Nous avons donc reçu la tâche de grouper par familles ou amis les gens désignés pour le transport et qui étaient rassemblés dans un îlot habituellement vide. Pour cette fois, il a au moins été possible de laisser réunies les familles pendant le voyage dans l'inconnu. Plusieurs parmi eux, surtout des mères avec des enfants, ne pouvaient pas comprendre que nous ne puissions rien faire pour eux et considéraient notre impuissance en face des événements comme de la mauvaise volonté de notre part. Pauvres êtres persécutés. Le train comprenait deux wagons pour voyageurs qui étaient destinés aux vieillards, aux infirmes et malades. Oui, même des malades devaient partir, car tous ceux qui pouvaient encore tenir sur leurs jambes étaient déclarés bons pour le transport. Et tout de même il y avait des malades qui devaient être portés sur des civières parce qu'ils étaient incapables de marcher. Même les policiers qui montaient la garde des deux côtés, bayonnette au canon, étaient bouleversés de voir une chose aussi inhumaine. Inutile de dire que chaque voiture était bien gardée et que chaque wagon à bestiaux recevait sa quantité de Gardes mobiles. Par contre, il n'y avait pas une seule infirmière pour tout le train, même pas près des malades. Il n'y avait qu'un médecin, qui suivait volontairement le transport pour rester auprès de sa femme.

J'ai ainsi vu passer 4 transports, dont chacun avait sa physionomie particulière. Ils m'oppressent encore dans des cauchemars. On a l'impression qu'on ne pourra plus jamais ressentir la joie de vivre et pourtant la vie continue, et chaque jour pose de nouveaux problèmes. Je ne veux pas penser que ces déportations puissent continuer, bien que la froide raison me dise le contraire. C'est trop horrible. Il faut bien dire une chose: c'est que ni le peuple français, ni la Direction du camp, ni la Police n'étaient d'accord avec ces mesures. Tous, à quelques rares exceptions près, étaient bons pour ces malheureux. Les policiers ont aidé à porter les bagages, à soutenir les pauvres vieilles qui devaient monter dans les camions et les wagons. Ils ont fait ce qu'ils ont pu, ce n'était pas beaucoup. Les organisations de secours, les Quakers, la Croix-Rouge Suisse, la Croix-Rouge Française, les organisations juives, les catholiques, les protestants, tous ont fait ce qui était en leur pouvoir pour soulager le sort de ces infortunés. C'était bien peu, ce qu'ils pouvaient faire. On aurait voulu crier au monde entier: «arrêtez!» et l'on était obligé de se taire.

Soeur Emmi Ott, Gurs, le 10 septembre 1942.

Lettre du pasteur Marc Boegner au Maréchal Pétain

Nîmes, le 20 août 1942

Monsieur le Maréchal

Lorsque vous m'avez fait l'honneur de me recevoir le 27 juin dernier, j'ai remis entre vos mains la lettre par laquelle le Conseil de la Fédération Protestante de France confiait à votre cœur de chrétien et de soldat la douleur et l'émotion éprouvées par les Eglises protestantes devant les nouvelles mesures prises en zone occupée à l'égard des juifs et des chrétiens maintenus juifs par la loi. Je me vois contraint, hélas, de vous écrire aujourd'hui, au nom de ce même conseil, pour vous exprimer l'indicible tristesse que ressentent nos Eglises à la nouvelle des décisions prises par le gouvernement français à l'encontre des juifs étrangers (convertis ou non au christianisme) et de la manière dont elles sont exécutées.

Aucun Français ne peut demeurer insensible à ce qui se passe depuis le 2 août dans les camps d'hébergement et d'internement; on répondra, on le sait, que la France ne fait que rendre à l'Allemagne des Juifs que celle-ci lui a envoyés en automne 1940. La vérité est que viennent d'être livrés et sont sur le point d'être livrés à l'Allemagne des hommes et des femmes réfugiés en France pour des motifs politiques ou religieux et dont plusieurs savent d'avance le sort terrible qui les attend.

Le christianisme avait, jusqu'à présent, inspiré aux nations, à la France en particulier, le respect sacré du droit d'asile. Les Eglises chrétiennes, quelle que soit la diversité de leurs confessions, seraient infidèles à leur vocation première, si elles n'élevaient devant l'abandon de ce principe leurs douloureuses protestations.

Je suis obligé d'ajouter, Monsieur le Maréchal, que la "livraison" de ces malheureux étrangers s'est effectuée en maints endroits dans des conditions d'inhumanité qui ont révolté les consciences les plus endurcies et arraché des larmes aux témoins de ces mesures. Parqués dans des wagons de marchandises, sans aucun souci d'hygiène, les étrangers désignés pour partir ont été traités comme du bétail. Les Quakers, qui font tout pour ceux qui souffrent sur notre sol, se sont vus refuser l'autorisation de les ravitailler à Lyon. Le Consistoire Israélite n'aurait pas été autorisé à leur distribuer quelques vivres; le respect de la personne humaine que vous avez tenu à ancrer dans la constitution dont vous voulez doter la France, a été maintes fois foulé aux pieds. Ici, encore, les Eglises sont tenues de se lever contre une si grave méconnaissance par l'Etat de ses indéniables responsabilités.

Le Conseil de la Fédération Protestante en appelle à votre haute autorité pour que des méthodes entièrement différentes soient introduites dans le traitement des étrangers juifs de race, chrétiens ou non de religion, dont la livraison a été consentie. Aucune défaite, vous nous l'avez rappelé vous-même, ne peut contraindre la France à laisser porter atteinte à son honneur.

La fidélité obstinée de la France, même et surtout dans les journées tragiques qu'elle vit depuis deux ans, à ses traditions de générosité humaine et de noblesse spirituelle, reste l'une des causes du respect que continuent de lui vouer certaines nations.

Vice-président du Conseil Oecuménique des Eglises Chrétiennes qui groupe toutes les grandes Eglises en dehors de l'Eglise Catholique Romaine, je ne puis pas ne pas vous faire part de l'émotion profonde éprouvée par les Eglises de Suisse, Suède et des Etats-Unis à la nouvelle connue déjà dans le monde entier de ce qui s'accomplit en ce moment même en France.

Je vous supplie, Monsieur le Maréchal, d'imposer des mesures indispensables pour que la France ne s'inflige pas à elle-même une défaite morale dont le poids sera incalculable.

Veillez agréer, Monsieur le Maréchal, l'assurance de ma profonde tristesse et de mon entier dévouement.

Signé: Marc Boegner

(Copie d'un texte qui a circulé en France en 1942)

Héroïsme au Camp de Gurs

Dr. Ludwig Mann (médecin interné au camp)

C'est des profondeurs d'une sombre existence que cette voix s'adresse à vous. Du fond d'une Europe déchirée, affamée, tremblante de froid et blessée jusqu'au sang. C'est la voix de l'un de ces exilés, condamnés à l'errance, et qui ne savent pas où trouver refuge.

Je vous en prie: ne parcourez pas distraitement ces lignes à l'heure de votre petit déjeuner, comme vous le faisiez jadis en ouvrant votre journal de Francfort, de Berlin ou de Cologne. Car ceci est la voix d'un vieux Juif qui, aux jours de sa jeunesse, a connu les premières éruptions de l'antisémitisme allemand, puis qui a vécu, à la fin de son âge mûr, la terrifiante folie de la psychose pubertaire politique des Allemands. Cette voix, ma voix, est celle d'un homme de 72 ans qui, par la grâce du destin, a pu échapper au martyre.

Avant de poursuivre, je vous prie donc d'accorder une pensée à ceux que la tourmente emporta.

J'en ai vu un grand nombre. A travers la France de Laval et de Pétain on les a délogés, poursuivis, emprisonnés, rassemblés à Gurs - et je suis allé les voir, dans cet îlot où ils étaient parqués en tas dans de sombres baraques; ils couraient de-ci de-là, sans raison ni repos, ou fixaient droit devant eux un regard vide. Des jeunes, des vieux, venus de tous les pays d'Europe, la plupart en provenance de leur ancienne patrie allemande - mes compatriotes, ceux de ma propre région, poussés comme du bétail un jour de marché derrière les barbelés à l'intérieur du camp. Et de là, au départ du camp de Gurs, les convois du malheur étaient acheminés vers Drancy. Ne demandez pas comment! Dans votre douillet logis vous en poseriez votre journal, car la paresse innée du cœur humain vous empêcherait de poursuivre votre lecture!

C'est à Drancy que se trouvait le centre principal de rassemblement pour ces carcasses humaines. De là elles allaient traverser toute l'Allemagne en direction de ces camps dont vous avez lu les noms dans les avis de recherche ou les faire-part mortuaires. Nous ignorions tout des suites à venir. Bien sûr, nous pressentions le pire et devinions que ces adieux seraient sans retour. Mais au début nous ne le savions pas encore.

Des bruits divers circulaient, toujours "de source sûre"; plusieurs fois l'on raconta qu'un cheminot allemand s'était enfui en Suisse, ne pouvant plus supporter de conduire des trains dans lesquels on gazait des Juifs. Mais nous ne l'avions pas cru. Nous ne pouvions tout simplement pas l'imaginer. Des bobards - c'est ainsi que l'on nomme en français ce genre de rumeurs, et cette histoire était qualifiée par nous de "bobard de camp".

"On part pour travailler; les Allemands ont besoin de main-d'oeuvre" disait-on encore. On ne savait rien, donc on savait tout. On sentait qu'il se préparait quelque chose...

Mais un jour, je fus stupéfait: dans mon infirmerie pour femmes psychotiques et malades des nerfs, on était venu chercher une femme très âgée, en état de délabrement physique et mental, et on l'avait transportée sur une civière au point de rassemblement pour les convois. L'ayant appris, j'interpellai aussitôt le médecin-chef du camp qui me répondit: "Préférez-vous donc que ce soient des jeunes qui perdent leur vie?" La femme cependant fut refusée par les autorités présidant aux convois, et un autre malheureux - qui sait lequel? - dut être livré en compensation. Oui, "livré", comme sur un marché aux bestiaux.

Mais désormais je n'étais plus surpris, à présent je savais. Et parce que je savais, je mis tout en oeuvre pour m'interposer, lorsque l'on vint chercher le frère de mon épouse, brusquement, alors que nous étions en pleine conversation tous les trois, pour l'emmener en convoi - et ce malgré son âge de 64 ans, alors que la limite supérieure était soi-disant fixée à 60 ans. Je ne parvins pas à le faire libérer; il ne se serait d'ailleurs pas laissé libérer, car il n'aurait pas supporté que quelqu'un d'autre soit déporté à sa place. Il était l'un de ces héros obscurs, si discrets que personne ne voit un héros en lui. Une fois à Drancy, lorsqu'il eut compris où allait le conduire le voyage, il nous écrivit un dernier message, sur une simple carte postale avec ces simples mots: "Dieu vous bénisse". Depuis, ma femme et moi, nous pensons chaque jour à cet homme qui croyait en Dieu.

Et parce que dès lors je savais, j'ai vécu dans une profonde émotion l'héroïsme de trois hommes et d'une femme. Ne lisez pas ceci d'un oeil distrait, prêtez attention! Sans aucun doute, il y eut des actes héroïques en grand nombre, durant ces sinistres journées où chacun cherchait à se dérober aux yeux de ceux qui les pourchassaient, cependant nous n'en savons rien. Mais nous voulons nous souvenir d'eux également, ainsi que de ceux qui pleuraient de désespoir, et de tous ceux encore dont nous ne savons rien.

Hélas, je revois le tumulte dans les sombres baraques, je revois les malades et les aides-soignants de mon infirmerie, des hommes qui, sans que je le sache, avaient été emmenés; j'entends encore ces voix qui me demandaient d'envoyer un message ici, là-bas, n'importe où. Je revois cela d'ici, de ce petit centre où nous vivons dans des chambres et dormons enfin dans des lits. Je ne veux pas l'oublier et vous, malgré toutes vos occupations et vos soucis, ne devez pas l'oublier non plus. Si je raconte tout cela, c'est par compassion pour les faibles et par admiration pour les héros.

Cette femme était médecin. Petite, pâle, avec un doux regard et des yeux limpides où brillait la clarté des enfants qu'elle soignait jadis à Heidelberg en tant que pédiatre. Je la connaissais depuis de longues années. La maternité non vécue dans son corps se transmua à Gurs en une vivante maternité de l'âme. Autour d'elle, les femmes de l'îlot se sentaient en sécurité et ceux qui étaient admis à l'infirmerie de cet îlot-là oubliaient qu'ils étaient à Gurs. C'était un bon hôpital, même si l'on s'y trouvait couché dans une baraque faite d'un assemblage de minces planches. Johanna Geissmar et ses trois assistantes l'assumaient et le géraient sans arrière-pensées, s'y dépensant sans compter et dans une ambiance d'harmonie et de sérénité, comme si Gurs n'existait pas. Personne ne songeait à les faire partir sur le sinistre chemin, pas même le directeur du camp. Le médecin-chef du camp et son premier assistant cherchèrent même à retenir Johanna. "Peut-être parviendrai-je à retrouver là-bas mes frères et mes soeurs" me disait-elle. Elle savait qu'ils avaient été déportés au départ de Munich. "Il est bon aussi qu'un médecin fasse partie du convoi!" Alors qu'elle se trouvait déjà dans le hangar d'où partaient vers la gare les camions, l'un ou l'autre des internés vinrent la trouver pour tenter de la dissuader. Rien n'y fit; elle voulait partir à la recherche des siens et ne pas

abandonner les plus misérables parmi ses camarades. Là-bas, dans le hangar elle refusait toujours que quelqu'un d'autre fût réquisitionné pour la remplacer. Assise sur une chaise, elle demeura inébranlable jusqu'au bout, puis elle monta dans le camion avec les autres. - On n'a plus jamais eu de ses nouvelles, pas plus que des membres de sa famille qu'elle espérait retrouver. Calme et déterminée, elle partit sur le chemin qui devait la conduire à ses frères et soeurs - ou à la mort.

Parmi les nombreux hommes et femmes qui avaient été raflés à travers la France soi-disant "libre" et enfermés dans l'îlot collecteur de Gurs derrière un double réseau de barbelés surveillés par des miliciens-SS, je retrouvais constamment d'anciens amis et connaissances.

Ma fonction de médecin-chef des médecins internés me permettait d'y pénétrer. Au milieu de toute cette misère, on se réjouissait de ces retrouvailles, et les conversations allaient bon train. Au premier moment l'on oubliait où l'on se trouvait et l'on racontait tout ce que l'on avait vécu depuis le 22 octobre 1940. Mais bientôt la force du destin refaisait surface et comprimait tout raisonnement en une seule pensée qui était l'obsession de tous: Qu'allons-nous devenir? Où va-t-on nous expédier? Au ghetto de Theresienstadt? A Lublin peut-être? Quelque part au travail dans l'industrie de guerre en Haute-Silésie? En Saxe? En Styrie? Au sud de la Bavière? N'importe!

Un beau jour nous arriva l'épouse de mon ami d'études, Julius Strauss, , jadis pédiatre à Mannheim, en compagnie de celle de mon confrère du "Bund", Leo Spiegel, naguère avocat à Constance. La Milice les avait débusquées dans un foyer privé non loin de Pau, traînées au centre local de rassemblement, et, de là, expédiées à Gurs dans un grand convoi. C'est là que je découvris ces pauvres femmes, proches de la soixantaine, souffrant toutes deux d'une énorme hypertension artérielle, toutes deux mi-désespérées, mi-rassérénées et pleines d'espoir, du fait même de notre rencontre. Parfois elles demeuraient assises prostrées sur leurs paillasses, parfois elle couraient de-ci, de-là, dans une vaine agitation, ou encore se tenaient immobiles sous la porte de la baraque ou auprès des barbelés, guettant mon arrivée.

Les paroles que nous échangeions remontaient du fond de l'âme, comme les vagues de la mer sont soulevées par les courants profonds qui la parcourent. Et poussées ainsi par les tourbillons intérieurs de leur âme, les vagues de leurs paroles se brisaient comme de l'écume en parvenant à la surface, vers l'extérieur, vers l'infini. Les mots étaient détachés déjà des tumultueuses tempêtes de leur âme, comme par explosion, de telle sorte que la réponse ne pouvait jamais toucher juste par rapport à ces questions posées de l'intérieur. En dépit de tout effort de dialogue, chacun restait seul, tant pour les questions que pour les réponses, seul dans ses doutes et ses projets, et n'était conscient que de cette communion solitaire devant un destin où la vie allait sombrer dans l'obscurité. Le chœur qui, dans la tragédie antique, accompagne les héros et chante cette implacable destinée dont la marche fatale les piétine de façon inconcevable pour un esprit humain - ce chœur-là était certes absent. Mais ce chœur chantait dans l'esprit des internés. Il chantait l'horreur du destin de ces femmes qui allaient être conduites vers un but inconnu, au pays "dont aucun voyageur ne revient jamais".

Les maris m'interrogeaient: "Qu'en penses-tu, faut-il les accompagner??" J'entendais des voix de femmes: "Docteur, mon mari doit rester ici!" ou encore: "Docteur, me faut-il partir toute seule?" - "Mais Docteur, je suis malade!" - "Docteur, dites-le au médecin-chef!" ... Mais tout avait déjà été tenté, et à plusieurs reprises, toujours en vain. Ils le savaient aussi bien que moi, que tout était peine perdue, mais leur

angoisse revenait toujours à la charge. Qui donc refuserait une démarche à des gens en un tel péril, même si on la sait par avance vouée à l'échec? Qui voudrait aggraver le tourment d'un destin accablant en y ajoutant la torture de l'abandon solitaire?

J'ai parcouru tous les chemins de l'inutile et j'ai supporté toutes les humiliations des refus irrités. Le plus dur était cependant d'avoir à transmettre le message dont je voyais alors le reflet dans les yeux, rendus vides par le désespoir, de ces femmes vouées à la mort. Enfin, mon cœur se serrait d'appréhension devant les questions de mes amis: "Männle" - c'était là mon sobriquet d'étudiant - "Männle, devrais-je les accompagner? Männle, que ferais-tu à ma place?". Hélas, qu'elle était difficile, cette question que tout un chacun aurait posée, y compris moi-même! Je sais bien que l'on peut objecter que de telles questions ne doivent pas être posées. Je sais aussi que la plupart d'entre nous auraient éludé toute réponse. Nierai-je qu'une sorte d'irritation se glissa furtivement à travers mon âme, à un moment donné, et jetez-moi des pierres si vous voulez, quelque chose de cet ordre m'avait effleuré. Pas longtemps, pas profondément, un instant seulement - et puis je pensai à ma propre femme, et je dis: "On ne peut pas donner de conseil". "Que ferais-tu, toi?" Alors je vis ma femme en face de moi, et je répondis la vérité, qui était dangereuse: "Je ne pourrais pas l'abandonner. Mais ceci n'est que mon point de vue personnel, et personne ne doit se croire obligé d'en faire autant". Je ne dis pas que j'essaierais de me persuader de l'échappatoire selon laquelle il faudrait préserver tout au moins la vie de l'un des parents par égard pour les enfants. Je sais que pour nos enfants le fait de savoir que leur père avait accompagné leur mère sur le chemin du martyre aurait été perçu comme un apaisement, voire une exaltation, au milieu de tout ce malheur. Pour les enfants, les parents sont une unité que seule la mort peut déchirer mais non pas un destin qui aurait laissé la place à un choix.

Je sais, et je le savais lorsque je l'exprimai, que cette attitude pouvait influencer mes amis et que tel a sans doute bien été le cas, car ils n'abandonnèrent pas leurs épouses; ils partirent avec elles, Strauss en tant que médecin du convoi. Ils n'eurent pas à se soumettre à un ordre extérieur, ils ne suivirent que leur conscience et partirent eux aussi. Ce fut leur libre choix - et l'on n'entendit plus jamais parler d'eux, ni d'aucun des membres de ce convoi. - Vous aussi, lecteurs inconnus, honorez ces hommes qui surent se vaincre eux-mêmes, par fidélité.

Je ne sais que trop bien que ma réponse peut avoir influencé cette décision tragique, qu'elle l'a bien influencée. Il me faut porter ce fardeau. Mais que seul me jette la pierre celui parmi vous qui a vécu une telle tragédie. Qu'il se lève pour m'accabler. Je ne faiblirai pas, et j'agirais de même, aujourd'hui encore. Ceux qui s'en sont allés vivent en moi, leur souvenir ne m'accuse pas, et le juge suprême qu'est ma conscience m'en donne décharge. A part cette conscience toutefois, il n'existe en ce monde aucun juge pour cette cause-là!

Mais à présent suivez-moi pour la dernière scène de ce petit fragment d'une tragédie qui s'est jouée au su et au vu du monde entier et dont le héros est le peuple juif tout entier. Suivez-moi! Je vous conduis à une baraque dont l'espace obscur est plein de monde. Parmi la masse amorphe du fond, seul un petit nombre est reconnaissable en tant qu'êtres humains. Leurs regards, pleins d'interrogations, de recherche mystérieuse, leurs yeux éteints, leurs yeux tristes, fixent le premier plan, éclairé. Dans certains yeux jaillissent déjà les lumières venues d'ailleurs. Ils savent tous à quoi ils vont être appelés tout à l'heure, quand seront arrivés les camions. L'air est poussiéreux, étouffant. Voyez-vous ces hommes, appuyés sur leurs baluchons dans la pénombre grise? Ils sont couchés par terre, la tête sur une couverture, sur un carton, une valise ... Voyez-vous, là-devant, sur la droite, une femme assise et qui, en silence, avale ses larmes amères. A-t-

elle été mise à l'écart? S'agit-il d'un cas particulier? Qu'en est-il de cette femme éplorée? Voyez, voici que s'approche d'elle le Chef de la Sûreté avant de procéder à l'appel des victimes pour en contrôler la liste. Il lui parle tout bas, avec insistance. Puis il lit tout haut quelques noms, les noms des chanceux qui ont été renvoyés du convoi. Pour cette fois-ci ils sont sauvés. Mais le chef leur ordonne d'attendre encore ...

Le voyez-vous, là-bas, ce jeune homme pâle et amaigri? Ses yeux sont d'un bleu clair et semblent tristes, malgré sa libération? Il est très faible; je le connais pour l'avoir vu dans la baraque où l'on met les gens atteints d'oedèmes de la faim. Je l'ai vu sur scène aussi: il est acteur de son état. On jouait sur des estrades faites de quelques planches, avec quelques couvertures du camp comme coulisses, des cartons peints servant de toiles de fond et de côté. On respirait là cette atmosphère lourde de la salle comble d'un vrai théâtre, et l'on ne suivait que comme en un rêve le déroulement de la pièce sur scène, toujours impressionné par le grotesque de la situation: du théâtre à Gurs! - J'avais vu ce jeune homme affamé jouer dans une pièce dont j'ai oublié le titre, et j'ignore aussi le nom de l'acteur. Il était, ce jour-là, le porte-parole des morts de la "Grande Guerre", resurgis de leurs tombeaux, et qui, en une mélodie lancinante et mortellement monotone, criaient leurs plaintes et leurs exhortations aux vivants et à la vie elle-même. C'était un chœur saisissant, et cet homme était un coryphée saisissant lui aussi, car ce qu'il disait, il l'avait vécu dans sa chair avant même de le dire. Cela se voyait, s'entendait, et on le sentait.

A présent le voici parmi ceux qui ont été libérés, mais dans un état lamentable. La surprise de la libération n'a rien changé à l'expression amère du visage émacié. Etonnés, les grands yeux bleus regardent dans le vide. Il n'écoute pas le chef de la Sûreté qui, de la main, indique la femme assise à l'écart, et qui demande à haute voix si, parmi les libérés, il se trouverait quelqu'un prêt à prendre la place de celle qui pleure. "Aujourd'hui même elle a reçu un télégramme disant que son mari, disparu depuis des années, a été retrouvé et qu'il arrive au camp demain. - "Personne ne s'annonce? - Alors il faut que cette femme parte, maintenant".

La lourdeur de l'air devient irrespirable durant de longues minutes, terribles, chargées de tout le poids du mutisme. Chacun espère en un "Oui" libérateur, venu Dieu sait d'où, chacun redoute d'entendre comme une invite personnelle au Oui cette attente venant du chef. La peur et l'espoir fusionnent dans ce silence et le chargent d'une tension torturante. Quelqu'un regarde l'acteur. Il est célibataire. Tous les autres sont mariés, mais tout le monde ne le sait pas, et cependant une pulsion mystérieuse fait converger les regards muets vers l'acteur qui se tient debout, immobile et impénétrable. Sans doute est-il descendu dans les profondeurs de ses souvenirs et rêve-t-il d'une autre liberté qui était plus belle que celle qu'il vient de retrouver.

"Donc, personne n'est volontaire?" La voix du chef déchire le silence, ce mutisme désespéré, lourd d'angoisse et d'espoir - puis, après un bref temps d'arrêt, il se tourne vers la femme en pleurs: "Eh bien, c'est vous qui partirez." - Mais regardez, voici que brusquement l'acteur libéré se redresse. La voix n'a pas ricoché sur lui sans l'atteindre. Elle l'a réveillé. Il regarde autour de lui en hésitant, regarde aussi le chef, et celui-ci répond à la question muette de l'acteur réveillé: "Voulez-vous partir à la place de cette malheureuse?" Dans un long silence, l'interpellé hoche la tête, lentement. Son dur combat intérieur est visible. Il fixe le vide, jette les yeux alentour, sa vie même est en lutte avec lui, et enfin il secoue doucement la tête - négativement.

Hélas, comme nous voilà tous accablés; la femme tombe à terre, en sanglots. Hélas, tout bas l'on comprend ce jeune homme, tout bas l'on comprend la femme brisée, aucun d'entre nous ne parvient à trancher ce dilemme au fond de lui-même... Alors les ordres claquent, brefs et précis: Bon, préparez-vous au départ!" Aussitôt c'est l'agitation des âmes bouleversées par cet incompréhensible destin. Et pourtant cet ordre et ce mouvement ont provoqué comme une détente au milieu de toute cette tristesse muette.

Le libéré, cependant, est là, debout, comme un exclu. Personne ne l'a rejeté et pourtant il est bel et bien exclu, rejeté de la communauté grouillante de ceux qui, sans lui, vont désormais devoir marcher vers une nuit commune.

Mais regardez bien, chers lecteurs, que se passe-t-il donc chez ce jeune homme? D'un geste brusque il redresse la tête. Voyez ses yeux qui se mettent à briller! Que se passe-t-il en lui? Voyez: pendant un instant son front se creuse de rides. Un souci l'obscurcirait-il? Mais au-dessous des rides les yeux continuent à briller d'une lueur surnaturelle, et, écoutez bien, l'illumine surnaturel prend la parole. Comme venue d'un autre monde sa voix parle désormais avec un timbre doux et fort à la fois, chaque mot bien détaché de chaque autre, bien clairement. Le message ne comporte que trois mots: "Je pars aussi!".

"Je pars aussi!" - cette parole pénètre des centaines de coeurs. "Je pars aussi" tous en sont profondément émus. Et tous ceux qui vont devoir se mettre en route vers la misère en ont le coeur soulagé. Ceux qui partent vers la mort lui tendent les mains; celle qu'il a délivrée se jette à genoux et baise ses mains qu'elle inonde de ses larmes.

On fait l'appel des noms, les victimes montent dans les camions avec leurs pitoyables bagages. Le "surnaturel" y monte, lui aussi, qui est devenu la consolation et le réconfort de tous. Les camions s'enfoncent dans la nuit vers la gare d'Oloron, d'Oloron vers Drancy, et de là - qui saura jamais vers quelle fin?

Demandez à Theresienstadt, à Mauthausen, à Auschwitz, à Buchenwald, questionnez, informez-vous partout - vous n'apprendrez rien! Ils ont disparu, ils ont été fusillés, pendus, gazés, brûlés. Et vous ne les verrez plus jamais, vous n'entendrez jamais plus parler d'eux, pas même d'un seul de ceux qui partirent dans ce convoi. Ni d'aucun de nos quatre héros. Nous voulons faire silence en pensant à eux; ils vivront dans notre souvenir à tous, tant que durera notre vie. Puis ils se fondront dans la masse des martyrs inconnus de la plus bouleversante des tragédies de l'humanité, dans le grandiose héroïsme du peuple juif tout au long des années où sévissait la criminelle tyrannie nationale-socialiste en Europe, et que cette même Europe laissa faire, du temps où il était encore très facile de la briser.

Traduction de l'allemand par Blanche de Montmollin Heusch.

Troisième Partie

Vues rétrospectives

Réflexions de quelques collaborateurs

Pour tous nos collaborateurs une question de conscience s'était imposée au premier plan:

« Dans quelle mesure devait-on - ou pouvait-on - observer strictement les prescriptions et ordonnances légales, lorsque l'Etat lui-même offensait les devoirs humanitaires? »

Dans l'urgence, ils agirent parfois à l'extrême limite de ce qui était officiellement permis, et même hors de la légalité formelle (au risque de compromettre l'activité de la CRS-SAE en un pays occupé par les troupes étrangères), lorsqu'ils voulurent sauver des enfants - et parfois des adultes - de la plus grande détresse et même du danger de mort. Cette activité ne se déploya pas seulement dans le travail dans les camps d'internement et dans les trois homes d'enfants les plus en danger de La Hille, du Chambon, ou de St-Cergues.

Pour A. Bohny, une action illégale par laquelle on cherche à sauver une vie humaine se situe à un autre niveau qu'une quelconque atteinte au droit. Surtout en temps de guerre, il estime qu'une observance "stricte" d'une disposition légale pose un problème. Il nous écrit:

« Au Chambon, sans cette zone juridique "grise", nous n'aurions pas pu effectuer notre travail. Par exemple Marc, ancien membre de la Garde royale canadienne, qui, à Dunkerque, n'embarqua pas, et qui, caché par une Française, traversa avec elle la ligne de démarcation comme s'il était son neveu sourd-muet. Il travailla chez nous comme "homme de peine", et la Française comme cuisinière. Tous deux nous avaient été adressés par le Pasteur Trocmé. Je savais que leurs papiers étaient faux - et c'était le cas pour d'autres collaborateurs - et pourtant à mon point de vue je n'offensais nullement la neutralité. - Une autre expérience: La police arrive pour emmener Serge; la cuisinière réagit avec ruse, prépare un bon café, et persuade les policiers de boire une tasse de café à la cuisine. Durant ce temps, Serge a disparu; des discussions s'ensuivent, mais il est loin.

Ainsi, nous nous sommes souvent efforcés de défendre les enfants, et avons même organisé un système d'alerte, par des signaux lumineux et des drapeaux entre nos maisons, et parfois aussi avec l'aide de la population. Nous ne nous sommes pas reposés aveuglement sur la protection offerte par la Croix-Rouge, mais nous avons tout fait pour protéger les enfants dans le cadre de nos possibilités. J'ai comme un sentiment de bonheur à l'idée que nous avons réussi à faire traverser cette dure période aux enfants et adolescents qui nous avaient été confiés, et qu'ils en soient sortis à peu près sains et saufs. »

Lors d'une rencontre entre anciens responsables du travail en France, voici comment s'exprima **Friedel Bohny-Reiter**:

« Il est encore un problème qui, bien après les événements, reparut à ma conscience en relisant mon "journal". Ce n'était pas celui qu'il ait fallu mentir pour sauver des vies, ni celui d'offenser la neutralité, dont on parle tant aujourd'hui, non. J'ai trouvé ceci: Est-ce que par notre action nous ne prêtions pas la main à ce commerce d'êtres humains? Cela m'a, alors, terriblement pesé, nous étions impuissants, et si nous avons pu donner si peu que ce soit à ceux qui partaient, ne prenions-nous pas, de quelque façon, part à cette action? Et lors se présente la question: N'aurions-nous pas pu, pas dû, faire beaucoup plus contre tout cela, chercher à sauver plus de gens ...

Il me semble que, dans des situations où l'on a menti, certains détails importent beaucoup. Je me rappelle un fait: J'avais vu, chez le chef d'îlot, sur une liste de personnes à déporter (il était frappant qu'il laissait souvent tomber ces listes sous mes yeux) le nom d'une femme. Je savais que le home d'Elne pouvait encore employer quelqu'un, aussi pensai-je que je pourrais sauver cette femme que je connaissais, préserver de la déportation une personne de plus. Je l'ai habillée, coiffée d'un grand chapeau et allai avec elle vers le camion de l'îlot Q qui chaque jour partait avec les bidons de lait vides. Je dis au gardien, puis au chauffeur qu'elle était une de nos collaboratrices, placée sous notre protection, et que l'on avait un urgent besoin d'elle à Elne. Les hommes étaient méfiants, et cependant ils s'en allèrent avec la juive. Lorsque je revins à sa baraque, les gardiens cherchaient déjà cette femme, car ils avaient remarqué qu'elle manquait. J'ai menti deux fois, mais la femme fut sauvée ...

La réflexion dont j'ai parlé plus haut m'était venue alors que je me trouvais devant un train chargé de 850 déportés, et l'on savait - ou présumait fortement - qu'ils seraient conduits à la mort. "Pourquoi n'y a-t-il personne, en Suisse ou en France, qui puisse quelque chose contre cela?" Je savais bien que, seule, je ne pouvais rien faire ...

La question des mensonges que l'on discute ici aussi, me préoccupe encore. Je n'avais aucune peine à mentir, s'il s'agissait de sauver un être humain. Je sais encore comment j'ai falsifié la pièce d'identité (Ausweis) de Berthel Meier, qui vit aujourd'hui en Amérique, comment je lui ai enseigné le chant "Vo Luzärn gege Weggis zue", puis comment nous sommes sorties du camp en chantant. Cela ne m'a vraiment pas pesé. Il en fut ainsi de différents cas. Je me suis parfois demandé si je n'aurais pas pu sauver davantage de gens. J'ai souvent mis en colère le chef du camp, Littet, qui s'écriait: "Je ne veux plus vous voir", lorsque je m'engageais énergiquement en faveur de nos collaborateurs. Si souvent, des gens que nous avions sortis de la liste se retrouvaient le lendemain sur la liste du prochain convoi. Il y avait toujours de nouvelles discussions. Seuls les gens qui étaient libérés pour Le Chambon ou pour Montluel ne faisaient l'objet d'aucune difficulté. Combien peu nous pûmes vraiment en sauver! Et cela, à l'aide de petits mensonges.

Je voudrais encore attester une chose, dont il a déjà été question: Au début, nous avions, comme collaborateurs de la Croix Rouge, une certaine sûreté, avec nos brassards, et nos bicyclettes qui en portaient l'emblème. Mais peu à peu, nous prîmes conscience que cela ne servait plus à rien. Nous avions bien pu laisser les enfants de Pringy retourner dans leur home, mais par la suite, il y eut les convois contre lesquels nous ne pouvions rien faire. Nous étions là, et nous devions constater que malgré la Croix Rouge, malgré la Suisse, nous étions sans aucun pouvoir, face à cette puissance qui se manifestait. C'était une grande

déception, et, de quelque façon subconsciente on éprouvait une fureur qui conduisait à vouloir tenter de sauver de quelque façon que ce soit, et aussi en mentant, ce qui pouvait l'être. On en était entièrement réduit à soi-même. et l'on éprouvait aussi par moments d'amers sentiments contre cette Croix Rouge, qui ne pouvait pas mieux aider. Ce n'était pas juste: Dans cette situation, on ne pouvait rien contre la puissance hitlérienne. »

Rösli Naef, qui pense aujourd'hui encore beaucoup à son travail au Sud de la France nous raconte:

« Lorsque je pense à ce matin où le château (La Hille) fut encerclé et où les enfants marchèrent en bon ordre pour être chargés sur les camions, et que l'on ne voulut pas me dire où on les emmènerait, je me rappelle encore ce qui a précédé ce moment, et je dois avouer que je n'étais pas assez préparée à une telle situation. Jusqu'au dernier instant, j'avais espéré que l'arrestation ou une déportation de "nos" enfants ne seraient pas possibles. Quelques garçons voyaient à cet égard plus clair que moi. Ils avaient vécu une autre jeunesse, ils étaient plus méfiants, car ils savaient ce qui pouvait arriver. Et je leur avais toujours dit avec une magnifique certitude: "Non, non; sous la protection de la Croix-Rouge Suisse, vous êtes en sécurité". Même la nuit précédant l'arrestation des enfants, j'ai tranquilisé Jean qui, ne pouvant dormir, errait en chemise de nuit: "Va dormir, il ne se passe rien". Je parlais avec la plus entière conviction, et pourtant "cela" arriva. Cette nuit-là, je perdis tout sentiment d'une sécurité venant de la Croix-Rouge. Dès lors, je pus aussi, pour protéger les enfants qui nous avaient été confiés, dire ce qui n'était pas vrai, mentir!

J'ai souvent cherché désespérément des possibilités d'aider les enfants, et j'étais désespérée de ne pas en trouver, de n'avoir aucune relation avec d'autres institutions privées qui auraient peut-être pu mieux aider. Mais il ne me serait jamais venu à l'esprit de demander de l'aide à la Croix-Rouge Suisse à Toulouse. Je savais en quelque sorte que la Croix-Rouge Suisse devait rester en-dehors de cela, qu'il ne fallait pas risquer de nuire par le fait de dire de purs mensonges, si honnêtes fussent-ils dans leur intention».

Rösli Naef raconte ensuite un autre événement qui aujourd'hui encore la préoccupe et l'opprime:

« C'était dans une toute autre situation, plus tard, dans l'hiver 1942-43, lorsque le malheur frappa cinq de nos enfants qui furent arrêtés, alors qu'ils voulaient passer en Suisse en franchissant la frontière en Haute-Savoie. Je rencontrai à la gare d'Annemasse Walter Strauss entre deux policiers. Ils le conduisaient, menottes aux mains, et ne voulurent pas lui permettre de me parler. Seulement grâce à l'intervention de femmes qui étaient sur le quai, un entretien fut possible. Walter ne savait pas encore ce qui s'était passé à la frontière (le refoulement de plusieurs enfants), et il me dit candidement qu'il avait menti à la police, en prétendant avoir volé l'argent que je lui avais donné. Je me mis à pleurer, et ce fut lui qui me consola: "J'ai été arrêté seulement par les Français, et comme je n'ai pas 18 ans, ils me laisseront retourner à La Hille". (Walter a pu rentrer à La Hille, mais peu après, il fut arrêté à nouveau. Il a été emmené à Gurs, et de là fut déporté).

Et Rösli Naef nous raconte pourquoi, à l'époque de Noël, elle n'avait pas détourné les enfants d'une fuite non dépourvue de dangers, et leur avait même donné un peu d'argent.

« Après les événements du Vernet (fin d'été 42), j'avais fait moi aussi le voyage à Berne pour demander d'avoir de l'aide à l'avenir. De cette haute instance, on me demanda: "Que pensez-vous que des garçons de Suisse feraient dans cette situation? Est-ce que de jeunes Suisses se cacheraient aussi dans un home d'enfants?". Lorsque j'entendis cela, je sus qu'il y avait un profond fossé entre "Suisse" et "France", entre les officiels vivant dans un pays sûr et ceux qui travaillaient au front. A Berne, on ne savait tout simplement pas ce qu'était la situation en réalité. Lorsque, avant Noël 1942, nos garçons reprirent précisément l'idée qui m'avait été exprimée à Berne par une haute instance (que de jeunes suisses l'auraient fait depuis longtemps), pensèrent qu'il fallait entreprendre quelque chose avant un deuxième "Vernet" (et après l'occupation du Sud de la France par la Wehrmacht), et qu'ils me demandèrent: "Voulez-vous nous aider?", je répondis "oui". Je ne pouvais autrement. »

Emmi Ott au sujet de Gurs.

« Les déportations étaient horribles; on ne pouvait pas aider. Ce qui me pesait le plus, c'était que lorsque nous tentions de soustraire à ce voyage vers l'inconnu un de nos collaborateurs, ou toute autre personne, on cherchait à sa place quelqu'un d'autre, qui lui aussi aurait aimé vivre ...»

Et au sujet du Camp de Rivesaltes:

« A cette époque, il arrivait chaque nuit un train en provenance de la frontière suisse, qui nous amenait de là-bas toutes les personnes qui y avaient été refoulées. C'était terrible. Nous avons cherché alors - avec l'accord de leurs parents, à mettre les enfants à part et à les rassembler dans une baraque tout au bout du camp. Je ne me rappelle plus qui a pris cette initiative. Le lendemain, on a tenté de les mettre à l'abri quelque part, afin qu'ils "n'existent" plus dans le camp, et n'apparaissent pas sur une liste. Pour une série d'enfants, cela a réussi; certains arrivèrent à notre home de Montluel, quelques-uns à La Hille, d'autres dans des cloîtres. De ces derniers, nous ne sûmes rien par la suite, mais du moins ils avaient échappé aux convois. »

Elisabeth Eidenbenz au sujet d'Elne

« Nous avons bien eu dans notre home des Juifs, mais une fois seulement nous fûmes dans une situation très pénible, Lorsque la Gestapo vint chercher une femme, l'officier ordonna à Lucie d'aller chercher son bagage, et elle en profita pour s'enfuir. L'agent de la Gestapo crut que j'avais organisé la fuite de Lucie (ce qui n'était pas le cas) et déclara que si elle ne revenait pas, je serais arrêtée. Je préparai mes affaires et donnai des ordres, indiquant qui il fallait prévenir. Mais d'autres personnes du home rappelèrent Lucie ... et elle vint. Si seulement j'avais été plus habile en discutant avec ces gens! Mais je le sais: l'officier n'était pas seul, et même s'il avait voulu m'entendre, il n'aurait rien pu faire, à cause de ses subordonnés. »

Elisabeth Eidenbenz ajoute quelques réflexions générales :

« Ce qui me parut important, dès le début de notre travail était le sentiment d'appartenance, l'intérêt et le sens de la responsabilité de tous pour l'ensemble du travail. Maurice avait donné cette empreinte, puis l'avait marquée davantage en nous faisant, dès le début, participer à tous les projets. Durant la première demi-année, d'octobre 1940 à l'été 1941, nous nous sommes rencontrés régulièrement à Toulouse. Maurice parlait chaque fois de nouveaux plans, des possibilités et des difficultés, et chacun de nous faisait un rapport sur son travail, de sorte que nous étions toujours orientés sur l'ensemble de l'activité. Maurice nous envoyait aussi chaque fois un rapport sur nos rencontres, de même que les copies de ses lettres à Berne. Par la suite, il n'y eut plus que deux réunions par an, car entre-temps le travail s'était beaucoup développé et les déplacements étaient devenus plus difficiles. Lors de chacune de ces rencontres, on apprenait à bien connaître une colonie, et l'on avait du temps les uns pour les autres. Chacun parlait de son travail, on connaissait les difficultés et les problèmes des autres, on cherchait ensemble des solutions, et cela nous a soudés ensemble. A Toulouse, on trouvait toujours la compréhension nécessaire et l'aide possible, même si celle-ci ne correspondait peut-être pas tout à fait à nos souhaits. Mais nos idées et propositions étaient prises au sérieux, on en discutait sérieusement, et il en résultait de nouvelles possibilités et de nouvelles tâches.

C'est ainsi, par exemple, qu'à Elne, nous ne pouvions plus garder les mères et leurs enfants aussi longtemps qu'au début (alors 4 semaines) et que nous devions les renvoyer rapidement dans les camps d'Argelès et de Rivesaltes. Les conditions y étaient si mauvaises que beaucoup d'enfants tombèrent malades et moururent. Or, notre maternité était remplie jusqu'à ses extrêmes possibilités. Ainsi naquit l'idée d'une pouponnière qui pourrait recevoir les enfants de Rivesaltes. Cette idée fut prise au sérieux, on chercha la maison qui conviendrait, et ainsi fut créée la pouponnière de Banyuls. D'autres réalisations devinrent possibles, qui étaient nées de nos suggestions.

Dans ce regard rétrospectif, je voudrais dire que Ellen et Maurice se complétaient bien: Ellen était l'esprit critique, chercheur, explorateur, pesant le pour et le contre de toutes choses. Maurice nous a toujours montré beaucoup de compréhension, par sa manière obligeante, son art d'aplanir les difficultés, et, lors de divergences, il nous prenait au sérieux. Pour tous les deux l'on savait que, une fois d'accord, ils se tenaient derrière la tâche entreprise, et que l'on pourrait toujours compter sur eux. Maurice a su, dès le début, créer un bon climat d'amitié et c'était une condition indispensable à notre travail en commun. »

Elsbeth Kasser:

« Maurice (Dubois) a parlé avec grande compréhension de nos difficultés, de ce qui nous faisait mal et qui aujourd'hui nous fait encore souvent mal. J'appartiens à ceux qui, depuis longtemps, aspiraient à ce que l'on parle une fois de nos problèmes et de nos questions d'alors. Quand je repensais à ce travail en France, je savais que cela avait été un travail nécessaire. Pour quelques-uns d'entre nous, ce n'était pas chose nouvelle que de travailler dans un pays en guerre. Pour une grande partie, nous étions déjà amis et n'eûmes pas à trouver notre chemin dans les contacts interpersonnels. Il y avait un très grand avantage, sur lequel je ne saurais trop insister. Il y avait un groupe porteur que nous connaissions: Olgiati, Maurice, et Eleonor (Dubois). Je pensa à Tilla Martig, Regina Kägi, Helena Stucki et Fritz Wartenweiler. Nous savions que nous avions derrière nous le simple peuple suisse, les donateurs qui, malgré les difficultés d'alors, en Suisse faisaient leur quote-part. Pour moi, je ne me demandai jamais: "Irai-je à Gurs?". La question était bien davantage: "Est-ce que Maurice le veut, est-il d'accord?". Un jour, Maurice a compris, m'en a donné la liberté, et a tout préparé. Ce que je rencontrerais, je ne le savais pas. Vous connaissez mes rapports sur Gurs: aux yeux du directeur du camp, j'étais une étrangère indésirable. La première nuit, je tremblais de froid et de misère dans ma baraque, car j'avais parcouru le camp et vu suffisamment de misère et de détresse. Les problèmes grandirent et grandirent. Je suis extraordinairement reconnaissante à Maurice et Ellen, ainsi qu'à Olgiati d'avoir pu discuter avec eux de ces problèmes, mes problèmes. C'est pourquoi j'appréciais énormément les réunions à Toulouse, et je savais que l'on pouvait y parler de tout ...

Puis vinrent les déportations - c'était le plus dur à supporter, en plus d'être obligé de se taire sans cesse, il y avait les fardeaux, tant des âmes que des corps, qui nous accompagnaient à chaque pas. - Nous n'étions que tolérés dans le camp; il n'y avait aucune autre possibilité que de se soumettre, de se ranger. Je ne pouvais alors, selon ma conscience, prendre la responsabilité de mentir, même si par un mensonge j'aurais peut-être pu aider une personne, éventuellement même lui sauver la vie (WS). Je ne l'osai pas, en raison de l'exigence de neutralité de la CRS: C'était mettre en danger notre travail! ...

Une grande question me préoccupe aujourd'hui encore: Si nous, les collaborateurs de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants, ne pouvions pas sauver de la déportation les enfants et les jeunes, pourquoi n'avons-nous pas eu l'idée de rejoindre une autre organisation, par exemple le CIMADE?

Pour moi, le travail en France fut un chapitre important de ma vie, et j'en suis reconnaissante, bien que ce temps-là me pèse aujourd'hui encore. Mais je pense que nous avons pu aussi semer quelque chose de bon, et que nous avons apporté de la joie, surtout aux jeunes de Gurs. J'ajoute ici qu'en 1962 je retrouvai en Israël un jeune garçon qui nous avait aidés à Gurs comme jardinier. Il a épousé une Yéménite et m'a invitée chez lui. Il me montra son école et la cantine, et les élèves exécutèrent un chant. Je lui demandai comment il avait pu faire tout cela, et il m'a répondu qu'il l'avait vu à Gurs et avait voulu faire de même ici. Cela me donna, et me donne aujourd'hui encore l'espoir que, malgré toutes les limites, beaucoup de choses, tout à fait à notre insu, ont porté des fruits. »

Richard Gilg rendit compte comme suit du temps qu'il a passé en France d'octobre 1942 à mars 1947.

« Dès le début de mon activité à Toulouse, je fus impressionné par la confiance que me témoignèrent Maurice Dubois, en sa qualité de Délégué de Toulouse, et l'ensemble des collaborateurs et collaboratrices, au bureau et dans les homes. Je travaillais dans le même bureau que Maurice Dubois et dès le début j'eus à le remplacer entièrement pendant ses nombreux déplacements. Dès le troisième jour, il m'envoya dans les homes de Banyuls et Elne et dans le camp d'internement de Rivesaltes. Quelles impressions, après vingt-cinq ans de vie protégé dans la maison parentale! Lorsqu'en été 1943, Maurice Dubois tomba gravement malade et dut abandonner son travail à Toulouse, je dus reprendre la direction de la délégation. J'acceptai volontiers la responsabilité que cela impliquait et refusai sans beaucoup réfléchir un travail de juriste dans un bureau d'avocat en Suisse. Le travail à Toulouse était pour moi une occasion unique de justifier la confiance que la CRS à Berne et les collaborateurs de Toulouse m'avaient faite. Toutefois, je dois reconnaître que je me sentis souvent seul face aux nombreuses questions qui m'assaillaient de toutes parts - provenant des camps, des homes, lors de décisions concernant le personnel, ou de changements dans la direction des homes, lors d'arrestations momentanées de certains de nos collaborateurs, tout cela en plus des problèmes journaliers du bureau où travaillaient des gens de sept nationalités différentes. Maurice m'a dit une fois en passant: "J'avais une femme, et nous pouvions parler". J'avais bien quelques bonnes connaissances parmi les collaboratrices suisses, et M. Parera, le chef comptable, m'était une aide précieuse. Cependant, j'écrivis un jour à mes parents: "Il me manque un ami comme P". Il s'agissait d'un véritable ami, plein de compréhension, du temps de l'école et de mes études.

Ainsi qu'il ressort du précédent rapport, "Bern" avait été assez longtemps méfiante à l'égard de "Toulouse", à cause de nombreux étrangers et des "Espagnols rouges" qui travaillaient, ainsi que des "idéalistes" suisses qui pour une partie d'entre eux avaient déjà travaillé au Secours aux Enfants pendant la guerre civile espagnole. Mais les représentants de la CRS à Berne virent eux-mêmes après leurs visites à Toulouse et dans les camps d'internement que tous ces collaborateurs étaient tout à fait à la hauteur de leur réel travail et tinrent le coup lorsque commencèrent les horreurs des déportations.

Je ne voudrais pas clore ces souvenirs sans donner place à tout le positif: Si nous n'avons pas atteint tout ce que nous aurions voulu, cependant notre travail fut une aide immense pour beaucoup. L'activité de la CRS - SAE en Suisse, en France, dans beaucoup de pays encore après la fin de la guerre est impressionnante. Et cela, grâce à la compréhension de la population suisse, à son soutien moral et financier. Grâce à plusieurs centaines de collaboratrices et collaborateurs de tous grades qui, pour certains, tinrent le coup dans de dures conditions de vie et au péril de leur propre santé.

Personnellement, je suis reconnaissant que la CRS - SAE m'ait chargé de ce travail, et m'ait fait confiance. Ce temps vécu en France appartient aux plus précieuses années de ma vie. Mon merci s'adresse aussi particulièrement à Maurice Dubois et à toutes les collaboratrices, tous les collaborateurs de cette période pour leur soutien dans l'accomplissement du travail commun.

Il est vrai, qu'avec le point de vue d'aujourd'hui, je ferais certaines choses autrement. Mais, si le résultat eût été meilleur, je ne peux en juger. C'est à cette époque-là que nous avons vécu en France occupée, à cette époque-là que nous y avons travaillé. Après coup, il est si facile de savoir mieux, de vouloir savoir mieux. »

Nous avons demandé à **Ralph Hegnauer**, un ami de la "vieille garde" qui travailla dans le Secours aux Enfants en Espagne, mais non plus en France, de prendre position sur quelques questions de principe. Voici sous une forme légèrement abrégée, ce qu'il a dit:

« J'acquiesce volontiers à la demande qui m'a été faite, en tant que volontaire non engagé en France, de prendre position sur les questions concernant la neutralité qui ont été soulevées, et de les mettre en rapport avec mes expériences d'Espagne ... Tout d'abord, les différences entre le travail en Espagne et le travail en France: L'une des plus importantes était qu'en Espagne nous ne travaillions pas dans un territoire dont la population était soumise à une autorité ennemie. Nous nous sentions pour l'essentiel portés par la sympathie ambiante, et, surtout, il n'y règnait pas l'angoisse qui était présente dans les groupes de population de France, et en particulier les groupes qui vous étaient confiés. Cela n'existait pas en Espagne. Nous ne fûmes jamais placés dans des situations de conflit, telles que je les ai entendues dans vos rapports .

Nous ne fûmes jamais placés devant des questions de conscience, ainsi que vous l'avez été constamment dans votre travail. Un travail tel que le vôtre, que vous avez dû exécuter dans une zone soumise aux troupes ennemies ne peut exister sans se heurter à des contradictions. Les intérêts des milieux et des fonctionnaires qui ont, de l'extérieur et selon la légalité, ordonné ce travail et dû en établir les conditions cadres étaient fondamentalement différents de ceux des collaborateurs qui durent exécuter le travail pratique. En temps de crise, les divergences d'intérêts peuvent devenir insurmontables ... La conscience individuelle en tant que devoir, devoir moral ou religieux, doit être placée au dessus de quelle forme de pouvoir que ce soit. Quant à moi, je ferais sans aucun doute ce choix. Bien entendu, si possible, après avoir pesé tous les aspects positifs ou négatifs. Mais on n'en a pas toujours le temps, quand il faut prendre une décision spontanée. Si la décision produit des conséquences négatives, il est du devoir de la personne d'en tirer les conclusions qui s'imposent, et de se retirer. »

Richard Gilg, le 12 novembre 1988

Epilogue

Les précédents rapports donnent une certaine vue d'ensemble sur l'immense travail de Secours aux Enfants dans le Sud de la France durant la dernière guerre. Les mots ne peuvent rendre compte de ce qu'étaient les véritables soucis et les misères liés à ce travail, et il faut faire un effort pour se les représenter. Mais par ailleurs, il y avait les sourires rayonnants des enfants, leurs chants, leurs danses, leur santé physique et psychique, et c'était la meilleure récompense de notre travail.

Parmi nos collaboratrices et collaborateurs d'alors, quelques-uns seulement se sont exprimés. Après cinquante ans, beaucoup ne sont plus parmi nous. Mais nous ne devons - et ne voulons pas oublier ceux, si nombreux, de nationalité suisse, française, ou espagnole, qui nous ont aidés. Les noms d'Eleonor Dubois, Elsa Lüthi-Ruth, Madeleine Durant et Hélène Perret, sont ici pour les nombreux autres qui nous ont aidés à conduire le Secours aux Enfants en France au travers des tempêtes de la période de guerre, et à en faire une bénédiction pour les enfants victimes de la guerre.

Quelques mots de Maurice Dubois termineront cet épilogue:

« Il n'appartient peut-être pas à l'homme d'effacer le souvenir des années terribles caractérisées par le vide de pensée, d'une société mécanisée et argentée", semée de drames. Mais, de voir au delà de l'horreur du nazisme, avec ses morts et son mépris de toute dignité humaine. Cela a - hélas - été vrai. L'idée même que cela fut, est insupportable.

Remonter la pente, voir plus loin afin qu'une telle chose ne réapparaisse sur notre planète. En éliminer à jamais un retour! N'est-ce pas là de notre monde, le salut? Notre société n'a-t-elle pas là un devoir absolu: s'accrocher à ce gigantesque effort de réhabilitation de l'homme?

Existe-t-il une alternative?

L'aide humanitaire, on ne peut en faire le bilan. Qu'on le nomme comme on le voudra, ce sera l'amour en actes dans une communauté d'esprit de travail au travers des "artisans de l'oeuvre". »

Richard Gilg, octobre 1994.

Remarques :

Richard Gilg a choisi les textes originaux.

Les textes écrits en allemand ont été traduits par Héliène Sylvie Perret (La Chaux-de-Fonds), à l'exception de celui du Dr. Ludwig Mann, "Héroïsme au Camp de Gurs", traduit par Blanche de Montmollin-Heusch (Thonon-les Bains, France).

Diffusion :

Héliène Sylvie Perret, 20 rue du Grenier, 2300 La Chaux-de-Fonds.

Editions du Secours Suisse aux Enfants, Victimes de la Guerre.

* * * * *
* * * * *
* * * * *
* * * * *
* * *
*
*

ANNEXE I

"Qui était à l'Origine du Secours Suisse"

Le SCI: Le Service Civil International et sa branche suisse.

Origine:

Tout de suite après la première guerre mondiale le "Mouvement de la Réconciliation" organisa aux Pays-Bas une réunion de pacifistes chrétiens de nationalités diverses. Pierre Cérésole y était. Les participants voulaient lutter contre les guerres par la propagation des idées pacifistes et de non-violence, et pensèrent à agir pratiquement en unissant, dans des activités de secours à des régions sinistrées, des personnes aux horizons de pensées divers, mais toutes préoccupées par les problèmes de la paix, et de sa préservation. Les réalisations suivirent, en sorte qu'un premier chantier du Service Civil International s'ouvrit en France, et fonctionna avec une douzaine de volontaires de novembre 1920 à mars 1921 à Esnes près de Verdun, région particulièrement touchée par la guerre. D'autres chantiers suivirent, en Suisse, en Europe, en Inde, où des lieux dévastés par des catastrophes naturelles étaient remis en état.

L'expérience était profondément satisfaisante, même enthousiasmante, pour les "civilistes": Ne démontrait-elle pas que l'on pourrait, avantageusement pour l'humanité, utiliser la force et le dévouement des hommes à des oeuvres de paix et de construction plutôt qu'à des activités guerrières?

L'organisation SCI s'est développée considérablement depuis 1945. Elle existe aujourd'hui dans 17 pays européens, 8 pays asiatiques, aux Etats-Unis, et il y a en Afrique une douzaine d'organisations nationales formées sur le modèle du SCI ou d'institutions similaires.

Les importantes archives du SCI se trouvent à la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds.

Bibliographie :

sur **Pierre Cérésole**, qui fut le penseur, le principal moteur et l'artisan de la création du SCI:

- Enrico Valsangiacomo: "Pierre Cérésole, un pionnier du pacifisme", paru dans l'Almanach de la Croix-Rouge Suisse 1994.
- Hélène Monastier: "Pierre Cérésole d'après sa correspondance", La Baconnière, Neuchâtel 1960.

Suite Annexe I

Quant à **Rodolfo Olgiati-Schneider** (1905-1986), il fut Secrétaire général du Service Civil International, du Cartel Suisse de Secours aux Enfants, de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants, et plus tard Directeur du "Don Suisse (1944-1949) et Directeur du Foyer évangélique de Wartensee - ("Evangelische Heimstätte"), de 1958 à 1971.

Bibliographie:

"Erinnerungsschrift" für Rodolfo Olgiati mit Ansprachen anlässlich der Abdankungsfeier in Bern.

(Cette brochure de 40 pages peut être demandée aux Editions du Secours Suisse aux Enfants Victimes de la Guerre).

ANNEXE II

Liste des Collaborateurs de la CRS-SAE

ayant, dans leurs rapports, rappelé leurs expériences et ce qu'ils ont vécu dans le Sud de la France durant la guerre de 1939 à 1945, ou ayant contribué à la réalisation de ce dossier.

Maurice Dubois	Les Ponts de Martel - NE. Directeur de la Délégation de Toulouse, de juin 1940 à juillet 1943.
Richard Gilg	Zürich. Remplaçant du Directeur de la Délégation du 1er octobre 1942 à juillet 1943 - puis Directeur de la Délégation de Toulouse de juillet 1943 à mars 1947.
Auguste Bohny-Reiter	Bâle. Directeur du Home de Talloire (Hte Savoie) de mai à septembre 1941 - puis Directeur des Homes du Chambon s/Lignon (Hte Loire) d'octobre 1941 à novembre 1944.
Friedel Bohny Reiter	Bâle. Représentante de la Croix-Rouge Suisse - Secours aux Enfants au Camp de Rivesaltes (P.O.), de mai à novembre 1942, puis collaboratrice pour les homes Abric et Faïdoli au Chambon s/Lignon, de janvier 1943 à novembre 1944.
Elisabeth Eidenbenz	Rekawinkel - Autriche. Directrice de la Maternité et Pouponnière à Brouilla (P.O.) de mars à septembre 1939 - puis à Elne (P.O.), de décembre 1939 à avril 1944, puis de la Pouponnière de Montagnac (Av.), d'avril 1944 à janvier 1946.
Elsbeth Kasser	Décédée en 1992 Représentante du Secours Suisse aux Enfants, et de la Croix-Rouge Suisse au Camp de Gurs (B.P.), de décembre 1940 à décembre 1943, de même que, à titre momentané, aux Camps de Clairfonds et de Récébédou (Hte Garonne).

Suite Annexe II

Lydia Linden-Müller

Aarau.

Infirmière pédiatrique à la Pouponnière de Banyuls s/Mer (P.O.) de mai 1941 au printemps 1943 et à la Maternité d'Elne (P.O.) du printemps 1943 à l'automne 1943.

Directrice de la Pouponnière d'Annemasse (Hte Savoie) transférée plus tard à Monnetier-Mornex (Hte Savoie) d'automne 1943 à avril 1946 et Directrice de la pouponnière de Pau (B.P.) de mai 1946 à décembre 1948.

Rösli Näf

Nyborg - Danemark et Glaris.

Directrice du Home d'Enfants de La Hille (Av.), de mai 1941 à avril 1943.

Emma Ott

Berne

Représentante du Secours Suisse aux Enfants et de la Croix-Rouge Suisse au Camp de Rivesaltes (P.O.), septembre/octobre 1942, puis au Camp de Gurs.

Remplacements divers entre juin 1942 et septembre 1943. Remplacement de la Directrice de la Pouponnière d'Annemasse (Hte Savoie) de mars à mai 1943.

Directrice du Home d'Enfants de La Hille (Ar.) de novembre 1943 à février 1945.

Directrice de la Pouponnière de Montagnac (Av.) de mars 1945 à janvier 1946.

Remplacement de la Directrice de la Pouponnière de Pau de janvier 1945 à mars 1946.

Hélène Perret

La Chaux-de-Fonds

Assistante sociale au Centre des Parrainages pour la zone sud à Toulouse, d'octobre 1940 à mai 1945.

Ruth von Wild

Décédée en 1983.

Directrice de la Colonie d'Enfants de l'Ayuda Suiza à Sigeon (P.O.) en 1939.

Directrice de la Colonie d'Enfants du Secours Suisse (CRS-SAE) de Pringy (Hte Savoie) de 1940 jusque vers la fin de la guerre.

ANNEXE III

Les pages ci-après reproduisent les textes originaux, en allemand, de la correspondance entre le Ministre Stucki et le Colonel Remund, Médecin-Chef de la Croix-Rouge Suisse.

Abschrift

Re/lg/600

Bern, den 28. Januar 1943.

An den
Schweizerischen Gesandten
Herrn Minister S t u c k i

V i c h y.

Sehr geehrter Herr Minister,

Ihre ausführlichen Darlegungen über die Entweichung jüdischer Kinder aus dem Schweizerheim in Château de La Hille sind in meine Hände gelangt, und ich möchte Ihnen vor allem meinen tiefgefühlten Dank aussprechen für die sorgende Initiative, mit der Sie diese schwerwiegende Angelegenheit in die Hand genommen haben. Ich bedauere es ausserordentlich, dass wir Ihnen mit diesen unerfreulichen Vorfällen eine so grosse zusätzliche Arbeit aufgebürdet haben zu Ihren derzeitigen grossen Belastungen und schweren Verantwortungen. Darf ich Sie bitten, auch den verbindlichen Dank des Arbeitsausschusses der Kinderhilfe entgegennehmen zu wollen.

Mit Ihren Darlegungen habe ich mich eingehend befasst. Ich bin Ihnen auch besonders dankbar, dass Sie mir die sehr wertvollen Protokolle über die Äusserungen von Herrn Dubois und den Damen Naef und Hommel beilegen.

Die ganze Darstellung, vor allem aber Ihre wichtigen einleitenden Bemerkungen zur ganzen Lage haben mir ein eindruckliches Bild übermittelt. Wir haben die Sachlage im Arbeitsausschuss ausführlich besprochen und haben uns nach reiflicher Überlegung zu der Auffassung bekennen müssen, dass eine Versetzung der in Betracht kommenden Personen aus den gegenwärtigen leitenden Stellungen nicht umgangen werden kann. Ich brauche auf die Gründe, die uns dazu bewegten, hier nicht mehr einzugehen; sie sind schon von Ihnen in Ihrem Schreiben ausgesprochen worden.

Ich wäre Ihnen daher sehr verbunden, wenn Sie Herrn Dubois im Auftrage des Arbeitsausschusses folgende Beschlüsse übermitteln wollten:

Der Arbeitsausschuss sieht sich leider veranlasst, an den Verfügungen, die der Präsident vorsorglich getroffen hat, festzuhalten, nämlich:

- a) Frl. Rosa Naef, sowie Mme Hommel, legen ihre Funktion als Heimleiterinnen nieder. Herr Dubois wird ersucht, die beiden Personen in einer andern Funktion im Werk der Kinderhilfe, aber nicht mehr in selbständiger, verantwortlicher Position, wie bisher, zu verwenden.
- b) Frl. Fahrmy wird ebenfalls in ihren bisherigen Funktionen ersetzt werden. Auch sie kann an einem andern Platz in der Kinderhilfe Verwendung finden.

Frl. Naef hat den Wunsch ausgesprochen, in die Schweiz zurückzukehren. Es steht ihr frei, diesen Entschluss auszuführen, sofern die technischen Möglichkeiten dazu vorhanden sind.

Der Arbeitsausschuss und ich persönlich bedauern ausserordentlich, dass diese Vorfälle geschehen sind. Bei aller Würdigung der besonderen Umstände, die das Verhalten der einzelnen Personen als entschuldbar erscheinen lassen, ist doch die Gefahr nicht von der Hand zu weisen, dass dem Schweiz. Roten Kreuz, Kinderhilfe, und dem Rotkreuzgedanken überhaupt dadurch Schaden zugefügt worden ist. Wir bedauern dies namentlich im Hinblick auf die Schwierigkeiten, die sich daraus ergeben könnten, nachdem uns durch die Stilllegung der Kinderzüge in die Schweiz an einem Ausbau und einer Vergrösserung der Werke in Frankreich ganz besonders viel gelegen ist.

Genehmigen Sie, sehr geehrter Herr Minister, nochmals meinen herzlichen Dank für alles, was Sie in dieser Sache für uns getan haben und noch für uns tun werden, sowie die Versicherung

meiner vorzüglichen Hochachtung

gez. Remund, Oberst.

Im Bestätigungsschreiben von Minister Stucki an den Rotkreuz-Chefarzt vom 9. Februar 1943 ist der Satz bemerkenswert:

« Obschon mir persönlich die Beschlüsse des Arbeitsausschusses - namentlich was Mme Hommel anbelangt, recht weit zu gehen scheinen - auch seit der Abfassung meines Berichtes ist mir weder von französischer noch von deutscher Seite die allergeringste Bemerkung über jene Vorfälle gemacht worden - habe ich selbstverständlich Herrn Dubois von Ihren Beschlüssen Kenntnis gegeben, mit dem Ersuchen, sie zu vollstrecken. »

Herr Dubois gab in einem Schreiben vom 18. Februar 1943 an den Rotkreuz-Chefarzt von seiner tiefen Enttäuschung über den harten Entscheid von Bern Ausdruck und wies auf die enormen Schwierigkeiten hin, Fräulein Naef als Direktrice der Kolonie von La Hille - in der hauptsächlich jüdische und spanische Flüchtlingskinder lebten - unverzüglich zu ersetzen. Doch die Entscheide waren gefallen. Mme Hommel demissionierte unverzüglich, Frl. Naef beschloss, baldmöglichst in die Schweiz zurückzukehren, was am 6. Mai 1943 auch geschehen ist. Für Frl. Fahrny wurde ein anderer Arbeitsort vereinbart.

R. Gilg, September 1994.

Abschrift

Légation de Suisse en France

Vichy, den 13. Januar 1943.

XVI.2.43.

Entweichung jüdischer Kinder aus dem
Schweizerhome in Château-La-Hille
=====

Herrn Oberst R E M U N D,
Rot-Kreuz-Chefarzt,
B E R N

Sehr geehrter Herr Oberst,

Am 8. ds. Mts. erhielt ich durch das politische Departement Ihre telegraphische Mitteilung, wonach Fräulein Naef, Directrice der Kolonie Château-La-Hille 20 ihrer Juden Kinder Richtung Schweiz fortgeschickt habe mit Geld und Landkarte Hochsavoyen. Einige davon hätten in der Kolonie Saint-Cergue, ohne Wissen der dortigen Directrice genächtigt. In der Nacht vom 3. auf den 4. Januar seien 4 dieser Kinder durch die deutschen Zöllner beim Grenzübertritt verhaftet worden. Das Protokoll über die abgelegten Geständnisse sei an die deutsche Zolldirektion nach Lyon gesandt worden. Sie baten mich, den Damen Naef und Homel den Befehl zu übermitteln, die Leitung sofort niederzulegen und mit Herrn Dubois zur Berichterstattung in die Schweiz zu kommen.

Da seit circa 3 Wochen die schweizerisch-französische Grenze hermetisch geschlossen ist und der Grenzübertritt nur ganz ausnahmsweise und mit deutscher Zustimmung zugelassen wird, Zustimmung, die mindestens 3 bis 4 Wochen Zeit erfordert, so habe ich Ihnen durch das politische Departement antworten lassen, dass ich die drei genannten Personen vorläufig zur Berichterstattung hierher kommen lasse und Ihnen dann einen Rapport zustellen würde.

Ich hatte alle drei Personen auf den 11.ds. hierher beordert. Es trafen aber nur Herr Dubois und Madame Homel ein, da Fräulein Naef in Lyon den Anschluss verpasst hatte, was sie mir telephonisch meldete. Ich habe am 11.ds. Frau Hommel und Herrn Dubois in Gegenwart von einem meiner Mitarbeiter persönlich einvernommen und gestern die Einvernahme mit Fräulein Naef und Herrn Dubois weitergeführt. Bei dieser Gelegenheit habe ich vernommen, dass unterdessen Herr Dubois Gelegenheit gehabt hat, die Herren Zürcher und Olgiati an der Grenze kurz persönlich zu orientieren.

Beiliegend übermittle ich Ihnen die von meinem Sekretär erstellten Aufzeichnungen über die erwähnten beiden Einvernahmen. Da wir unmöglich Zeit haben, diese Notizen zu eigentlichen Protokollen auszuarbeiten, so bitte ich Sie, die nicht immer ganz klare und übersichtliche Darstellung entschuldigen zu wollen. Das Wesentliche dürfte sich für Sie immerhin klar herauslesen lassen.

Wenn ich mir erlauben darf, einige persönliche Eindrücke und Bemerkungen anzubringen, so sind es diese :

Die Mentalität und die Handlungsweise der drei beteiligten Personen muss verstanden und beurteilt werden nach der hiesigen Atmosphäre seit dem 11. November 1942, d.h. seit dem Einzug der deutschen und italienischen Truppen. Es ist für jemand, der die Vorgänge der letzten Wochen in Frankreich nur aus den Zeitungen kennt, ganz unmöglich, sich über das hier entstandene Chaos der Gefühle und Meinungen ein richtiges Bild zu machen. In weitesten Kreisen hat einerseits eine absolute Hoffnungslosigkeit und andererseits eine sicher zu weit getriebene Furcht vor dem Eingreifen der Besatzungsbehörde eingesetzt. Die Verhaftung des Generals Weygand sowie zahlreicher Offiziere und ehemaliger Politiker, die militärische Besetzung fremder Botschaften, die fast vollständige Unterbrechung des Verkehrs mit dem Ausland haben bis in hohe Beamten- und Offizierskreise hinauf zahlreiche Persönlichkeiten für Leben und Freiheit zittern lassen. Dass ganz besonders die Juden von einer wahren Panik ergriffen worden sind, ist Tatsache und lässt sich übrigens wohl verstehen. Ich kann mir deshalb die Mentalität, um nicht zu sagen die Psychose, die in unserer Kolonie du Château de la Hille entstanden ist, entstehen musste, sehr wohl vorstellen. Wenn man weiss, dass auch im neubesetzten Frankreich hunderte von arischen Familienvätern zwangsweise Tag für Tag nach Deutschland verbracht werden und dass tausende von Juden mit unbekannter Bestimmung Tag für Tag verschwinden, so wird man die ungeheuerliche Aufregung dieser Kinder begreifen. Man wird aber auch der ausserordentlich schwierigen Lage gerecht werden müssen, in der sich Fräulein Naef ihren Schützlingen gegenüber befand. Ich habe ihr zwar vorgehalten, sie habe weder das Recht noch auch die Möglichkeit gehabt, von sich aus die Lage politisch beurteilen zu wollen und die Kinder als schutzlos zu betrachten. Ich habe auf die Erklärung hingewiesen, die Herr Laval mir persönlich in dieser Hinsicht abgegeben hat und die ihr bekannt war. Ich habe dargelegt, dass sie nicht ohne Zustimmung ihres Chefs, des Herrn Dubois, die Kinder Richtung Schweiz hätte abreisen lassen dürfen und dass sie durch ihre Handlungsweise die ganze Aktion der Kinderhilfe in und für Frankreich gefährdet habe. Ihnen gegenüber muss ich aber nachdrücklich betonen, dass, wenn Fräulein Naef und Herr Dubois mich kurz vor Weihnachten gefragt hätten - Herr Dubois wollte dies tun, konnte mich aber nicht erreichen - ich wahrheitsgemäss hätte antworten müssen, dass Herr Laval seit dem 11. November 1942 gar nicht mehr in der Lage ist, seine uns gegebenen Zusicherungen zu halten. Ich bin persönlich denn auch davon überzeugt, dass alle diese Juden Kinder über 16 Jahre über kurz oder lang in deutsche Hände gefallen wären, respektive fallen werden.

Was die Verantwortlichkeit der drei Personen anbelangt, so habe ich nach den stundenlangen Besprechungen folgenden Eindruck :

1) Dubois: Alle Kinder haben das Heim ohne sein Wissen und seine Zustimmung verlassen. Beteiligt ist er einzig infolge seiner zufälligen Anwesenheit in Saint-Cergue, hinsichtlich der ersten Gruppe von 4 Kindern, die er schon ganz nahe der Schweizergrenze vorgefunden hat und die mit seiner Zustimmung durch Fräulein Fahmy über die Grenze abgeschoben wurden. Ich glaube kaum, dass er anders hätte handeln können.

2) Madame Hommel: Ihre Verantwortung scheint mir überhaupt nicht engagiert zu sein, da sie, abgesehen von der soeben erwähnten Gruppe von 4 Kindern, wo sie durch Herrn Dubois gedeckt erscheint, von der Angelegenheit nichts wusste.

3) Fräulein Naef: Es ist unbestreitbar, dass man ihr an sich schwerwiegende Verfehlungen vorwerfen muss. Dass sie dabei in besten Treuen gehandelt hat und einzig von der Sorge um das Schicksal der ihr anvertrauten Kinder geleitet wurde, scheint mir ausser jeder Diskussion zu stehen. Sie sieht es auch vollkommen ein und bedauert tief, der Kinderhilfe des Roten Kreuzes damit Schwierigkeiten verursacht zu haben. Sie hat

schon Herrn Dubois gegenüber ihre Demission angeboten und mir die gleiche Erklärung wiederholt. Die Frage scheint mir zu sein, ob man diese Massnahme treffen will oder eventuell treffen muss. Ich kann selbstverständlich den Wert von Fräulein Naef als Leiterin des Hauses nicht beurteilen. Herr Dubois erklärt, sie sei nahezu unersetzlich. Ich kann nur hervorheben, dass sie mir, rein menschlich gesprochen, einen sehr guten Eindruck gemacht hat. Beifügen möchte ich, dass wahrscheinlich für die in La Hille verweilenden Kinder noch neue und grosse Schwierigkeiten entstehen werden und dass es mir nicht unbedenklich erscheint, gerade in diesem Moment eine neue und unerfahrene Leiterin hinzuschicken. Der Entscheid, ob man Fräulein Naef zur Niederlegung ihres Amtes veranlassen will, liegt ausschliesslich bei den zuständigen Organen in der Schweiz. Eine andere Frage ist die, ob man dies tun muss. Die lokalen französischen Behörden haben die ganze Angelegenheit vertuscht und ihr keine weitere Folge gegeben. Die Zentralbehörden in Vichy sind offenbar nicht informiert. Ich habe den Eindruck, dass die Stellung von Fräulein Naef weder in der nächsten Umgebung des Homes noch hier erschüttert ist. Von Seiten der französischen Regierung ist mir denn auch niemals die geringste Bemerkung gemacht worden. Unter diesem Gesichtspunkt glaube ich also, dass ein Wechsel in der Leitung nicht erforderlich ist. Dagegen ist mir vollkommen unbekannt, ob und was die deutschen Stellen in Frankreich von der Angelegenheit wissen und davon halten. Aus dem Telegramm des politischen Departements hatte ich zunächst den Eindruck, die ganze Angelegenheit sei von deutscher Seite aus in Bern vorgebracht worden. Erst aus den Aussagen des Herrn Dubois habe ich erfahren, dass dies offenbar nicht der Fall ist. Wenn und solange die höheren deutschen Stellen in Frankreich der Angelegenheit nicht wesentliche Bedeutung beimessen - auch von den hiesigen deutschen Zivil- und Militärstellen ist mir kein Wort gesagt worden - glaube ich, dass sich eine Versetzung von Fräulein Naef nicht empfiehlt.

Herr Dubois legt selber Wert darauf, möglichst bald zur persönlichen Fühlung mit ihnen, nach der Schweiz zu kommen, er hat die nötigen Schritte unternommen, und ich werde sein Gesuch bei den französischen und deutschen Stellen unterstützen. Was die beiden Damen anbelangt, so gewärtige ich gerne Ihren Bericht, ob Sie am Befehl festhalten, dass sie ihre Ämter niederlegen und in die Schweiz zu kommen haben.

Genehmigen Sie, sehr geehrter Herr Oberst, die Versicherung meiner ausgezeichneten Hochachtung.

Der schweizerische Gesandte :

gez. Stucki

2 Beilagen.

